L'EXPRESS

3 AVRIL 1958. — N° 355 | 100 FR.

Portrait de l'Indifférent par J.-P. SARTRE

(Camera-Press.)

JEAN-PAUL SARTRE

« J'ai la passion de comprendre les hommes. »

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

DJEMILA BOUHIRED... Maurice Audin... Henri Alleg... Le jour viendra-t-il où nous pourrons faire tout un numéro de « L'Express » sans qu'un seul de ces noms y paraisse, et sans qu'en les oubliant nous ayons le sentiment de déserter ?

Le soleil est là, affectueux. Le pays a noirci ses routes de voitures qui témoignent pour sa prospérité, fût-elle artificielle. Et si elle l'est, raison de plus pour en profiter. Margaret et Townsend pour la romance, quelques bonnes adresses de bistrot à la campagne pour l'estomac...

L'Algérie est loin et son sort n'en serait pas modifié si pour une semaine chacun s'en désintéressait. Quatre cent mille jeunes gens mobilisés, un fermier enlevé, un maire assassiné, on s'y fait très bien lorsqu'on ne tremble pour aucun d'eux en particulier.

Pourquoi ne pas s'accorder, pour Pâques, un répit ?

Nous n'y sommes pas encore parvenus cette semaine.

•

DJEMILA BOUHIRED est cette jeune fille de 22 ans condamnée à mort par un tribunal d'Alger pour un crime qu'elle n'a pas commis. Depuis que le Président de la République lui a épargné la guillotine, elle est dans quelque camp, le bras droit paralysé par une blessure au sein qui s'envenime lentement.

Quelques Françaises, parmi lesquelles se trouverait, assure-t-on, la maréchale Leclerc, ont fait connaître au président de la République l'expression de leur indignation contre une situation qu'elles jugent scandaleuse.

Ce qu'elles demandent tient en cinq mots : la tête de Djemila Bouhired.

Que cette jeune fille vive, fût-ce au bagne, leur est une insulte. Il la leur faut guillotinée.

PEUT-ETRE y a-t-il parmi ces femmes des mères dont les enfants ont été mutilés, assassinés, massacrés en Algérie et qui ont besoin de sang pour étancher leur douleur. Nul ne peut les juger qui n'ait souffert ce qu'elles souffrent.

Et pour la haine militante, on peut toujours, hélas ! compter sur les femmes.

Mais qu'a-t-on fait de nous ?... Qu'a-t-on fait d'elles ?... Qu'avons-nous fait des Algériens ?...

Sans doute est-ce trop dur, ce que l'on demande aux uns et aux autres. Aux Algériens : de faire confiance à une nation qui les a trois fois trahis. Aux Français : de répondre à la passion par la raison.

UNE guerre, une vraie guerre, c'est clair, c'est horriblement simple. On tue le plus possible et avec bonne conscience tout ce qui vous tombe sous la bombe, jusqu'à ce que l'autre déclare forfait. Ce jour-là, l'un est déclaré vainqueur, l'autre vaincu. Et c'est fini pour un moment.

L'important n'est ni d'être généreux, ni d'être politique, ni d'être intelligent, ni d'être civilisé, ni d'être courageux : c'est d'être le plus fort, Dieu étant, dit-on, avec les gros bataillons.

Mais voilà qu'en Algérie ce schéma est inapplicable, puisqu'il ne s'agit pas de vaincre pour pouvoir partir, mais d'être aimé pour pouvoir rester.

AUSSI cruel soit-il, c'est un grand destin que celui d'un peuple dont les intérêts supérieurs se confondent avec une victoire de l'esprit sur la force et de l'amour sur la haine. S'il est une nation qui peut y parvenir, c'est tout de même la France, malgré ceux qui ont condamné Djemila Bouhired et qui l'ont giflée dans sa cellule en apprenant que la presse française réclamait sa grâce, malgré celles qui voudraient aujourd'hui effacer de la terre l'ombre légère d'une jeune fille.

Françoise Giroud.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous ne pouvons publier ici des lettres dont l'auteur ne donne pas clairement son nom et son adresse et, a fortiori, y répondre directement.

La porte étroite

Sous certaines plumes, le mot « français » garde encore toute la charge de nos illusions. Certains jours, nous nous surprenons encore à rêver d'une amitié franco-maghrébine sans avoir l'impression de trahir notre peuple (...). Et pourtant, après tous les reniements et tous les saccages, comme il est difficile d'aimer la France !

Les réactions de scrupule, d'amour-propre ou de « conciliation », le fameux mythe de l'opinion publique, la volonté de ménagement qui caractérisent la gauche française et l'ont rendue pratiquement stérile depuis quatre ans, ne peuvent que servir l'apathie et le césarisme où votre nation est en train de s'embourber. « Ceux que vous servez ont soif de sang, mais vous n'empêcherez pas l'Algérie d'être indépendante », a déclaré Djemila Bouhired. Leclerc savait ces choses : « La volonté d'un peuple est le seul engin tout terrain ».

L'indépendance de l'Algérie, négociée librement et sans trop attendre les contraintes extérieures, avec les chefs de la Révolution algérienne (C.N.R.A. et C.C.E.) reste aujourd'hui la dernière porte étroite par où l'honneur et l'avenir français puissent passer sans être blessés à mort.

UN ALGÉRIEN D'ORIGINE EUROPÉENNE. :
J. S...

Impossible de parler

Le samedi 22 mars, Georges Suffert, rédacteur en chef de *Témoignage Chrétien*, devait parler à Metz sur le sujet : « Regards sur l'Afrique 1958 ».

Lorsque G. Suffert voulut prendre la parole, sa voix fut couverte par les huées et les cris et il lui fut impossible de commencer son exposé. La police n'intervint pas. Les agitateurs s'étant laissé mettre à la porte avec une relative facilité, il n'y eut pas de bagarre, et on pensait pouvoir reprendre la réunion dans le calme quand la salle fut littéralement envahie par la police. Le commissaire central monta à la tribune et donna l'ordre aux agents de faire évacuer la salle. La réunion fut dissoute et interdite.

Tout s'est passé comme si la police avait agi en accord avec les perturbateurs contre les organisateurs de la réunion, au mépris de la liberté de conscience et d'expression.

JEAN GIRAUD,
Metz.

Les petits Alsaciens

En Alsace, à la suite d'un vote favorable du Conseil général à l'enseignement de l'allemand dans les écoles primaires, le *Nouveau Rhin français*, journal se proclamant grand quotidien républicain et catholique, mène une campagne pour qu'il soit donné un enseignement d'allemand de quatre heures par semaine aux enfants de dix à quatorze ans. *L'Alsace*, journal sans attaches politiques, a ouvert dans ses colonnes une tribune libre à ce sujet. La majorité est contre l'enseignement de l'allemand.

L'horaire officiel comprend par semaine dix heures trente de français et trois heures de religion, les autres disciplines se partagent seize heures trente. Etant donné qu'il n'est pas question pour « ces saints hommes du M.R.P. » de remplacer la religion par l'allemand, on prendra les quatre heures d'allemand sur les dix heures trente de français. Ainsi les petits Alsaciens n'auront plus que six heures trente de français par semaine pour quatre heures d'allemand. Et plus tard ils ne connaîtront ni le français ni l'allemand correctement.

A. MAURER,
Alsace.

La première étape

Mon appel au regroupement de la Résistance m'a valu un important courrier. Tous les résistants qui m'écrivent m'assurent de leur approbation et me prodiguent leurs encouragements. D'autre part, j'ai déjà pris contact directement avec plusieurs Compagnons de la Libération auprès desquels j'ai trouvé un accueil favorable. Nous avons envisagé ensemble une prochaine réunion dont le lieu et la date seront fixés ultérieurement. Nous avons donc atteint une première étape. Je tenais à remercier ici tous ceux qui ont contribué à ce pas en avant.

ROGER BARBEROT.

Nos descendants ébahis...

Quand sera fait le bilan des raisons qui ont entraîné la France vers la déchéance, il faudra y ajouter l'exploit de M. le sénateur Rogier : voulant justifier le bombardement de Sakiet, il a dit devant l'élite de la droite française réunie : « Durant la guerre de Corée, le général Mac Arthur a bombardé la Mandchourie et le président Truman a approuvé ». Et cette élite a approuvé, elle aussi, la forte culture de leur éminent élu.

Ebahis, nos descendants s'interrogeront sur la véracité de l'anecdote, à moins que cette anecdote ne leur soit nécessaire pour comprendre l'absurdité de la politique française en l'an 1958.

G. DUFAU-JOEL,
Paris.

Un verdict qui me choque

Je ne veux pas manquer d'attirer votre attention sur un verdict qui me choque : celui rendu par la Cour d'assises de Versailles dans le procès des assassins du parc de Saint-Cloud.

Sans vouloir ici chercher à excuser des criminels, on ne peut manquer de songer à la campagne menée par une certaine presse, alors qu'on est forcé de constater le mutisme de la même presse quand il s'était agi du curé assassin d'Uruffe. Celui-ci ayant échappé à la peine capitale malgré l'horreur de son crime et son entière responsabilité reconnue, il apparaît disproportionné d'y avoir condamné aujourd'hui Vivier et Sermeus.

Y. MIRO,
Choisy-le-Roi.

Ces sciences occultes

Je voudrais que la publication des extraits de l'ouvrage de Jean Rostand, *Science fausse et fausses sciences*, fût suivie d'autres études critiques sur ces sciences occultes envers lesquelles l'homme manifeste habituellement la plus incroyable crédulité.

Alors peut-être les Français ne dépenseraient-ils plus trente-quatre milliards par an à consulter voyantes et radiesthésistes (...).

J. ROCHEFORT,
Paris.

Quatre ou cinq verres de vin

Depuis plus de trois ans, dans les cantines scolaires de Pierrefitte, maternelles et primaires, les enfants absorbent du vin (en partie coupé d'eau quand même) en assez grande quantité. Les petits vident souvent quatre ou cinq verres. Enseignant à Pierrefitte depuis octobre dernier, je fis parvenir à la mairie une protestation, signée aussi par quelques collègues. Nous venons de connaître la réponse : c'est un refus, bien sûr. A croire qu'il n'y a pas de problème de l'alcoolisme en France.

Quand il s'agit de bonnes ou de mauvaises habitudes à donner à des enfants, rien ne me semble négligeable.

Mme F. ZAIDLINE,
Seine-et-Oise.

Et encore dans notre courrier :

● **Une lettre du C.N.R.S. :**

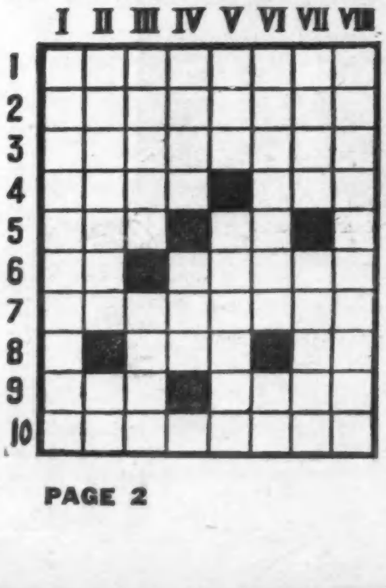
« Les soussignés, Madeleine GUILBERT, Georges MAGNANE, P.-H. CHOMBART DE LAUWE, Louis COUVREUR, Jacques MAITRE, Viviane ISAMBERT-JAMATI, Mme CHOMBART DE LAUWE, Claude REVAULT D'ALLONNES, MONTUCLARD, Janine CHARAZAC, Pierre LADAT, J.-R. TRÉANTON, François ISAMBERT, Jean PELOSSE, LIENSOL, Michel LEIRIS, BAILLOU, Jacques JENNY, Robert FRANCÈS, René PASSERON, Liliane LURÇAT, Yvette HATWILL, Germaine BERNYER, A. LÉON, Jacqueline DELANGE, Joffre DUMAZEDIER, Jacques DOFNY, Andrée MICHEL, Jean ŒCONOMO, M. Th. BASSE, Jacqueline DUPRÉ, Mireille JACQUET, Claudine LAUDE, Mme DE SCHLŒTZER, Alain TOURAINE, Ida BERGER, Henri LEFEBVRE, André HAUDRICOURT, Pierre NAVILLE, Jean LAUDE, Emile POULAT, Gilbert LAZARD, Claude FRÈRE, Henri RAYMOND, chercheurs et techniciens au C.N.R.S., élèvent une vive protestation contre la saisie du livre d'Henri Alleg : *La Question* ;

— Ils estiment que cette saisie constitue une atteinte grave à la liberté d'expression ;

— Ils constatent qu'elle manifeste la volonté de faire disparaître un témoignage essentiel concernant la guerre d'Algérie. »

● *Et une lettre d'injures* de MM. DRILLON, Louis SANDERS, BOBIN, A. MERTENS, R. KLEIN, ingénieurs de la Société Alsthom, à Paris, considérant que « des gens comme Mauriac guettent un cataclysme sur la France afin de faire leur petit Pétain », et fervents admirateurs de « l'esprit éclairé de Thierry Maulnier ».

Mots croisés n° 129



HORIZONTALEMENT. — 1. En faire acte n'implique pas une participation effective. — 2. Reçoit beaucoup, hors de chez lui. — 3. Son successeur signifie doucement. — 4. Suit généralement un mal, s'il s'agit d'un lieu. Celui de l'ours s'entend à l'écurie. — 5. Washington, pour Chicago. Peuvent tous deux avoir l'accent. — 6. La première ne se prononce pas toujours comme la seconde. Choisit. — 7. Qualité pour un bifteck. — 8. Les trois premières d'une série de six. Les deux précédentes. — 9. Annibal chez les élèves de Braille. Exige tout de même des accompagnateurs. — 10. Halle est plus à l'est.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	R	I	N	C	E	P	S
2	R	E	D	■	A	G	E	E
3	E	T	O	N	N	A	N	T
4	T	E	L	E	■	R	E	A
5	E	N	E	I	D	E	■	C
6	N	U	■	G	A	E	T	E
7	D	E	B	E	T	■	E	E
8	A	■	O	U	E	S	T	■
9	N	O	U	S	■	O	R	O
10	T	A	M	E	R	L	A	N

Solution du n° 128

VERTICALEMENT. — I. Paris en a une de plus que Lyon ou Toulouse. — II. Ce que fait le candidat ou le coutelier. Dans Washington, San Francisco et Detroit. — III. Rafraîchit légèrement. Proviens. — IV. Son effet est opposé à celui du coing. Suffixe d'électriciens. — V. Responsable de multiples transpirations. Saisie plus ou moins durablement. — VI. Manque parfois aux réponses diplomatiques. Cinq fois plus long que la Loire. — VII. Réaction suivie avec intérêt. A le bras plus long qu'un ministre. — VIII. Célèbre par son portique.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LES PETITES ANNONCES DE
L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Nouvelle Branche Commerciale en CREATION dans groupe puissant et dynamique recherche
INSPECTEURS
et
AGENTS COMMERCIAUX
25-45 ans. Format. second. ou supérieure
Goût de l'ORGANISATION et de la VENTE
Aisance et autorité dans les RELATIONS HUMAINES
Format. complète à méthodes nouvelles
Conditions de début intéressantes
Env. C. V. détaillé manuscrit à N° 260
Contesse-Publicité, 20, av. de l'Opéra, PARIS-1er qui transmettra

PROPRIÉTES

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-45
Recherche urgent PAVILLONS - VILLAS PROPRIETES - de rapport ou agrément

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 La vie politique	PAGE 5 Monsieur « H » entre en scène	PAGE 6 Au Forum : Domenach et P. Viansson	PAGE 7 Le colonel Bigeard parle	PAGES 8, 9, 10 Algérie : L'AFFAIRE CHEVALLIER par JEAN DANIEL	PAGE 11 U.R.S.S. : Monsieur K. contre les technocrates	PAGE 12 Est-Ouest : Washington prépare la riposte	PAGE 13 U.S.A. : 2 plans pour l'Afrique du Nord
PAGES 14, 15 UNE ORDONNANCE POUR L'AMERIQUE par ALFRED SAUVY	PAGE 16 Architecture — Sports	PAGE 17 Atome : la bombe au travail	PAGE 18 En justice Presse Technique	PAGE 19 Test : Etes-vous un danger public ?	PAGE 20 Disques : Classiques Jazz	PAGE 21 Spectacles : L'embarras du choix	PAGE 22 Cinéma : « L'Adieu aux armes » « Sayonara »
PAGE 23 Musique Variétés	PAGES 24, 25 PORTRAIT DE L'INDIFFERENT par J.-P. SARTRE	PAGE 26 Lettres : la critique de F. Erval	PAGE 27 Jules Romains par Jean Cau	PAGES 28, 29 Deux pages au masculin	Pages 30, 31 Madame Express	PAGE 32 FRANÇOIS MAURIAC	

LES AFFAIRES FRANÇAISES

(A.D.P.)

LE 1er AVRIL SUR LES BOULEVARDS
« Mais enfin, pourquoi font-ILS grève ? »

(AGIP)

LE 1er AVRIL A LA BOURSE DU TRAVAIL
« Mais enfin, pourquoi ne nous augmentent-ILS pas ? »

GRÈVES

Pourquoi ? Comment ? Et après ?

● Le mouvement de grève du 1er avril risque d'avoir, bientôt, d'importants prolongements. A toutes les questions que l'on se pose sur ce mouvement, voici les réponses des spécialistes consultés par **L'Express.**

QUESTION :

● QUI A DÉCLENCHÉ LA GRÈVE DU 1er AVRIL ?

REPONSE :

A la tête du mouvement, les travailleurs du secteur semi-public, et, dans ce secteur, les agents de la S.N.C.F. (366.000), de l'Electricité et du Gaz de France (110.000) et de la R.A.T.P. (35.000).

Ce sont les trois grands services où les syndicats C.G.T., F.O., C.F.T.C., autonome et cadres se sont mis d'accord pour déclencher une grève de 24 heures. Le mouvement a naturellement entraîné d'autres secteurs — traditionnellement, par exemple, les éboueurs parisiens et les services de santé des hôpitaux, qui sont des employés municipaux, suivent le mouvement. En revanche, les charbonnages, les banques nationalisées, Renault et Air France, par exemple, n'ont pratiquement pas « débrayé » et il n'y a eu qu'un très petit nombre de grévistes sur les 750.000 agents de la fonction publique proprement dite (qui comprend, entre autres, 210.000 postiers et 300.000 enseignants actuellement en vacances de Pâques).

Mais les services publics à la pointe du mouvement sont des secteurs-clés. La grève est nécessairement beaucoup plus spectaculaire dans les transports, à l'Electricité et au Gaz qu'ailleurs, parce qu'elle entraîne des répercussions immédiates et très sensibles sur le public.

● POURQUOI CETTE GRÈVE ?

Pour deux raisons. D'abord parce que les syndicats accusent le gouvernement de ne pas tenir ses promesses d'augmentation de salaires, ensuite parce que le coût de la vie augmente régulièrement et cette hausse s'accentue encore au début du printemps, époque qui constitue toujours un palier difficile pour le gouvernement.

● QUELLES PROMESSES AVAIENT ÉTÉ FAITES AUX SYNDICATS ?

Le 16 octobre dernier, il y avait déjà eu une grève totale à l'Electricité et au Gaz de France pour revendications de salaires. Le secrétaire d'Etat à l'Industrie et au Commerce admit alors qu'il existait un décalage de 20 % entre les salaires de l'Electricité et du Gaz et ceux du secteur privé correspondants. Des négociations aboutirent à un accord en décembre qui prévoyait un « rattrapage » progressif de ces 20 % selon des modalités qui devaient être fixées par une commission. 9 % d'augmentation ont déjà été accordés ; 11 % restent à donner. « Ce sera fait entre le 1er janvier et le 31 décembre 1959 », dit le ministre des Finances, « mais rien avant ». « Nous voulons tout d'ici le 1er janvier 1959, puisqu'il s'agit d'un rattrapage », répondent les syndicats de l'Electricité et du Gaz.

Or, les cheminots de la S.N.C.F. ont obtenu la parité avec l'E.D.F., c'est-à-dire qu'ils devront bénéficier des mêmes avantages de salaires qu'eux : ils n'ont eu pour l'instant que 4,5 % d'augmentation au 1er janvier 1958.

Les employés de la R.A.T.P. demandent, eux, que leurs traitements soient alignés sur ceux des cheminots.

Enfin, pour la S.N.C.F. et pour les mineurs, se posent des problèmes assez particuliers de redistribution des gains dus à l'augmentation de la productivité.

Une situation explosive

Cette situation devient tout à fait explosive en fonction de l'augmentation accélérée du coût de la vie ; le communiqué publié à l'issue des entretiens de la « table ronde » des 24 et 25 mars entre représentants du gouvernement, du patronat et des syndicats ouvriers précisait :

« La stabilisation des prix s'améliore progressivement. Après des hausses de 2 à 3 % par mois depuis septembre dernier, l'indice des prix de détail n'a monté que de 0,7 % en février ; celui des prix de gros a légèrement baissé, mais cette stabilité reste encore fragile. »

En fait, les prix des denrées alimentaires qui semblaient s'être stabilisés au début de mars ont repris depuis deux semaines leur ascension. Les relevés de cette semaine de l'Institut National de la Statistique révèlent quatorze hausses contre sept baisses et deux produits stables : toutes les viandes ont augmenté et la quasi-totalité des légumes et des fruits.

Par rapport à mars 1957 : le bifteck a augmenté de 20 %, les œufs de 16 % ; les pommes de terre de 94 %, les carottes et les pommes ont plus que doublé, et les sept hausses successives en huit mois du prix du vin restent le symbole de la vie chère.

Dans l'ensemble, les prix ont augmenté de 7 % en cinq mois.

(Suite en page 5.)

SEPT SERVICES HEBDOMADAIRES
par
SUPER-CONSTELLATIONS
EUROPE-MOYEN-ORIENT-INDE
EXTRÊME-ORIENT
AUSTRALIE
AIR-INDIA International
7, RUE SCRIBE - PARIS
OPEra 15-64

CORRESPONDANCES EXPRESS

QUELQUES QUESTIONS AU TÉLÉPHONE

● Le jeudi 26, la police saisissait chez l'éditeur et dans les librairies les exemplaires du livre d'Henri Alleg, « La Question », dont 65.000 exemplaires avaient déjà été vendus. Pourquoi ?

Nous avons commencé par interroger la présidence du Conseil.

— Saisi ? Vous êtes sûr ? Nous ne sommes pas au courant.

Puis le ministère de l'Intérieur :

— Quoi ? Saisi ? Ça ne nous regarde pas.

Enfin, la Défense nationale.

— « La Question » ? Qu'est-ce que c'est ? Ah ! oui. Saisie ? Attendez, je vais voir... Eh bien ! oui, saisie. Que voulez-vous, on ne pouvait pas refuser...

— A qui ?

— A la justice militaire.

— Mais pourquoi la justice militaire se réveille-t-elle aujourd'hui ?

— Parce que les journaux en ont parlé. Et qu'ils ont été saisis... Mettez-vous à sa place... On ne peut pas logiquement poursuivre ceux qui parlent d'un livre et laisser le livre en vente. Le juge a sollicité de M. Chaban-Delmas l'autorisation de saisir « La Question ».

— Et il l'a obtenue.

— (Soupir.)

— Et comment expliquez-vous que le livre ait pu circuler librement si longtemps ?

— Oh ! c'est très simple. Le « service de surveillance » de la presse est parfaitement organisé. Nous savons ce que contiennent les journaux avant même qu'ils soient imprimés. Mais aucun service de surveillance n'existe dans l'édition.

— Et aucun ministre n'avait lu « La Question » ?

— Si vous croyez qu'ils ont le temps de lire !

LES BOY-SCOUTS ÉCRIVENT A M. PINAY

● Le volume du courrier que reçoit M. Antoine Pinay s'est accru depuis quelques jours.

Le leader des indépendants avait eu l'imprudence de dire du gouvernement de M. Gaillard qu'il le considérait comme « un gouvernement de boy-scouts ». Des dizaines de boy-scouts, s'estimant diffamés, ont écrit à l'ancien président du Conseil pour protester.

UNE RECETTE POUR DEVENIR GÉNÉRAL

● Il y a quinze jours, le colonel Hubert n'avait aucune chance de figurer, dans un avenir rapproché, au tableau des promotions. Il lui manquait ce qu'on appelle dans l'armée la « cote d'amour ». Il avait su, pendant son temps de service au Maroc, comprendre, avant beaucoup de ses camarades, que le mouvement nationaliste marocain était irrépressible ; il avait su se montrer humain quand la mode était aux démonstrations de force (c'est grâce à lui, notamment, que Khenifra où il commandait n'a pas été rasée en représailles des raids de l'armée de libération). Bref, il n'était pas question qu'on fasse de lui un général.

C'est la semaine dernière que le colonel Hubert devait apprendre, à quarante-huit heures d'intervalle, deux nouvelles également inimaginables :

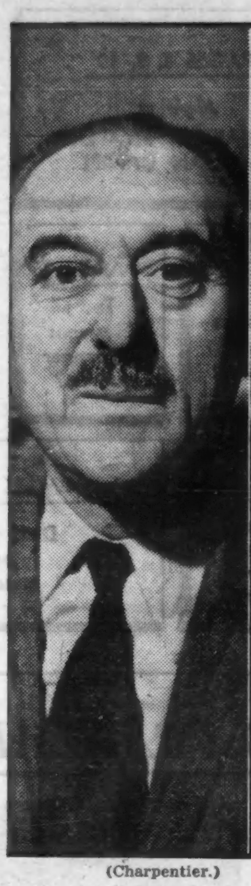
1° Il venait d'être condamné à mort par un tribunal marocain sous l'inculpation d'espionnage.

2° Il avait été nommé général en Conseil des ministres, le gouvernement français entendant protester ainsi contre le jugement, à vrai dire incroyable, du tribunal marocain.

Mardi soir, le nouveau général pouvait enfin apprécier en toute quiétude sa promotion : la Cour suprême du Maroc venait de casser le jugement le condamnant à mort, lui, le commandant Wallache, un interprète français du nom de Djian et un citoyen marocain, Driss Ben Bachir el Riffi.

GEORGES ARNAUD ACCUSE...

● Avant de regagner leurs départements, tous les députés français ont reçu la semaine dernière une lettre du romancier Georges Arnaud, auteur, avec



(Charpentier.) M. R.-W. THORP. *Un dossier récupéré.*

(Reporters Ass.) M. ANTOINE PINAY. *Un courrier abondant.*

Me Vergès, de l'ouvrage « Pour sauver Djemila Bouhired », qui paraissait le 19 octobre aux Editions de Minuit.

L'écrivain s'adresse à ceux « qui ont reçu mandat de la nation de veiller aux intérêts de son honneur ».

Il constate qu'en se taisant, qu'en n'osant engager des poursuites ni contre lui ni contre ceux qu'il dénonçait (et dont il répète les noms) « on avalise la totalité de ses accusations » : tortures, falsifications, déni de justice...

Il affirme que Djemila Bouhired, graciée, « sera assassinée », qu'elle est malade et que « les autorités refusent de la transférer sous surveillance à l'hôpital ».

Les accusations de Georges Arnaud sont précises et extrêmement violentes. Un ministre, des officiers, des fonctionnaires sont mis nominalement en cause.

(A.D.P.) M. GEORGES ARNAUD. *Une lettre ouverte.*

(Charpentier.) M. LÉON HOVNANIAN. *Une soirée agitée.*

L'écrivain avoue dans sa lettre le but qu'il poursuit : obtenir soit le châtiment des coupables, soit, s'il y a lieu, la condamnation du diffamateur, c'est-à-dire de lui-même.

« LES FABRICANTS DU FRONT POPULAIRE »

● Depuis plusieurs semaines, les réunions politiques auxquelles participent des personnalités de gauche, non communistes, sont l'objet d'agressions systématiques.

Le scénario est toujours le même : une partie des agresseurs cherche à s'infiltrer dans la salle dès le début de la réunion. Au milieu de la réunion, ils sont rejoints par un commando qui fait une entrée en force et la bagarre se déclenche. Ce fut le cas, notamment, à Enghien, à Montpellier et la semaine dernière encore à Toulon, au cours d'une réunion des « Forums Régionaux », à laquelle participait un député radical, M. Léon Hovnanian.

Dans chaque cas, la riposte des services d'ordre assurant la protection des orateurs — auxquels se joignent les auditeurs — est victorieuse.

Mais ces attaques ont une conséquence politique automatique : dans chaque ville où elles se sont produites, les personnalités de gauche qui, avant la réunion, étaient les plus hostiles à tout contact, de quelque ordre qu'il soit, avec les communistes, ont accepté, ensuite, de prendre part aux différents « Comités de défense des libertés républicaines » locaux qui se sont créés spontanément, avec la participation des communistes, à l'issue des réunions troublées.

Entre eux, les militants communistes appellent les commandos fascistes « les fabricants du Front Populaire ».

LES SOCIALISTES VEULENT FAIRE PAYER LA DROITE

● « La Revue Socialiste », dont M. Guy Mollet est membre du comité de direction, vient de publier un éditorial significatif.

Analysant les raisons de la diminution du pouvoir d'achat qui est à l'origine des grèves du 1er avril, l'éditorialiste écrit :

« Pourquoi cette diminution du pouvoir d'achat ? Cela ne peut s'expliquer que par la guerre d'Algérie, la politique dans les territoires d'outre-mer et l'effort d'armement. Il est évident que les dépenses colossales que cela entraîne rendent inévitables des sacrifices. Seulement, ces sacrifices, ceux-là mêmes qui poussent à la guerre d'Algérie ne veulent pas les faire. Alors on fait payer les travailleurs... Le tout est de savoir jusqu'à quand les travailleurs supporteront d'être les dindons de la farce. »

C'est la première fois que la direction de la S.F.I.O. admet qu'il existe un rapport entre la guerre d'Algérie et les difficultés économiques.

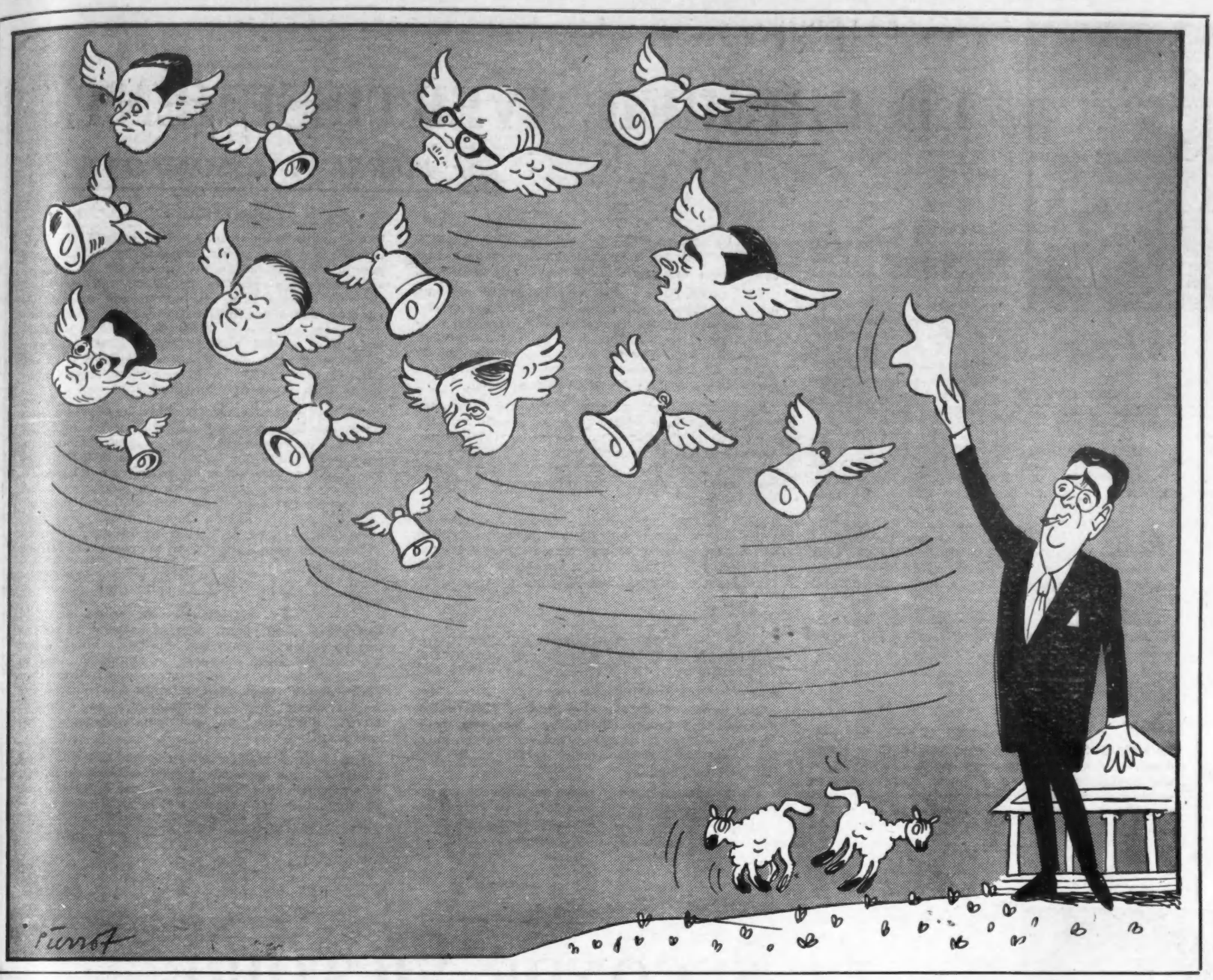
Cet éditorial est un des symptômes les plus nets de l'évolution actuelle de M. Guy Mollet. Il a été lu avec inquiétude par les leaders de la droite.

AUDIN : Me WILLIAM THORP RELANCE L'INSTRUCTION

● Me William Thorp, bâtonnier de l'ordre des avocats, s'est saisi la semaine dernière de l'affaire Audin, sur la demande de Mme Audin.

Pourquoi ? Mme Audin avait déposé en juillet dernier une plainte auprès du procureur général d'Alger à la suite de la disparition de son mari. L'instruction ouverte à Alger sous la responsabilité du juge Bavoilot se terminait il y a quinze jours : elle aboutissait à établir l'évasion de Maurice Audin. Mais malgré leurs efforts ni Mme Audin, ni son avocat, Me Borker, ne réussissaient à obtenir communication du dossier.

Me Thorp, après de multiples démarches et une intervention auprès du Garde des Sceaux, se saisissait du dossier. Il obtenait la réouverture de l'instruction pour supplément d'information : les déclarations des témoins font apparaître un nombre important de contradictions flagrantes. M. Bavoilot va donc entendre de nouveau les principaux témoins



(Suite de la page 3.)

Cet état de choses a amené, grâce à des négociations dans différentes branches *du secteur privé*, une augmentation de 3,7 % du taux des salaires versés par les entreprises dans le dernier trimestre de 1957 ; puis les salariés de ce secteur ont pu obtenir encore des améliorations de 5 % environ pour le premier trimestre de 1958.

Cette situation accroit évidemment la disparité des traitements entre le secteur semi-public et le secteur privé et celle-ci est d'autant plus flagrante que l'on s'élève dans la hiérarchie.

Cela explique que les cadres — dont la demande est forte dans le public comme dans le privé — se soient associés étroitement à la grève de mardi.

● Que peut-il se passer maintenant ?

Les grévistes ne se contenteront pas de la manifestation de mardi. Si le gouvernement, pour ne pas ajouter aux charges du budget de 1958, maintient son refus d'augmenter les salaires, le climat social « pourrira » fatalement.

Si, au contraire, le gouvernement donne satisfaction à certaines revendications, d'autres se feront jour parce que le jeu des indices et des grilles lie étroitement toutes les catégories de la Fonction publique et des nationalisés et que la contagion dans ce domaine gagne inévitablement.

Il serait donc nécessaire pour le gouvernement d'aborder les problèmes de fond qui sont essentiellement de deux ordres, et d'en discuter avec les syndicats.

Le premier concerne le problème des rapports entre les entreprises nationalisées et les pouvoirs publics : on a créé un secteur privilégié intermédiaire entre le public et le privé qui ne dépend plus vraiment de personne, où les techniciens et les personnels sont très proches les uns des autres et où plus personne ne peut exercer réellement une fonction d'arbitrage entre le ministre titulaire et les représentants syndicaux. Il y a là une lacune d'organisation ressentie très profondément par tous ceux qui ont eu la charge de diriger de telles entreprises et par les ministres responsables eux-mêmes.

Des groupes de travail

Le deuxième concerne la politique économique générale du gouvernement, en particulier face à la récession américaine. Le gouvernement a tenu du 20 au 24 janvier d'abord, puis le 24 et le 25 mars à Matignon une sorte de réunion d'information et de discussion comprenant d'une part M. Gaillard, M. Pflimlin, ministre des Finances, M. Bacon, ministre du Travail, d'autre part les représentants de Force Ouvrière, de la C.F.T.C., du patronat français, des cadres, des Chambres d'agriculture, des Chambres de commerce et de l'artisanat. La C.G.T. était écartée de ces conversations.

Ces délégués ont entendu les exposés de six hauts fonctionnaires sur notre situation en devises, les perspectives d'échanges, les prix, la situation de l'emploi, l'équilibre économique général. Ils ont ensuite décidé de créer « des groupes de travail restreints, chargés d'examiner l'évolution de la situation économique et sociale dans l'industrie aéronautique, le bâtiment et les charbonnages, les menaces de récession en général et les mesures à prendre pour y faire face ».

Mais en réalité aucune politique économique n'a été dessinée clairement par le Président du Conseil et les ministres présents pour éviter justement que la récession américaine n'ait des conséquences trop graves en France.

Les chômeurs sont peu nombreux (24.000), ce qui rassure tout le monde, mais le gouvernement doit, dès maintenant, prévoir les mesures nécessaires pour amortir le choc de la récession américaine quand elle nous atteindra, et *prévenir* les syndicats de ce que cela implique en matière de salaires et de pouvoir d'achat.

EVIAN

L'eau des gourmets

ISSUE DES ALPES
ELLE EST
COMME LES SOURCES
DE MONTAGNE

Si pure ! Si légère !

BONS OFFICES

M. « H » entre en scène.

● *Troisième round des « bons offices » : on reparle de l'Algérie et M. Murphy s'efface devant M. Hammarskjoeld.*

DIX-SEPT jours après leur retour de Tunis, MM. Murphy et Beeley ont enfin obtenu une réponse de M. Gaillard. Pendant deux semaines, le président du Conseil français leur avait dit : « Ce que vous avez rapporté de Tunisie est très appréciable, mais il y a un « détail » sur lequel j'ai besoin de réfléchir et pour lequel il me faut consulter mes amis ». Le « détail », ce devait être l'exigence de non-ingérence dans les affaires françaises de la Tunisie. C'est-à-dire qu'il mettait le tout en question.

Une surprise

« Nous nous sommes ingéniés à Tunis à mettre la question algérienne en dehors des bons offices. Vous nous avez rendu publiquement hommage pour cela. Or, voici que soudain, vous prenez de vous-mêmes l'initiative de nous charger d'une question qui relève directement du conflit algérien, puisque par non-ingérence vous entendez exiger de nous un contrôle de la frontière. »

C'est ce que, selon la presse américaine, MM. Murphy et Beeley ont dit à MM. Pineau et Gaillard. Ces derniers convinrent du bien-fondé de l'argumentation des chargés des bons offices. Mais l'engagement à l'égard des ministres indépendants était pris. L'Assemblée parlementaire de ce parti avait voté le 27 mars une motion ainsi rédigée :

(Suite en page 7.)

GARY INAUGURE SA COLLECTION PRINTANIERE
COSTUMES EXCLUSIFS depuis 28.900 francs
PANTALONS flanelle anglaise pied-de-poule, etc., depuis 7.900 francs
V6STES SPORT tissus flammé, depuis 14.900 francs
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

FORUM

PIERRE VIANSSON-PONTÉ.

LE PREMIER AVERTISSEMENT

par PIERRE VIANSSON-PONTÉ

UNE grève des services publics et des fonctionnaires est rarement populaire. Le même Français moyen qui critique volontiers « ces budgétivores, qui coûtent si cher et travaillent si peu », se plaint amèrement lorsque l'électricité s'éteint, que le métro et les trains s'arrêtent, que le bureau de poste et la mairie ferment leurs portes, de « l'absence d'autorité de l'Etat ».

Les travailleurs de l'Etat ont donc patienté longtemps avant de rompre mardi la trêve sociale dont bénéficiait, depuis sa constitution, l'actuel gouvernement. S'ils se sont finalement décidés, à l'appel de leurs syndicats, à lancer cette « grève d'avertissement », c'est parce qu'ils estiment être victimes d'une double injustice : déclassement par rapport au secteur privé, retard des salaires sur les prix. Et aussi parce qu'ils se jugent trompés, les engagements pris envers eux en novembre dernier n'ayant pas été tenus.

Cette grève, purement revendicative, risque de revêtir, par ses conséquences, une grande portée politique.

AUX Etats-Unis, la grève fait partie intégrante du système économique. C'est, parmi d'autres, une forme moderne de la concurrence : une compétition entre groupes économiques et sociaux pour le partage des bénéfices de la production. Dans cette conception, la grève ne met pas en cause les principes sur lesquels repose le régime. Elle constitue un simple mécanisme d'adaptation des salaires aux prix dans le cadre du capitalisme.

En France, où la classe ouvrière est formée aux luttes politiques, imprégnée des doctrines et des traditions socialistes, convaincue du caractère d'exploitation du capitalisme, il en va tout autrement. Toute grève devient un mode de contestation du régime. Et tout spécialement lorsqu'il s'agit d'une grève de ses employés contre l'Etat-patron.

Celui-ci, en effet, est alors soupçonné de ne plus exercer son rôle d'arbitre entre les classes sociales. La grève cesse d'être un argument extrême du « marchandage » normal entre « exploité » et « exploiteur ». Elle devient épreuve de force entre deux mondes dont les aspirations sont irréductibles.

MM. Gaillard et Pflimlin peuvent bien refuser toute concession au nom de la rigueur budgétaire, qui est un élément de leur univers. Les grévistes, eux, refusent en bloc tout un mode de gestion de l'économie, y compris ses éléments politiques.

S'IL s'agissait mardi d'un simple « avertissement », c'est la suite qui importe : la sommation sera-t-elle entendue ou devra-t-elle être répétée, voire amplifiée ?

En termes d'analyse économique, l'alternative est claire : il faudra choisir dans les mois, peut-être même dans les semaines qui vont suivre, entre le risque d'un grave conflit social et le vote d'impôts nouveaux.

Ou le gouvernement se résoudra à lâcher un peu de lest — ce qui, par le simple jeu de l'organisation centraliste du secteur public, se chiffrera finalement par un nombre respectable de milliards pour les fonctionnaires, les travailleurs du secteur nationalisé, les retraités pensionnés, et aussi les anciens combattants, et même les veuves de guerre... Alors nos prêteurs étrangers, conformément aux promesses faites de limiter l'impasse budgétaire à 600 milliards quoi qu'il advienne, réclameront que ces dépenses imprévues soient aussitôt compensées par la création d'impôts nouveaux d'un montant équivalent.

Ou, au contraire, M. Gaillard confirmera son refus, non seulement parce qu'il se sait hors d'état d'obtenir du Parlement le vote d'impôts nouveaux, mais aussi parce que la politique de déflation globale qu'il a entreprise se trouverait remise en question par un rajustement du pouvoir d'achat des salariés, et donc de la consommation. Dans ce cas, l' « avertissement » risque d'inaugurer une crise qui, gagnant de proche en proche, déborderait vite le plan social pour se poser en termes politiques.

IL est difficile de croire qu'après une grève aussi soigneusement calculée et ordonnée, après les meetings, les réunions syndicales, les motions qui l'ont marquée, le climat de tout le monde du travail ne se trouvera pas infléchi vers l'idée simple (trop simple), mille fois répétée sur les estrades et dans les permanences, que « sans la guerre d'Algérie, on pourrait augmenter les salaires ».

Une telle évolution aurait pour toile de fond l'unité d'action syndicale, largement réalisée mardi. Elle pourrait bien déboucher sur une unité d'action politique autour du thème « Paix en Algérie ».

JEAN-MARIE DOMENACH.

LA SECONDE VICTOIRE

par J.-M. DOMENACH

A la différence de ce qui se passe dans les autres pays civilisés, le gouvernement français ne daigne pas expliquer ses actes les plus surprenants. On est réduit aux hypothèses. On doit, comme le psychiatre, reconstruire à posteriori la « logique » du malade.

Apparemment la saisie du livre d'Alleg est un acte logique : L'Algérie, c'est la France ; par conséquent la France, c'est l'Algérie ; la plainte des maltraités, étouffée en Algérie, constitue donc en France une anomalie que le gouvernement, stimulé par l'extrême droite, s'emploie méthodiquement à supprimer. Après les saisies d'hebdomadaires, les violences contre les réunions publiques, la censure de la radio et de la télévision, le livre est atteint : le livre, c'est-à-dire l'instrument de diffusion de la pensée le plus sérieux, le plus solide, le plus respecté.

Et le gouvernement saisit le livre, ce qu'aucun gouvernement français n'avait fait, depuis le début de la République. Robert Lacoste, en promulguant à Alger, le 23 mars, l'interdiction de « La Question », avait d'avance indiqué le sens et la nécessité de cette mesure.

Mais pourquoi s'attaquer à un livre, paru depuis plusieurs semaines et déjà vendu à 65.000 exemplaires ? Pourquoi interdire une lecture que des centaines de milliers de Français ont déjà faite, et que des centaines de milliers d'étrangers vont bientôt faire ? Entre toutes les absurdités produites par l'Ubu polycéphale qui gouverne la France, telles que l'enlèvement du Sultan ou le bombardement de Sakiet, celle-ci étonne un public blasé. La voix du bon sens objecte par la voix de M. Cayeux, député M.R.P., que si les faits rapportés par Alleg sont exacts, il faut en sanctionner les auteurs, et que s'ils sont inexacts, c'est Alleg qui doit être poursuivi.

MAIS il existe une autre logique, celle que le psychiatre appelle « déréistique » : à partir du moment où un être a perdu le contact avec la réalité, il s'enferme dans une cohérence absolue, la cohérence dans la fiction.

La fiction, c'est qu'il n'y a pas de torture en Algérie ; les faits avancés ici et là ne révèlent que des « bavures » ; ceux qui les étalent sont des antipatriotes morbides et des intellectuels masochistes.

Or le livre d'Alleg renversait la fiction : il la renversait d'abord parce qu'il constituait un rapport sobre, clinique, d'où il ressort à l'évidence que la torture n'est pas exceptionnelle mais normale ; il la renversait ensuite parce que, deux ou trois cent mille personnes l'ayant lu, ceux qui nient la réalité de la torture commençaient d'apparaître à leur tour comme des isolés et des délirants. Ce n'était plus un secret confié de bouche à oreille, mais une vérité étalée aux devantures aussi largement qu'un prix Goncourt.

En saisissant le livre, le gouvernement fait comme le maladroit qui, ayant ébréché un vase, retourne au salon pour le casser complètement : le vase n'existe pas, donc il n'a pu être ébréché. Ce délire puéril transparaît dans la réponse que le ministre de l'Algérie a faite aux interpellateurs : selon lui, les cicatrices sont minuscules et certaines personnes mises en cause par Alleg ont nié. Or chacun sait maintenant, et Robert Lacoste le premier, qu'on pratique à Alger la torture propre, à l'eau et à l'électricité, celle que décrit précisément Henri Alleg. Quant aux complices de ces cruautés, comment s'accuseraient-ils, alors que l'autorité les couvre et n'a cessé de proclamer leur innocence ? C'est là qu'il faudrait du masochisme, ou du miracle.

LA saisie de « La Question » est le dernier et le plus flagrant témoignage de l'imbécillité du pouvoir, au sens étymologique et au sens moderne du mot : faiblesse d'un exécutif enchaîné au proconsulat d'Alger ; sottise d'une politique qui s'épuise à nier la réalité. Mais cette fois le contraste est trop grand. On a pu effacer Audin. Mais pour effacer ce que rapporte Alleg, il faudrait perquisitionner partout, rechercher un à un les exemplaires vendus et laver le cerveau de ceux qui les ont lus. Et ce ne serait pas assez, car il faudrait encore saisir les paroles de ceux qui en parlent. On a cru déjà subtiliser l'article de Sartre, mais il s'est vendu à la criée devant les portes des facultés et il nous revient maintenant, imprimé en dix langues, avec l'attrait des lectures défendues.

SAISI et pilonné, le livre d'Alleg rentre dans son ordre, la clandestinité, dont il n'était sorti qu'à la faveur d'une inattention du pouvoir. Le livre rejoint l'auteur en prison. Ainsi les mots, de nouveau, collent à l'homme, à son indignation tranquille, à son espoir. Ainsi le livre sera mieux lu, car ces mots sortent d'une prison, et c'est au-delà de notre trompeuse liberté d'expression, dans la zone interdite, qu'il faut aller les chercher pour les entendre.

Mais cette clandestinité demandera à chacun une parcelle du courage d'Alleg. La lutte contre la torture dépend de nous tous et la vérité de l'information repose également sur nous tous. L'irresponsabilité du pouvoir appelle une responsabilité croissante des citoyens, et d'abord de ceux qui disposent d'un pouvoir, d'une influence : enseignants, dirigeants syndicaux, hommes d'Eglise, etc. A la censure de l'information doit répondre la publicité diffuse, généralisée, contre laquelle la répression est sans force.

PARMI ceux qui me lisent en ce moment, plusieurs ne connaissent pas « La Question » d'Alleg. Vous demanderez le livre à vos amis. Vous le lirez parce qu'il vous concerne ; il vous mettra au courant de ce qui se passe et de ce que nous ne pouvons pas tolérer sans renoncer à notre dignité d'homme, à l'honneur d'une armée, d'un pays.

Vous le lirez pour faire comme tout le monde. Car il y a eu, selon le mot de Sartre, cette première victoire de l'homme sur ses bourreaux. Une seconde victoire s'annonçait : le grand public était touché, 65.000 exemplaires étaient vendus, tout le monde lisait « La Question » d'Alleg. C'est cette seconde victoire que confirme la saisie : non plus celle de l'homme seul, mais d'une foule avec lui, qui multiplie son témoignage, jusqu'au moment où le tortionnaire, à son tour isolé, sera contraint de fuir devant notre masse solidaire.

(Suite de la page 5.)

« Les indépendants et les paysans ont le souci d'assurer la stabilité ministérielle. Ils sont hostiles à une crise, mais ils sont plus encore hostiles à tout abandon qui pourrait compromettre la sécurité de notre armée et l'avenir de l'Algérie française. Ils exigent donc que la Tunisie soit neutre (...) plutôt que de transiger sur ces conditions nos ministres se retireront. »

M. Gaillard avait accepté cette motion, mais comment obtenir la neutralité de la Tunisie ? Les Tunisiens avaient dit clairement qu'ils n'étaient pas belligérants, ni co-belligérants, mais qu'ils n'étaient pas neutres non plus. Ils entendent adopter la même attitude à l'égard des Algériens que la France, en 1936, à l'égard des républicains espagnols. Des commissions mixtes de frontière ? Impossible : les Tunisiens ne pourraient se mettre dans le cas de donner tort aux Algériens. Il ne reste plus que les commissions internationales. Ainsi l'exigence des indépendants conduisait au moins à une internationalisation de la frontière.

L'homme de la situation

Mais le gouvernement français a toujours été formel sur ce point : les délégués aux bons offices n'ont aucune qualité pour régler des questions intéressant l'Algérie. Leur objectif — on le leur a rappelé assez souvent — n'est que de faciliter la reprise du dialogue franco-tunisien.

De son côté M. Murphy a fait connaître à M. Gaillard la position de M. Bourguiba sur le contrôle des frontières : « Je ne peux pas l'accepter », a dit le chef d'État tunisien. « En revanche, a-t-il ajouté, je m'inclinerai si l'O.N.U. me l'impose ».

Or le gouvernement américain demeure résolu à éviter le recours à l'O.N.U. Il ne restait donc qu'une solution: demander à M. Hammarskjoeld, secrétaire général des Nations Unies, de régler personnellement le problème du contrôle des frontières. C'est cette solution qui a finalement été adoptée.

Ce pas nouveau vers l'internationalisation est, d'ailleurs, considéré par M. Murphy comme une concession à la France, concession qui renforce la position du gouvernement tunisien lorsqu'il prétend qu'on ne peut dissocier le conflit franco-tunisien de la guerre d'Algérie.

(U. P.)

M. Robert Lacoste et le colonel Bigeard.
Des idées précises sur la guerre.

ALGÉRIE

Les derniers mots du colonel

● ***Avant de quitter ses « paras », le colonel Bigeard avait quelque chose à dire...***

Le colonel Bigeard a quitté samedi dernier le commandement du 3e Régiment de Parachutistes Coloniaux pour prendre la direction, à l'Etat-Major d'Alger, d'une nouvelle école de cadres consacrée à la « guerre révolutionnaire ».

Le « Journal d'Alger » a publié, à cette occasion, les déclarations faites par le colonel Bigeard dans une interview accordée à notre confrère Fernand Carreras, sur l'évolution de la situation et la conduite des opérations en Algérie. Le plus prestigieux des officiers parachutistes s'élève contre l'optimisme officiel avec une franchise brutale, confirmant ce que de rares journalistes écrivent depuis longtemps sur la conduite des opérations en Algérie. Accusera-t-on le colonel Bigeard, comme ceux qui l'ont devancé, de « démoralisation » de l'armée ? Voici le texte intégral de cette interview qu'il est important de connaître.

SUR l'aérodrome de Tébessa, les officiers du 3e régiment de parachutistes coloniaux sont venus saluer leur chef, le colonel Marcel Bigeard, qui quitte l'unité, remplacé par le colonel Trinquier. D'un ton paternellement bourru, le « patron » les renvoie : *« F... le camp, je vous ai assez vus depuis trois ans ! »*

La veille, dans un ordre du jour, le colonel, après avoir fait le bilan des joies et des peines du 3e R.C.P., disait:

« Je n'entendrai plus vos chants au lever du jour, je ne vous verrai plus défiler, conscients de votre force tranquille... Je m'arrête. Vous allez me faire pleurer. Que Dieu vous aide et vous garde ! »

Je sais quel arrachement ce départ a dû être pour les garçons de la 3e. Après avoir vécu une dizaine de jours, en leur compagnie, la vie exaltante du djebel, j'écrivais en septembre dernier :

« Bigeard sait qu'un jour il devra quitter le régiment. Il le fera avec peine. Ses officiers et ses hommes envisagent avec angoisse cette éventualité. Ils ne doivent pas entretenir d'inquiétudes. L'idée est en marche... »

Ce moment est venu.

Pour quelques jours seulement, le colonel a rejoint son P.C. de Sidi-Ferruch. Il est là, toujours le même dans son uniforme brûlé par le soleil de Timimoun, délavé par les neiges du djebel, le cheveu court, le visage hâlé, souriant, « en forme ». A ses côtés, un peu plus que son adjoint : son compagnon, le commandant Lenoir, qui ne peut demeurer où Bigeard n'est pas.

Le colonel est détendu :

« J'ai quitté le régiment « comme ça », sans cérémonie, j'en ai l'habitude. Il en avait déjà été ainsi en Indochine. Il faut savoir tourner la page, même si elle raconte l'histoire d'une épopée. »

Ses projets ? Prendre un long congé en métropole avant d'être affecté à une autre fonction qu'il définit avec humour :

« Je vais être le quatrième adjoint de la subdivision de l'état-major. »

Les punaises et les hommes

Quand je lui demande s'il va effectivement occuper le poste de direction du stage de formation d'officiers, il me rappelle la définition qu'il m'avait faite, il y a longtemps, au cours d'une de ces nombreuses conversations amicales que j'ai eu le privilège d'avoir avec lui :

« Un tableau noir, m'avait dit Bigeard. *Devant, un personnage. C'est le professeur de l'Ecole de Guerre. Il plante des punaises sur le tableau. Les rouges, c'est l'infanterie, les bleues, les blindés, les noires, l'artillerie, les jaunes, les services, les blanches, l'appui de l'aviation. Il déplace les punaises. Et puis il sourit, satisfait. Il a gagné toutes les batailles. Mais quand on enlève les punaises... »*

Bigeard considère que la plupart de nos méthodes de guerre — surtout en Algérie — sont périmées. Et parce qu'il est incontestablement un homme d'action, il répugne à jouer à l'instituteur.

Pourtant, le colonel a des idées précises sur la guerre que l'on doit mener en Algérie. Après l'expérience indochinoise, il s'est battu trois ans dans ce pays, payant de sa personne (il a été blessé deux fois). C'est lui qui, le premier, pensa à utiliser de l'hélicoptère. Il est l'auteur d'un ouvrage qui fait autorité : « Contre-guérilla ». Il a étonné d'abord, enthousiasmé ensuite les unités qui ont été adjointes à son régiment au cours des grandes opérations : les appelés de l'infanterie dans la région de Bône, les aviateurs et les nomades à Timimoun, les blindés des Nementcha.

Il revient de la frontière tunisienne.

Ses impressions : depuis plus de deux mois, les régiments de paras supportent presque seuls l'effort consenti dans cette région cruciale. Les moyens manquent, particulièrement les hélicoptères. Il y a trop de troupes de secteur inutilisées ou presque : elles manquent de mobilité, se cantonnent dans des opérations secondaires. Il y a aussi trop de régions en Algérie où l'on ne va plus : l'Ouarsenis, certaines zones de l'Atlas, les Nementcha.

Du fusil au rocket

Le colonel Bigeard s'élève encore contre l'optimisme qui est la marque des discours officiels :

« Il y a trois ans, me dit-il, *dans les Nementcha, les rebelles tiraient avec des fusils de chasse ou de vieilles Stati. Ils en sont désormais à la mitrailleuse et au rocket ! »*

La région de la frontière est « pourrie », les fellagha trouvent une aide trop importante de la population, malgré l'implantation des S.A.S. Et le colonel me cite l'exemple d'un douar qui, à 80 %, collaborait avec le F.L.N. Il n'y découvrit que des supplétifs, des passeurs et des collecteurs de fonds.

« La rébellion mène une guerre révolutionnaire, précise-t-il. *Le propre de cette guerre, c'est d'essayer d'user l'adversaire, de le lasser. Malgré les pertes terribles que nous infligeons aux troupes de l'A.L.N., celles-ci progressent en effectifs, elles ont un armement qu'elles utilisent encore mal, mais dont il serait puéril de minimiser l'importance. Il est vrai qu'il est encore facile d'exterminer une de ces bandes d'une centaine d'hommes venant de Tunisie. Elles se battent mal, sont dépourvues d'expérience. Il est plus difficile de venir à bout d'un commando zonal d'une vingtaine d'authentiques combattants rodés dans le djebel. »*

Récemment, on avait prononcé le nom de Bigeard pour occuper le poste de préfet de police de la Seine. Hier encore, le colonel était sollicité pour se présenter à une élection partielle à Paris, où on l'assurait d'une confortable majorité. Un ministre en exercice lui conseilla même d'accepter cette proposition...

Il la refusa.

« Comment aurais-je pu accepter que l'on m'appelle monsieur le député sous le regard de celui-là », me dit-il en désignant un immense portrait.

« Celui-là », c'est le sergent-chef Santenac, « accroché » à Bigeard depuis Dien-Bien-Phu, admirable combattant, six fois blessé, mort à Timimoun en disant : *« J'avais dépassé mon potentiel de chance !... »*

Et Bigeard termine :

« Si j'étais un conformiste, un militaire bourgeois, dans trois ans je serais « poirot ». Je préfère rester le colonel Bigeard. »

F. C.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
La Collection de « Printemps 58 » est prête. Vous y trouverez des vêtements exclusifs coupés dans des tissus français et importés
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

GOUVERNEMENT

L'affaire Chevallier

● *Ce n'est pas, cette fois, à un échelon inférieur de l'administration que s'est réglée une des affaires les plus graves pour l'avenir de l'Algérie. C'est le conseil des ministres qui a décidé, en toute connaissance de cause, d'évincer d'Alger l'homme de l'espoir : Jacques Chevallier.*

« *EH bien, oui, peut-être, admettons-le, le maire d'Alger sera remplacé, et alors ? Qui est irremplaçable ? Pourquoi consacrer nos débats au sort d'un administrateur, quel qu'il soit, lorsque la situation est si grave ?* »

C'est M. Robert Lacoste qui parle. Le conseil des ministres du 26 mars, qui avait un ordre du jour chargé, s'enlise dans une discussion sur les projets de réorganisation de la mairie d'Alger. En principe, il n'y a rien que de très normal dans les projets de M. Robert Lacoste. Ce dernier bute néanmoins contre un Pierre Pflimlin froid, têtu, décidé.

M. Robert Lacoste s'irrite : M. Chevallier pourrait très bien ne pas partir. S'il menace, c'est simplement que, comme à son habitude, il prétend mettre en échec l'autorité du ministre de l'Algérie, c'est-à-dire l'autorité du gouvernement. D'autre part, Jacques Chevallier est extrêmement impopulaire auprès des Français d'Algérie. Si on lui cède, ce sera un nouveau 6 février. La politique libérale, lui, Robert Lacoste, sait l'appliquer quand il le faut. Ainsi, à Cherchell il vient de remplacer M. Henri Baretaud, président de la Fédération d'honneur et qui était un « ultra ». De toute façon, M. Lacoste fait de l'affaire Chevallier une question personnelle. Sa politique est à prendre en bloc ou à laisser. Si l'on veut attaquer le parti socialiste, qu'on le dise.

M. JACQUES CHEVALLIER AU MILIEU D'OUVRIERS MUSULMANS.
« Dussé-je revêtir le tarbouche et le seroual ».

Résignation

Le conseil des ministres jusqu'alors divisé — puisque le socialiste Jaquet et l'indépendant Ribeyre avaient soutenu M. Pflimlin — finit par s'incliner, dans une unanimité résignée : il n'est pas question de provoquer une crise à propos de Jacques Chevallier et comme les socialistes, en dernière analyse, se seraient solidarisés avec M. Robert Lacoste, il aurait pu y avoir crise.

Pourtant, le surlendemain, le malaise a persisté au conseil interministériel. Nouveaux échanges de propos amers. Nouvelles délibérations infructueuses. Un compromis aboutit à nommer un administrateur « provisoire » du Grand Alger. Mais M. Robert Lacoste a gagné : Jacques Chevallier est évincé.

Ce succès personnel du ministre de l'Algérie est, pour certains ministres, plus difficile à accepter que les autres. Depuis quelques années, Robert Lacoste a accumulé les victoires. Toujours en deux temps : d'abord sur les socialistes en les contraignant à une solidarité dans le malaise. Ensuite sur tous les autres partis en se servant de la solidarité socialiste pour exercer un chantage. Etre contre Robert Lacoste, c'est être contre les socialistes. Etre contre les socialistes, c'est empêcher la formation de tout gouvernement. Autrement dit, pour que la France puisse être gouvernée, il faut dire oui à tout ce que fait le ministre de l'Algérie. Pourtant, aujourd'hui, la mécanique a des ratés. Le président du groupe parlementaire socialiste à l'Assemblée nationale, M. Deixonne, prenant vendredi dernier la parole à Alger, a souhaité publiquement que Jacques Chevallier puisse rester à la mairie. Comme ce dernier, et à peu près dans les mêmes termes, il a demandé que les musulmans internés fussent libérés et fissent partie des délégations municipales. M. Deixonne a découvert en effet que si M. Lacoste avait envisagé de nommer un préfet à la tête du Grand Alger, c'est qu'il n'avait trouvé personne qui accepte de remplacer Jacques Chevallier. Tout se passait soudain comme si l'avenir de l'Algérie se confondait avec la mise en question du maire d'Alger.

« On lâche ? »

A Paris, c'est M. Pflimlin surtout qui renâcle. Le ministre des Finances ne connaît pas Jacques Chevallier depuis très longtemps. Mais à l'époque où chacun croyait voir en M. Pflimlin l'un des rares hommes politiques à comprendre avec réalisme le problème algérien, le maire d'Alger lui avait fait part de son expérience et de ses idées. M. Pflimlin avait été séduit : Chevallier était bien l'homme de l'avenir. Une amitié qui devint vite intime réunit les deux hommes. Pour certains, c'était déjà réglé : si le ministre des Finances devenait Président du Conseil, le maire d'Alger devenait ministre de l'Algérie et le conflit algérien connaîtrait enfin une solution. Lorsque M. Pflimlin se rendait à Alger, il était l'hôte de Jacques Chevallier et les rares séjours que ce dernier fit à Paris eurent lieu chez M. Pflimlin. A la fin de la semaine dernière, tous les amis du ministre M.R.P. lui téléphonèrent pour demander :

« Alors, on « lâche » Chevallier ? »

Oui, à contrecœur, mais on le lâchait.

A Alger, depuis six jours, c'est l'événement. Il a éclipsé tous les autres, et pourtant, comme disent les collaborateurs de M. Lacoste, « nous faisons la guerre ». Le maire d'Alger ne peut pas répondre à tous les coups de téléphone des amis qui veulent lui exprimer leur solidarité. Des musulmans, de très nombreux musulmans, mais aussi des Français libéraux, de simples citoyens qui se félicitent de l'administration de la ville, et des étrangers qui croyaient voir en Jacques Chevallier le salut franco-algérien : le maire d'Alger est en effet la personnalité française d'Afrique du Nord la plus populaire à l'étranger, notamment aux Etats-Unis.

Le « Grand Alger »

La création du Grand Alger a été pour Jacques Chevallier une surprise. Le samedi 12 décembre 1957 il rendait visite à Robert Lacoste pour lui soumettre le nouveau budget de la ville et à cette occasion il lui demandait : « J'aimerais bien savoir à quel sort vous me destinez à l'occasion de l'application de la loi-cadre ? ». Robert Lacoste répondit : « Vous m'injuriez en pensant que je pourrais toucher à de grands administrateurs comme vous ».

Or le 22 mars dernier, M. Lacoste demande à Jacques Chevallier de venir le voir et lui soumet « le projet Chevallier de Grand Alger ». Le maire d'Alger avait étudié en effet depuis des mois un plan de réunion des communes algéroises. L'astuce était réjouissante : le ministre de l'Algérie retournait contre J. Chevallier son propre projet mais faisant du maire actuel un chef d'arrondissement sans pouvoirs, avec des adjoints désignés et sous les ordres d'un préfet nommé. Chevallier refuse :

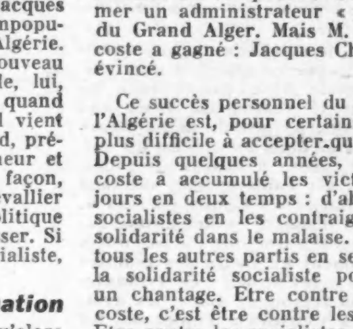
— *Je suis un bâtisseur. Je ne suis pas un fonctionnaire, encore moins un homme qui accepterait de se prêter à une opération qui est la fin de la loi-cadre. Pour tout cela, vous avez vos ultras et M. Alain de Sérigny.*

— Il n'y a pas plus d'ultras que de libéraux dans ce pays, déclara R. Lacoste impatient.

— *Les ultras, vous les connaissez. Quant aux libéraux, monsieur le ministre, vous savez bien qu'il y en a et ce sont les socialistes, mais les* vrais, *pas ceux qui se ruent actuellement sur les places à prendre... En tout cas, ne comptez pas sur moi.*

C'était la rupture. Pour les Algé-

Lacq,
Beynes,
ces noms,
dont on parle
déjà beaucoup,
voudront bientôt
dire...
davantage de
"CONFORT-GAZ"



GAZ

Les Lauréats 1958 du GRAND PRIX MARTINI de la plus belle affiche sont connus

Après de longues délibérations rendues difficiles par le nombre et la qualité des maquettes présentées, le jury du Grand Prix Martini de la plus belle affiche, dans lequel on remarquait MM. P. Tournon, de l'Institut ; Henri Ruzé, Roger Ferdinand et Noël-Noël, a finalement désigné les deux lauréats 1958. Ce sont :

M. PICART, de Paris, pour l'affiche MARTINI.

Mlle CONORTON, de Cachan, pour l'affiche TOURISME.

Chacun a reçu un prix de 500.000 fr. Un cocktail réunissait ensuite le mercredi 19 mars sur la terrasse MARTINI les lauréats entourés de représentants de la Presse et de la Publicité.

Rappelons qu'une exposition des meilleures maquettes et des deux grands prix se tiendra à la Galerie Marcel Bernheim, 35, rue La Boétie, du 7 au 19 mai inclus.

Communiqué.

(Life.)

LE MAIRE D'ALGER DEVANT LES PLANS DU « GRAND ALGER ».
« Je suis un bâtisseur, je ne suis pas un fonctionnaire ».

rois, une rupture prévisible : ces deux hommes ne sont pas faits pour s'entendre. Pour Robert Lacoste, Jacques Chevallier n'a jamais cessé d'être une sorte de témoin gênant, personnalité irritante. Leurs rapports n'avaient jamais été franchement bons. Surtout, en fait, depuis l'incident de septembre 1956. A cette époque, la situation algérienne connaissait une sorte de répit comme elle en a connu depuis, mais il s'agissait d'un répit privilégié, puisque la rébellion n'avait que deux ans et que l'armée algérienne n'était pas encore puissamment organisée. Un jour donc de septembre 1956, certains musulmans vinrent rendre visite au maire d'Alger et l'informèrent que deux des chefs les plus influents du F.L.N. voulaient le rencontrer. Il s'agissait de Krim Belkacem et Abbane Ramdane. *« Pour quoi faire ? »* interrogea J. Chevallier. *« Des propositions »* répondirent les émissaires. J. Chevallier réfléchit. Sans doute le président Guy Mollet venait-il de faire de ce genre de contact un devoir. Sans doute des négociations officieuses avaient lieu. Mais il n'avait pas qualité, lui, simple maire, pour de telles rencontres. Au surplus, du fait des calomnies dont il était victime, depuis son passage au ministère Mendès France, on aurait tôt fait de le lui reprocher. Il alla voir Robert Lacoste et lui demanda conseil. Ce dernier lui dit avec chaleur :

« Il faut absolument les voir. »

J. Chevallier dit :

« D'accord, donnez-moi un ordre de mission signé de vous. Je peux me faire arrêter en route par les militaires. Je veux qu'il soit connu que j'accomplis ici une mission patriotique. »

Alors R. Lacoste s'embarrassa et déclara :

« Cela m'est impossible. Je ne peux pas vous donner d'ordre de mission.

— Dans ce cas-là, je n'irai pas, conclut Jacques Chevallier. *Mais c'est une grave responsabilité que vous êtes en train de prendre. »*

Détendu, souriant, jovial, R. Lacoste consola le maire d'Alger :

« Vous savez, il vaut peut-être mieux que vous ne les voyiez pas. Nous touchons au but. Leur démarche même nous le prouve : dans quelques mois, ce sera fini. Ils ont perdu la partie. Ne vous tourmentez pas, croyez-moi. Ils reviendront, mais d'une autre façon. »

Ce jour-là J. Chevallier regagna ses bureaux avec l'impression qu'une grande occasion était négligée. Il fit savoir aux chefs F.L.N. qu'il ne pourrait les voir. Son secret était lourd mais il le garda longtemps pour lui tout seul.

Pourquoi Chevallier ?

Depuis cette histoire, les deux hommes ne se sont pas revus souvent. Mais chaque fois qu'ils se sont revus, il y eut dans leurs regards une arrière-pensée. Pour J. Chevallier, Lacoste était définitivement devenu l'homme qui s'aveuglait sur la situation algérienne, au point d'éviter les pourparlers les plus précieux. Pour Lacoste, Chevallier était l'homme que les chefs F.L.N. avaient choisi de rencontrer. Pourquoi lui et pas un autre ? Pour le socialiste qui demeure en Lacoste et qui parfois se réveille, l'irritation était compréhensible : ainsi les musulmans estimaient cet « homme de droite » plus libéral que lui, Lacoste, qui avait fait toute sa campagne électorale sur le thème de la paix en Algérie ?

De l'irritation au soupçon, le saut est facilement imaginable : si les musulmans choisissaient Chevallier, ce n'était évidemment pas pour rien. D'un autre côté, il était impossible de prendre le maire d'Alger en faute. Il était dans l'opposition déclarée, mais il jouait le jeu, et complètement. En janvier 1957, Chevallier avait montré clairement qu'il entendait être solidaire de tous les Français dans le combat, y compris de M. Lacoste, ministre de son pays. Le jour de l'inauguration d'un grand parc municipal, il recevait protocolairement le ministre de l'Algérie. Un coup de téléphone anonyme le prévint qu'au dernier moment, un attentat dirigé contre R. Lacoste avait été abandonné parce que le ministre était l'hôte de Jacques Chevallier. Aussitôt, le maire prévint le directeur de la Sûreté, l'enquête confirma que l'attentat avait été préparé minutieusement et que M. Lacoste devait tomber sous les balles F.L.N. M. Lacoste en fut naturellement informé.

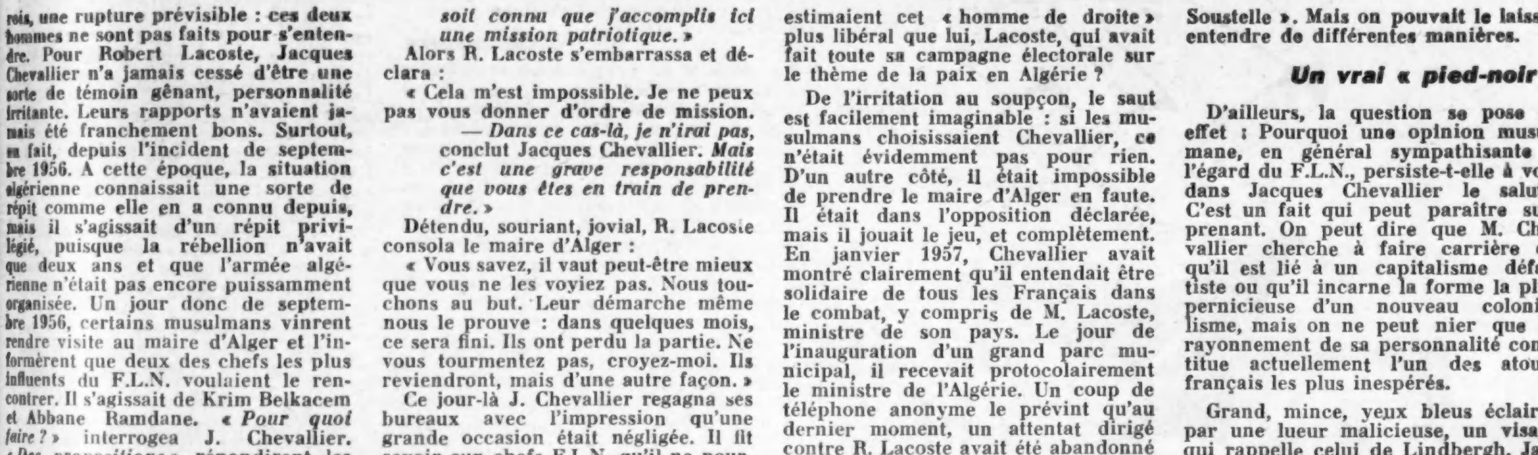
La question devint alors plus aiguë, l'impatience plus grande. Pourquoi s'adressait-on toujours à ce Chevallier ? N'était-ce pas la preuve qu'il était considéré par le F.L.N. comme un allié ? C'était difficile à dire publiquement, d'autant que Chevallier parlait toujours de dialogue, jamais d'indépendance et que les organes officiels du F.L.N. le dénonçaient comme un « néo-colonialiste intelligent plus dangereux que les colonialistes à la Soustelle ». Mais on pouvait le laisser entendre de différentes manières.

Un vrai « pied-noir »

D'ailleurs, la question se pose en effet : Pourquoi une opinion musulmane, en général sympathisante à l'égard du F.L.N., persiste-t-elle à voir dans Jacques Chevallier le salut ? C'est un fait qui peut paraître surprenant. On peut dire que M. Chevallier cherche à faire carrière ou qu'il est lié à un capitalisme défaitiste ou qu'il incarne la forme la plus pernicieuse d'un nouveau colonialisme, mais on ne peut nier que le rayonnement de sa personnalité constitue actuellement l'un des atouts français les plus inespérés.

Grand, mince, yeux bleus éclairés par une lueur malicieuse, un visage qui rappelle celui de Lindbergh, Jacques Chevallier est né il y a quarante-six ans à Bordeaux. Ses sept premières années, il les a passées en Louisiane, dans la famille américaine de sa mère, née de La Bédoyère Uchet de Kernion, petite-fille de maréchal d'Empire. Il arrive à 8 ans à Alger, sans connaître un mot de français ; après son baccalauréat et sa licence en droit, il entre dans l'entreprise de son père, une industrie de futailles. Au temps du Front populaire, il se fait élire sur une liste municipale de droite. Il a déjà tous les défauts et toutes les qualités du Français d'Algérie, du « pied-noir ». C'est-à-dire qu'il est tourné vers l'efficacité et le dynamisme ; qu'il aime la mer, le soleil,

→



→

qu'il a le sens de la famille (il a sept enfants), mais aussi qu'il a le mépris des « boutiquiers métropolitains » et qu'il ignore tout des 9 millions de musulmans qui vivent à côté de lui.

En 1939, il fait la guerre dans le 9e zouaves, entièrement composé d'Algériens, Français et musulmans, un régiment qui ne remporte que des victoires, et lorsque le colonel Tasse rentrera à Alger à la tête de son régiment invaincu, furieux de la capitulation, déclarant que « si tous les régiments français avaient été comme le 9e zouaves, la guerre n'aurait pas été perdue », il est persuadé que les Français d'Algérie sauveront la France en décadence. Le dynamisme, quant à lui, il devait le puiser à une double source, puisqu'il était à la fois Français d'Algérie et Américain. En 1940, il est le plus jeune membre de l'Assemblée financière. Pétainiste et anti-allemand, il s'engage aussitôt les alliés débarqués en 1942 et combat en Italie. Après Cassino, il est désigné par de Gaulle comme chef de la mission de liaison du contre-espionnage français à Washington.

Autocritique

A son retour en Algérie, pour rentrer dans la vie politique, il suit les patrons de l'époque : Raymond Laquière, Henri Borgeaud et Alain de Sérigny. Elu député, il assiste à la promulgation et à l'application du statut de l'Algérie et à la naissance de la première Assemblée algérienne. A partir de ce moment-là, il découvre avec un émerveillement mêlé d'effroi la montée du nationalisme algérien. En 1950, au cours d'une retentissante autocritique publiée dans « L'Echo d'Alger », sous la forme de quatre articles intitulés « Pour un dialogue algérien », il écrit notamment que les Français non musulmans avaient « *trop longtemps méconnu ou voulu ignorer l'aspect moral* » *des problèmes algériens et que faute* « *de s'être attachés à connaître l'âme des individus, ils n'avaient pas saisi le sens de l'évolution musulmane* ».

Entre les deux sectarismes que constituent le colonialisme et le séparatisme, « *il existe une Algérie dynamique et riche en hommes où il suffit de savoir puiser pour faire surgir des élites insoupçonnées et négligées* », *autrement représentatives que le personnel en place.* « *Considérons aujourd'hui qu'il est plus sûr d'avoir auprès de soi des demi-rebelles que des domestiques.* »

Les articles produisent une impression considérable et prometteuse. Au point que Jacques Chevallier qui s'ennuie au Palais-Bourbon décide de démissionner « *parce que c'est en Algérie que doit se faire la véritable besogne* ».

A ce moment-là, il rencontre un milliardaire réaliste, Georges Blachette, qu'il séduit par son argumentation, sa vitalité, sa volonté de voir neuf et grand. Le but de Jacques Chevallier, c'était de transformer l'Assemblée algérienne, d'obtenir une application loyale du statut de 1947 et « *d'assurer une association étroite entre musulmans et non-musulmans* ». Sur ce programme, Jacques Chevallier fut élu à l'Assemblée algérienne et Georges Blachette au Palais-Bourbon. Entre temps, il y avait eu la « catastrophe » des élections truquées pour les musulmans. L'Assemblée algérienne ne correspondait plus à rien, puisque les musulmans qui y siégeaient étaient « aux ordres ». En faussant les élections à l'Assemblée algérienne, l'administration avait décidé de la future rébellion. Chevallier le sentit très vite. C'est en 1951 que Me Boumendjel, aujourd'hui membre du F.L.N., écrivit :

« *La République française a donc triché. Elle nous a dupés et nous serions en droit de prendre acte, le cœur ulcéré, de ce qu'Aimé Césaire a appelé* « *l'impossible contact* » *(...) Un jour, l'on se réveillera avec une Algérie musulmane acquise au bloc oriental. On en profitera pour crier à l'ingratitude et pour frapper, sans que nul songe alors à rechercher les raisons d'un tel comportement. Bien sûr, on tentera de découvrir des palliatifs pour gagner du temps. Peut-être sera-ce trop tard. D'autant qu'un choix dicté par le désespoir ne peut être, inévitablement, qu'un choix contre la France.* »

Frappé par les déclarations de Boumendjel, écœuré par une Assemblée algérienne qui n'avait plus aucun sens, Chevallier reprit sa place au Palais-Bourbon dès qu'un mandat devint disponible. Sur les bancs, cependant, des Indépendants et Paysans où il fait partie d'un groupe de jeunes élus, qui contemplent d'un œil critique les exercices des hommes en place.

Construire

Mais il ne peut oublier les paroles de Boumendjel. Il est inquiet : il lui semblait que les milieux français d'Algérie avaient fait des progrès et qu'une administration intelligente aurait pu exploiter le libéralisme naissant de tous les jeunes héritiers des grands colons sectaires. Nous sommes en 1953. La France est enlisée dans la guerre d'Indochine et dans les difficultés marocaines. Une occasion se présente : le 4 avril 1953, Jacques Chevallier est élu maire d'Alger à une imposante majorité. Il va pouvoir donner sa mesure. Aux Etats-Unis, il s'est passionné pour les villes-champignons, les cités qui naissent, l'architecture et l'urbanisme qui annoncent l'avenir. A partir de ce moment-là, son obsession va être double : faire d'Alger l'une des villes les plus modernes de la Méditerranée et y associer étroitement les musulmans. Par chance, il a parmi ses adjoints musulmans une équipe homogène, intelligente et loyale. Il leur offre un marché :

« *Vous êtes nationalistes, leur dit-il, et je le sais. Cela ne me gêne pas. Si j'étais musulman, je le serais probablement. Mais vous êtes à côté de moi des fonctionnaires municipaux. Nous allons donner la preuve d'une collaboration franco-musulmane féconde et orientée vers le bien-être des Algériens. Il y a à Alger d'infâmes bidonvilles J'ai un plan ; nous allons les remplacer par des* « *cités du bonheur* ». *Mon programme prévoit le relogement de 110.000 personnes. Cette promesse sera tenue.* »

Une année après, 2.000 Algériens recevaient les clefs de leur appartement. La cité s'appelait « la cité de la promesse tenue ». Au départ, tout le monde avait protesté contre les « idées folles » du trop jeune maire. Après, toute la population était derrière lui, musulmans et Européens.

Pour cela il avait été aidé par ses adjoints nationalistes qui sont aujourd'hui tous membres du F.L.N. Ces derniers avaient eu à triompher de l'opposition des extrémistes, mais ils avaient accepté le contrat proposé par Jacques Chevallier. Provisoirement, ils avaient eux aussi cessé d'être des politiciens pour devenir des constructeurs. Demi-rebelles — au temps où la rébellion n'existait pas — ils administraient la preuve que la loyauté paye.

La campagne

Cependant, à Paris tout se gâtait. Jusqu'à Dien-Bien-Phu qui fut ressenti cruellement à Alger. Jusqu'à Genève qui fut fêté dans les milieux français d'Algérie. On trouve en effet l'éloge de Pierre Mendès France dans « L'Echo d'Alger » de M. Alain de Sérigny qui se félicitait, alors, que Jacques Chevallier fût choisi pour devenir le ministre de la Défense nationale du nouveau gouvernement français. Le dynamisme des Français d'Algérie était orienté dans le sens du libéralisme, de l'audace et de l'imagination — ce qui fait souvent dire à Jacques Chevallier qu'il est faux, malhonnête et lâche de s'abriter derrière les préjugés des Français d'Algérie pour ne tenter aucune politique. « *Ce qui séduit le plus nos compatriotes d'outre-mer, c'est l'énergie et la vitalité françaises.* »

Après le développement de la rébellion algérienne, la chute du gouvernement Mendès France, le 6 février 1956 et l'enlisement dans la guerre, toute une campagne de calomnies arriva à persuader une grande partie des Français d'Algérie que ceux qui, de près ou de loin, avaient collaboré avec Mendès France étaient des traîtres à leur patrie. A la tête de cette campagne, il y eut Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », qui, quotidiennement, spéculait sur la peur des Français d'Algérie pour faire de Jacques Chevallier un bouc émissaire de tous les crimes à l'origine desquels se trouvait la conjuration d'une poignée de colons réactionnaires. Pourtant, Jacques Chevallier, silencieux et têtu, restait à son poste. Il continuait de créer, en plein terrorisme, cités après cités. Ses ennemis respectaient en lui le bâtisseur. Ils savent aujourd'hui, au fond d'eux-mêmes, qu'au jour inéluctable du dialogue, il sera le meilleur défenseur de la minorité européenne d'Algérie. Car il tient à cette terre autant qu'à sa patrie. Un jour qu'il rendait visite à un Robert Lacoste déprimé par de mauvaises nouvelles militaires pour lui faire part d'un projet urbain qui ne verrait le jour que dans dix ans, le ministre de l'Algérie lui répondit : « Mon cher ami, dans dix ans, ni vous ni moi ne serons à Alger. »

Alors Jacques Chevallier rétorqua :

« *Je ne sais ce qu'il adviendra de vous ; tout ce que je sais, c'est que pour moi, dussé-je revêtir le tarbouche et le seroual* (vêtements musulmans), *je resterai en Algérie.*

Une seule idée

Depuis le début de la rébellion, il s'est fait un point d'honneur à ne jamais quitter sa ville, à ne pas prendre de vacances, à rester toujours dans ses bureaux de la mairie d'Alger à la disposition de tous ceux qui veulent l'entretenir des problèmes municipaux ou de l'avenir de l'Algérie.

Sur cet avenir, il n'a qu'une seule idée maîtresse, mais il y tient : il faut discuter avec ceux que le sort nous a donnés comme compatriotes, avec ceux qui sont en désaccord avec nous et avec lesquels pourtant nous devons vivre.

Les statuts, les projets, les lois-cadres sont de peu d'importance. L'Algérie est un pays unique, comparable à nul autre, une synthèse originale va nécessairement avoir lieu : il suffit de créer les conditions d'une construction commune, comme je l'ai fait moi-même à la mairie d'Alger. C'est pour cela qu'il ne faut plus mentir, qu'il ne faut plus rien truquer. C'est pour cela que j'aurais voulu que l'on désigne des nationalistes dans les nouvelles délégations, au lieu des administratifs dociles que l'on veut m'imposer et qui rappellent les circonstances de 1951 — celles-là mêmes qui ont fait naître la rébellion.

Aujourd'hui, avec l'éviction de Jacques Chevallier, la France vient d'administrer au monde la preuve qu'elle n'entendait pas donner à l'application de la loi-cadre les minces chances que celle-ci pouvait à la rigueur comporter.

JEAN DANIEL

ICA

Un "détail" qui change tout...

dans les carburants SHELL

I.C.A. n'est pas un additif ordinaire; son rôle est si important qu'aujourd'hui chacun des carburants Shell, dans sa catégorie (normale ou super), assure le maximum de rendement au litre.

AVEC **I.C.A.**... ET POUR LE MÊME PRIX vous utilisez toute la puissance du carburant que vous avez acheté.

AVEC **I.C.A.**... ET POUR LE MÊME PRIX vous mettez des kilomètres en plus dans votre réservoir..

essence **SHELL** avec **I.C.A.**

SUPERSHELL avec **I.C.A.**

SHELL BERRE

PUBLICIS CM 3810

Chez vous, Mesdames, avant les repas, lorsque vous recevez des amis l'après-midi, offrez et buvez VABÉ. VABÉ est un délicieux vin doux naturel, sain, réconfortant et tonique.

VABÉ est un produit de qualité incomparable, d'ailleurs c'est une création de la SUZE, la célèbre marque de gentiane.

Et n'oubliez pas ceci : " Qui boit VABE, va bien ".

La minute de triomphe (1).
Mais il reste des forteresses à prendre.

(A.P.)

U. R. S. S.

M. « K » contre les technocrates

● *Le parti et l'Etat. En concentrant entre ses mains les deux pouvoirs qui soutiennent le régime soviétique, M. Kroutchev a remporté une victoire spectaculaire. Mais il est encore bien loin du pouvoir absolu.*

INCLINANT la tête avec modestie au moment du vote, M. Kroutchev s'est fait désigner par le nouveau Soviet Suprême de l'U.R.S.S. comme successeur du maréchal Boulganine à la présidence du gouvernement soviétique.

La disgrâce du « maréchal civil » n'a pas surpris. Pour avoir hésité, en juin dernier, à soutenir M. Kroutchev dans sa lutte contre le groupe Molotov-Malenkov, il a été rétrogradé au poste de président de la Banque d'Etat, qu'il avait occupé de 1938 à 1941.

Mais on s'attendait moins à ce que M. Kroutchev ajoute à ses responsabilités de premier secrétaire du parti — qui lui assuraient déjà le contrôle de la politique soviétique — celles de président du gouvernement.

Un dialogue d'égal à égal

Les précédents invoqués en U.R.S.S. pour justifier ce cumul ne sont pas convaincants. Sans doute Lénine était-il à la fois chef du gouvernement et chef *politique* du parti, mais il ne s'occupa jamais de l'appareil du parti. Quant à Staline, il ne se décida à prendre la tête du gouvernement que dans les circonstances exceptionnelles de la guerre.

La décision de M. Kroutchev procède d'autres raisons, dont certaines sont manifestement d'ordre diplomatique. L'annonce spectaculaire d'un arrêt unilatéral des expériences atomiques et l'insistance de l'U.R.S.S. pour la réunion d'une conférence au sommet prouvent que M. « K » considère le moment favorable à l'établissement d'un *modus vivendi* avec l'Occident. Il se propose sans doute de participer personnellement à la rencontre envisagée et sa nomination à la tête du gouvernement lui permettra d'engager avec le président Eisenhower un dialogue d'égal à égal.

Ce sont cependant les raisons de politique intérieure qui semblent avoir été déterminantes. M. Kroutchev tenait déjà parfaitement en main le secrétariat du parti. Menacé un moment par les grands technocrates réunis autour de MM. Malenkov et Pervoukhine, qui tentèrent de créer un embryon de pouvoir économique autonome, M. « K » avait réagi avec une extrême vigueur en lançant son projet de décentralisation industrielle, qui faisait éclater les bastions de la bureaucratie centraliste établis à Moscou.

Ayant ainsi coincé les puissants seigneurs de l'administration entre l'appareil du parti et les cadres gestionnaires locaux, il avait pu repousser victorieusement, en juin 1957, le dernier assaut de ses adversaires et faire attribuer aux membres du secrétariat — ses collaborateurs directs — les deux tiers des sièges du præsidium du parti (10 sur 15).

Malgré la bombe à retardement que constituait son plan de décentralisation, cependant, M. Kroutchev n'avait pu surmonter toutes les résistances de l'administration étatique. Refoulés de Moscou, les bureaucrates et les technocrates s'étaient vite réfugiés dans les sovnarkhozes. Retranchés dans leurs nouvelles forteresses régionales, ils défiaient la direction du parti en faisant chaque jour surgir du néant de nouveaux services où se retrouvaient, comme par hasard, les compères chassés la veille des ministères et des offices centraux de Moscou.

C'est pour briser définitivement cette résistance larvée et insaisissable des bureaucrates atteints dans leurs privilèges que M. Kroutchev a décidé de se placer lui-même à la tête de l'administration étatique.

Sans doute eût-il pu avoir recours, comme Staline, à la terreur. Mais il se serait aliéné ainsi la masse des techniciens soviétiques, de plus en plus nombreux et qualifiés, de plus en plus conscients de leur valeur et qui, après le cauchemar de l'ère stalinienne, aspirent avant tout à plus de sécurité, de stabilité et de confort.

Le « numéro 1 »

Chacun à sa manière, tous les successeurs de Staline se sont appliqués à changer le climat politique en diminuant la contrainte et en intéressant des couches de plus en plus larges de la population à l'action du gouvernement. M. Kroutchev est allé plus loin encore que les autres dans ce sens en offrant aux gestionnaires locaux de l'économie des prérogatives accrues, en élargissant par la suppression des « stations de machines et de tracteurs » l'autonomie des kolkhozes par rapport à l'Etat, en élevant lentement mais systématiquement le pouvoir d'achat des couches les plus pauvres de la population, en faisant des concessions économiques tout en sauvegardant le pouvoir politique du parti.

La victoire de M. Kroutchev est incontestable. Il est maintenant le « numéro 1 », devant lequel s'inclinent aussi bien les quelques leaders survivants de l'époque stalinienne que les nouveaux promus — comme le vice-président du Conseil, M. Frol Kozlov — dont la carrière est liée à celle du premier secrétaire du parti.

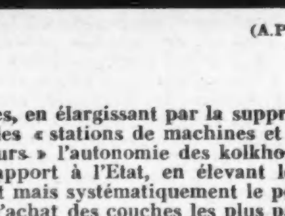
Un nouvel arbitre ?

Maître de l'appareil du parti et de l'administration étatique, M. Kroutchev consacre la primauté absolue du premier sur la seconde. La décentralisation administrative et économique aidant, il fait de l'immense appareil du parti, qui couvre d'un réseau serré l'ensemble du pays, le lien essentiel entre les différents rouages de l'Etat.

Mais il ne se contente pas de ce →

(1) Groupé autour de M. Kroutchev (en bas au centre), le præsidium du Soviet Suprême élit à main levée le nouveau président du Conseil. On reconnaît à droite de M. « K », M. Mikoyan, à sa gauche M. Vorochilov. Derrière celui-ci, l'ancien premier ministre M. Boulganine.

AUX EDITIONS
« PRESENCE AFRICAINE »
VOUS TROUVEREZ
La Littérature nègre et malgache
Eza BOTO - Ville cruelle (roman).... 480 F
A. CESAIRE - Cahier d'un retour au pays natal (poème) .... 350 F
A. CESAIRE - Et les chiens se taisaient (tragédie) .... 500 F
Bernard DADIE - Pagne noir (contes) 400 F
René DEPESTRE - Minerai noir (poèmes). 350 F
David DIOP - Coups de pilon (poèmes) 250 F
Jacques RABEMANANJARA - Antsa (poème) 450 F
Jacques RABEMANANJARA - Les Boutriers de l'Aurore (tragédie)............ 600 F
Abdoulaye SADJI - Nini (roman) dans « Trois Ecrivains noirs » .... 900 F
17, r. de Chaligny, PARIS (12e) - DOR. 38-39
C.C.P. Paris 5930-25

Vacances joyeuses

ISRAEL
AN X
Office National Israélien de Tourisme, 2, rue Meyerbeer PARIS IXe - Tél. PRO. 65-15

succès d'organisation. Il veut également obtenir une approbation populaire librement accordée. D'où l'aspect nouveau, presque plébiscitaire, qu'il essaie de donner au régime. A la longue, cela peut l'entraîner à faire de la masse de la population, privée jusqu'ici de toute participation aux affaires publiques, un arbitre d'abord nominal mais — qui sait ? — peut-être un jour réel, de la lutte sourde que se livrent les différentes couches privilégiées de l'Union soviétique.

EST-OUEST

Washington prépare la riposte

● *L'arrêt unilatéral des expériences atomiques décidé par l'U.R.S.S. a été durement ressenti à Washington. Une riposte est-elle possible?*

DEPUIS plus de trois mois, des conseillers, au premier rang desquels M. Stassen, faisaient au gouvernement américain une prédiction qui s'est vérifiée lundi dernier : l'U.R.S.S. allait annoncer l'arrêt unilatéral de ses expériences atomiques et infliger aux Etats-Unis ce que le sénateur Humphrey vient de décrire comme « une terrible défaite dans la bataille de propagande ».

Il y avait une seule manière, poursuivaient ces conseillers, de détourner ce danger : les Etats-Unis devaient se déclarer prêts à un accord immédiat et inconditionnel sur l'arrêt contrôlé des explosions nucléaires.

LA FILE DES NOUVEAUX CANDIDATS...

Les mensonges de M. Libby

Tout comme il y a un an, lorsque les Soviétiques proposèrent à Londres un système de contrôle efficace, et que M. Stassen faillit aboutir à un accord sur ce point, le Pentagone et la Commission de l'Energie atomique (A.E.C.) lancèrent aussitôt une offensive de grand style contre ce projet. Le 6 mars dernier, alors que les partisans de M. Stassen avaient presque gagné la partie, le Dr Libby, porte-parole de l'A.E.C., décrivit en termes lyriques, au Sénat américain, une explosion souterraine déjà vieille de trois mois, et qui démontrait irréfutablement, disait-il, que des expériences nucléaires pouvaient passer totalement inaperçues : la secousse sismique de l'explosion souterraine, affirmait l'A.E.C., n'avait été détectée que dans un rayon de 400 km.

Le sénateur Humphrey, président de la sous-commission du Sénat, devant laquelle M. Libby avait déposé, disposait toutefois d'informateurs particuliers. Et ces informateurs lui apprirent que la secousse en question avait été détectée dans un rayon non pas de 400, mais de 4.000 km.

« *La preuve est faite,* proclamèrent aussitôt des sénateurs et des savants, *que l'A.E.C. abuse de son autorité et ne recule pas devant le mensonge et la dénaturation des faits pour imposer sa politique à l'opinion et au Congrès.* »

Cet incident permit aux partisans de M. Stassen de marquer un point. Mais bien que le président, dans sa dernière conférence de presse, parût pencher en leur faveur, il devint évident qu'il ne possédait pas une autorité suffisante pour vaincre la résistance acharnée du Pentagone.

« *La plupart des militaires américains, et particulièrement les aviateurs,* écrivait encore dimanche dernier le « New York Times », *considèrent la quantité et la diversité de nos armes nucléaires comme notre plus grand avantage militaire sur la Russie. Ils estiment que la poursuite des essais atomiques est indispensable si nous souhaitons conserver notre avantage actuel dans la course atomique.* »

La résistance des militaires n'était donc nullement motivée par la possibilité d'explosions indétectables. Pour être indétectables, en effet, comme vient de le souligner le professeur Harrison Brown, de l'Institut Technologique de Californie, les explosions devraient être si faibles qu'il serait impossible de fonder sur elles la construction d'armes de guerre. L'obstination des militaires semble beaucoup plus motivée par leur désir de poursuivre un métier pour lequel ils ont été formés, que par des considérations de haute politique. Que le gouvernement américain n'ait pas pu ou pas voulu faire prévaloir ces considérations, voilà qui témoigne, aux yeux du sénateur Humphrey, notamment, de la crise d'autorité qui règne aux Etats-Unis.

La myopie de M. Dulles

Dès le début de mars, la Maison-Blanche fit préparer la « riposte psychologique » américaine à la décision russe de cesser les essais atomiques. Quarante communiqués furent rédigés et jetés à la corbeille avant que les spécialistes aboutissent à celui de mardi dernier, qui reproche à la décision soviétique son caractère « incontrôlable », au lieu de mettre l'U.R.S.S. au pied du mur et d'exiger l'application des contrôles qu'elle proposa il y a un an.

Cette fébrile activité rédactionnelle et l'absence de toute proposition d'accord américaine au cours des quinze derniers jours, convainquirent sans doute les dirigeants soviétiques que les Etats-Unis n'étaient pas disposés à arrêter leurs essais, et que l'U.R.S.S. ne risquait donc rien à annoncer la fin définitive des siens, sous réserve que les Anglo-Américains la suivent sur cette voie.

Ce sont « les hésitations, le pointillisme, la méfiance, la myopie, le négativisme » de M. Dulles, dit le « New York Times », qui auront permis à l'U.R.S.S. d'exploiter à des fins de propagande une mesure qui, originellement, était motivée par un souci réel et que partagent de nombreux hommes politiques occidentaux : le souci d'arrêter non seulement la production des armes atomiques (résultat automatique de la fin de leurs essais), mais surtout leur diffusion dans la quinzaine de pays qui, d'ici vingt ans, pourraient les acquérir et rendre insoluble le problème de leur contrôle.

Contre-propagande

C'est ce souci qui pousse les Britanniques à préconiser, en réponse au geste unilatéral de l'U.R.S.S., un communiqué conjoint, dans lequel Américains et Anglais se déclareraient prêts à surseoir à toutes nouvelles expériences nucléaires après celles du début de l'été prochain, et à rechercher un accord sur le contrôle qui devrait être négocié « au sommet ».

Les Américains suivront-ils les Anglais sur cette voie ? Pour le moment, ils paraissent surtout songer à une offensive de contre-propagande : ils offriraient prochainement d'ouvrir leurs installations atomiques à une inspection internationale si les Russes (qui refuseront sûrement) acceptent d'en faire autant. C'est de bonne guerre psychologique, bien que l'inspection sans l'arrêt des essais puisse paraître plus vaine encore que l'arrêt des essais sans inspection. En 1956, M. Adlai Stevenson déclarait déjà :

« *Si les Etats-Unis ne sont pas les premiers à arrêter leurs essais atomiques, s'ils se laissent devancer par une initiative des Russes, ils ne pourront conserver la moindre autorité morale en cette matière.* »

MICHEL BOSQUET.

AFRIQUE-ASIE

Unanimité contre l'Occident

● *Dans les capitales d'Afrique et d'Asie, des milliers d'hommes ont manifesté dimanche leur « solidarité avec le peuple algérien » et leur hostilité, non seulement envers la France, mais envers l'Occident tout entier.*

SAMEDI dernier, des journalistes français et étrangers se réunissaient autour des micros de la radiodiffusion pour discuter des répercussions internationales du conflit algérien. L'un d'eux, un Tunisien, représentant des jeunesses du Néo-Destour en France, déclarait :

« *La guerre d'Algérie précipite de plusieurs dizaines d'années l'unification du Maghreb et peut-être du monde arabe...* »

En fait, les conséquences politiques de ce conflit dépassent déjà les frontières du seul monde africain ou arabe : il est devenu pour les trois quarts de la terre le symbole de la lutte contre la suprématie occidentale. Et son existence crée une unanimité que ni la guerre d'Indochine, ni aucun problème international n'ont réussi à provoquer.

Nasser offre sa solde

Depuis dimanche, en effet, a commencé la « Semaine pour l'Algérie », sous l'égide du « Comité de Solidarité des pays d'Afrique et d'Asie » ; la décision en avait été prise il y a quelques mois au Congrès afro-asiatique du Caire. Et la journée de dimanche fut marquée par des manifestations spectaculaires :

● Beyrouth, Damas, Tripoli, Le Caire, tout le Moyen-Orient est descendu dans la rue. Défilés, réunions, meetings se sont succédé. Des acteurs égyptiens ont parcouru leur capitale en brandissant des portraits de Djemila Bouhired et des leaders algériens, tandis qu'à midi la population observait cinq minutes de silence. Le colonel Nasser déclarait qu'il faisait don d'un mois de sa solde au trésor de guerre de l'Algérie. Partout les quêtes se multiplient. Déjà la plupart des gouvernements ont prévu des budgets spéciaux d'assistance : plusieurs millions de dollars vont alimenter la rébellion algérienne...

● A Pékin, à Hanoï les foules se sont réunies pour écouter des orateurs passionnés, tandis que la presse consacrait d'innombrables articles à « la lutte menée par le peuple algérien ».

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

...DEVANT LE CLUB DU SUICIDE ATOMIQUE

(Dessin de Vicky. — « New Statesman and Nation ».)

● Au Cap, la Ligue sud-africaine des gens de couleur organisait un meeting de solidarité avec les rebelles algériens et télégraphiait des motions dans de nombreuses capitales étrangères.

« L'impérialisme américain »

● Réunions encore dans les grandes villes musulmanes de Transcaucasie ou d'Asie centrale, dans les facultés ou les usines de Kiev, de Léningrad, de Stalingrad. A Moscou, 2.000 étudiants russes se réunirent dans l'université même en compagnie de leurs camarades syriens, chinois ou égyptiens qui suivent les cours des facultés russes. Et des étudiants algériens, eux-mêmes boursiers, prirent la parole soit personnellement, soit au nom de la rébellion.

La presse russe consacrait, de son côté, des pages entières au problème algérien. Pour la première fois les rédacteurs officieux se référaient au F.L.N. « derrière lequel marche l'écrasante majorité du peuple », et non plus seulement « au peuple algérien ». Mais au travers du procès de la politique coloniale française, les journaux russes tentaient aussi d'atteindre « l'impérialisme américain » :

> *« Les Américains rêvent de refaire en Algérie ce qu'ils ont fait au Sud-Vietnam, c'est-à-dire évincer leurs rivaux français tout en maintenant l'exploitation coloniale sous une autre étiquette... »*

Bref, pendant une semaine, des milliers d'hommes de toute couleur, sous toutes les latitudes, ont manifesté leur hostilité plus ou moins spontanée mais puissante et coordonnée à la politique française en Algérie et au soutien que lui accordent, bon gré, mal gré, les chancelleries occidentales.

Mais les jeux ne sont pas faits. Sous l'unanimité de la réprobation, bien des intérêts divergent. Nasser proposait, la semaine dernière, aux insurgés algériens, de s'affilier à la République Arabe Unie : le F.L.N. a refusé la tutelle égyptienne. Et, le 27 avril prochain, Marocains, Tunisiens et F.L.N. réunis à Tanger vont jeter les bases d'un Maghreb unifié auquel Allal el Fassi rêve d'intégrer la Mauritanie, renforçant par là-même la prépondérance marocaine : les Egypto-Syriens sont aussi hostiles à ce projet qu'à l'union irako-jordanienne.

Il demeure que les événements se précipitent. La semaine prochaine, ce sont tous les Etats indépendants d'Afrique qui se réunissent à Accra, la capitale de N'Krumah, leader du Ghana. Le monde noir, à son tour, va définir ses options, sur l'Algérie comme sur les autres problèmes.

GENTLEY
TAILLEUR
VESTES SPORT
TISSUS NOUVEAUX
PANTALONS
TERGAL
PARDESSUS
DEMI-SAISON
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

ÉTATS-UNIS

Deux plans pour l'Algérie

● ***A Washington, le gouvernement américain a décidé d'en finir avec la guerre d'Algérie : elle doit cesser avant la fin de 1958. Mais comment faire ?***

(D'un correspondant à Washington)

SOUS la pression de l'opinion publique américaine, mais surtout du Congrès, le Département d'Etat a décidé d'accorder la priorité au problème franco-nord-africain, ce qui veut dire, en réalité, au problème algérien.

Ni dans les conversations diplomatiques, ni dans les notes échangées entre les chancelleries occidentales, ni dans les discours prononcés par les dirigeants américains, on ne mentionne le mot « Algérie ». C'est une convention générale respectée à tous les échelons des hiérarchies de l'administration américaine. Mais ce mot-clé est, en revanche, celui qui est le plus souvent écrit dans les rapports « inter-services » et prononcé dans les conversations confidentielles du Département d'Etat.

● Comment peut-on amener les leaders des groupes de la majorité gouvernementale en France à admettre que la situation évolue en Algérie, que la loi-cadre est dépassée et qu'il faut trouver une solution évolutive du problème algérien ?

● Comment peut-on amener les dirigeants du F.L.N. à adopter une attitude *politique* permettant au gouvernement français de considérer ce mouvement comme suffisamment responsable pour discuter avec lui du cessez-le-feu ?

Ces deux questions sont devenues un des soucis essentiels des diplomates américains.

Une seule décision

Une seule décision a été prise jusqu'à présent à Washington : celle de tout mettre en œuvre pour que le conflit algérien soit terminé avant la fin de l'année 1958.

Pour atteindre cet objectif, plusieurs méthodes sont actuellement envisagées, séparément ou simultanément.

1° Front parisien.

Le dialogue a été engagé nettement entre M. Murphy et les leaders des principaux groupes de la majorité parlementaire. Ce dialogue a été poursuivi ensuite par d'autres diplomates. Le gouvernement américain souhaite avant tout éviter le Front populaire et la solution de Gaulle, deux dangers mis sur le même plan comme risquant l'un et l'autre de briser l'alliance atlantique et suspectibles de déterminer des réactions en chaîne en Europe.

La solution idéale, selon les experts du Département d'Etat, ce serait le remplacement du gouvernement Gaillard par une sorte de Directoire constitué par les treize anciens présidents du Conseil (G. Bidault, M. Bourgès-Maunoury, E. Faure, Laniel, R. Mayer, A. Marie, P. Mendès France, G. Mollet, A. Pinay, R. Pleven, H. Queuille, P. Ramadier, R. Schuman).

Cependant, on ne se fait guère d'illusion à Washington sur les possibilités de mettre sur pied une telle combinaison.

Le plan Pinay

C'est le « plan Pinay » qui suscite actuellement le plus d'espoir.

Le leader indépendant affirme qu'il tient entre ses mains le sort du gouvernement Gaillard. Il entend choisir son heure afin que la crise qu'il ouvrira — sans en revendiquer, bien entendu, la paternité — soit longue et difficile à conclure. Il est persuadé que lui seul pourrait être alors investi comme dernière chance du régime. Il n'hésitera pas, dans ce cas, à mettre le Parlement devant ses responsabilités et à lui imposer un changement radical de la politique algérienne.

M. Pinay a expliqué à ses interlocuteurs américains pourquoi il ne découvrait pas actuellement ses intentions : « Loin du pouvoir, dit-il, je ne ferai que me « brûler ». Au pouvoir, je suis certain de réussir à renverser les tendances. »

L'évolution, signalée par certains diplomates, des idées de M. Guy Mollet sur l'Algérie va également dans le sens de l'opération Pinay que les socialistes pourraient soutenir.

Il faudrait bien entendu, en cas de réussite d'une telle combinaison à Paris, qu'une certaine évolution se soit produite du côté du F.L.N. C'est sur ce front qu'opère, de Tunis, M. Blake, un des plus brillants diplomates américains, qui est affecté depuis quelques mois au poste relativement modeste pour lui de conseiller de l'ambassadeur en Tunisie.

2° Front F.L.N.

M. Blake a eu de nombreux contacts avec les dirigeants du F.L.N. La formule qui est étudiée actuellement rappellerait la situation faite au général de Gaulle par les alliés occidentaux avant que celui-ci n'ait constitué son gouvernement provisoire. Le F.L.N. créerait une sorte de « Comité de Libération » dont devraient être membres certains représentants des autres tendances de l'opinion algérienne (des messalistes notamment). Les Etats-Unis ne reconnaîtraient pas officiellement ce Comité de Libération. Ils prendraient la même position que Roosevelt à l'égard du général de Gaulle ; dès la fin des hostilités, c'est au peuple, et au peuple seul, au cours d'élections libres, qu'il appartient de désigner ses représentants.

L'engrenage

Cependant, le gouvernement américain ferait pression sur la France pour qu'un cessez-le-feu soit négocié entre le gouvernement français et le Comité de Libération algérien, étant entendu que des élections libres, sur le contrôle desquelles on pourrait s'entendre, seraient organisées dans un délai raisonnable après la cessation des hostilités.

Aucune décision, toutefois, n'a été prise, que ce soit à l'égard du gouvernement français ou à l'égard du F.L.N.

Mais le lent engrenage diplomatique du Département d'Etat s'est déclenché. Il est irréversible. Rien ne l'arrêtera plus maintenant.

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-66

UNE ORDONNANCE

Alfred Sauvy rentre des Etats-Unis. Au cours d'un bref séjour à Washington il a pu s'entretenir avec de nombreux économistes américains — notamment avec le conseiller le plus écouté du président Eisenhower, le Dr Raymond J. Saulnier. A chacun il a posé des questions précises sur les différents symptômes : chômage, récession de l'activité industrielle, hausse des prix, qui indiquent — au moins — un profond malaise de l'économie américaine. A l'issue de plusieurs entretiens, ses interlocuteurs lui ont posé la même question : « Que feriez-vous à notre place ? »

Alfred Sauvy, avant de répondre, a tenu, d'abord, à établir soigneusement son diagnostic : état de santé réel du malade, analyse des progrès possibles de la maladie ; inventaire des moyens thérapeutiques dont disposent les médecins traitants, etc.

Voici les conclusions d'Alfred Sauvy.

PENDANT la grande crise qui fit craquer le monde, il y a vingt-cinq ans, une histoire courait de Californie à Washington :

Un jeune homme se rend dans une bijouterie, achète une bague qu'il paie avec un chèque de 200 dollars.

Le bijoutier endosse le chèque et achète une voiture avec.

Le marchand de voitures endosse et achète une salle à manger, etc., et jusqu'au dixième porteur du chèque qui le présente à l'encaissement et apprend qu'il est sans provision.

Les dix signataires se réunissent et, solidaires, décident de partager la perte, soit 20 dollars chacun. Mais comme chacun a gagné 40 dollars dans la vente qu'il a réalisée, il reste, pour chacun, un bénéfice de 20 dollars.

En outre, le jeune homme a eu une bague pour rien.

Si j'avais à enseigner l'économie politique, je commencerais mon cours par cette anecdote, car sa discussion fait parcourir toute la science économique, de façon plus sûre que les plus savants développements sur la théorie de la valeur.

Ne réfléchissez pas trop, pour le moment, n'allez pas sur-le-champ chez le bijoutier et venez avec moi aux Etats-Unis.

Depuis un an, la courbe de la production baisse, tandis que pointe celle qui mesure le chômage. Les 5 millions de chômeurs ont été dépassés, tandis que la production des usines a perdu 11,5 %. Le recul est plus étendu qu'en 1953-1954.

Certes, ces mouvements ne peuvent se comparer à ceux de la grande catastrophe. On n'a pas revu le vendredi noir de 1929, où les commis de Wall Street sortaient comme fous des salles de ventes, aphones et le col déchiré. Dès 1932, la production industrielle avait baissé de plus de moitié, les prix mondiaux agricoles de 70 %.

En ajoutant aux 5 millions de chômeurs les chômeurs partiels, on trouve 9 % de la population active en non-emploi, alors qu'en 1932, la proportion dépassait largement 40 %. En outre, le chômeur entretenu de 1958 ne peut se comparer avec les misérables héros de Steinbeck. Et dans certains Etats, les habitants n'ont connaissance de la « dépression » que par les journaux.

Le tableau est cependant loin d'être réconfortant. Les industries les plus sensibles, biens durables (voitures, etc.) et investissements ont décroché, si bien que les aciéries produisent 40 % de moins que l'an dernier.

Et tout cela ne serait rien si la fin était en vue, mais, en dehors de la grosse propagande officielle, personne ne pense ainsi.

Trois stades d'évolution de « l'accident »

Au cours des crises classiques, la mévente entraînait à la fois la chute des prix et celle de la production. C'est ainsi qu'en France, la production industrielle avait, pendant la grande crise, baissé de 25 à 30 %, les prix de détail de 25 % et les prix agricoles de 50 %.

Mais, cette fois, voici un étrange mouvement en ciseaux : avec un profond mépris des usages, les prix ont imperturbablement continué à monter, si bien que le consommateur acquitte 3 à 4 % de plus que l'an dernier, pour le même « panier de provisions ». Souffrir à la fois d'embonpoint et d'étisie, c'est vraiment dur et surtout, comme nous allons le voir, cela complique singulièrement diagnostic et traitement.

Comment cet accident est-il arrivé ? L'explication la plus plausible est la suivante :

En face des secteurs « progressistes » où la productivité s'accroît rapidement, tels que l'automobile, il y a des secteurs stables, notamment les services. Et voici la marche des opérations :

● PREMIER STADE : Dans les secteurs progressistes, entreprises et salariés se disputent âprement et se partagent le bénéfice de l'opération productivité. Rien pour la baisse des prix, donc rien pour les autres secteurs.

● DEUXIÈME STADE : Dans les autres secteurs, les hommes entendent, eux aussi, améliorer leur niveau de vie. Ils n'y parviennent qu'en augmentant les prix, seul recours.

● TROISIÈME STADE : Les Banques fédérales de réserve, cerbères de la monnaie, voient avec inquiétude fondre celle-ci lentement. Pour l'empêcher, elles n'ont, elles aussi, qu'un moyen : couper les vivres ; ce qu'elles ont fait avec conscience.

Mais cet essai de vertu par le vide n'a réussi qu'à faire reculer l'activité, sans parvenir au but cherché.

Certains esprits, toujours prompts à faire des salariés les grands destructeurs de la monnaie, ont appelé ce cycle « inflation salariale ». Ce ne sont pas seulement les salaires qui ont participé au mouvement, mais aussi les entreprises et les professions libérales. Il faut plutôt parler d'une inflation des revenus.

Depuis six ans, les prix des produits industriels n'ont guère bougé, tandis que les tarifs de transports ont augmenté de 10 %, les soins personnels de 14 %, les distractions de 8 %, les soins médicaux de 20 %, etc.

De même depuis un an, les produits d'industrie se retrouvent à peu près au même niveau, tandis que les soins personnels ont augmenté de 4 % et le reste à l'avenant.

Et pour comble d'infortune, les prix agricoles ont monté eux aussi de 3 %. Il y eut, assure-t-on, des gelées et de la sécheresse.

Chômeurs et banquiers également angoissés

On peut aussi hasarder une autre explication : moins les paysans sont nombreux, plus ils sont puissants. Dans l'Inde et en Egypte, ils sont tout, mais n'ont aucun pouvoir. Aux Etats-Unis, ils ne représentent que 7 % de la population active et du collège électoral, mais leur pression sur les partis politiques est intense, et puis cela ne coûte pas si cher de lui donner satisfaction, à cette petite minorité agissante !

Le mécanisme sévère que nous venons de décrire n'est pas un monopole des Etats-Unis. Nous avons vu, en Europe, des mouvements semblables et en reverrons d'autres.

Du moment qu'aucun prix ne veut baisser, quoi qu'il arrive, il est fatal que la moyenne monte.

Seulement, jusqu'à présent les pays européens n'ont pas essayé d'arrêter ce courant par une famine d'argent ; ils se sont contentés de le canaliser, de le freiner, de le supporter, de s'en accommoder.

Notons bien que cette difficulté se retrouve, sous diverses formes, dans tous les régimes. En régime socialiste, c'est la fameuse « révision des normes » et, par suite, des salaires, qui a causé des troubles en Pologne et en Allemagne de l'Est. Il s'agit toujours de transférer à la collectivité des gains de productivité obtenus dans certains secteurs favorisés. Grandir, sans craquer, c'est toute la question.

Cette difficulté peut s'exprimer d'une autre façon : si les ouvriers mangeaient les locomotives et les machines-outils qu'ils produisent, il serait plus facile d'instituer une juste répartition des profits. Mais ces diables de prix agricoles et de services compliquent tout.

En tout cas, le fait est là : les Banques fédérales voient d'un œil angoissé monter les prix, tandis que, non moins anxieusement, les ouvriers suivent la montée du chômage et les entreprises le recul des commandes.

L'entretien des chômeurs maintient à peu près la consommation alimentaire et tient le système. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire contre ces secours ? Qu'il refuse alors clairement à des hommes le droit de manger. Seulement, on peut trouver peu satisfaisant un système où les hommes sont séparés des machines, les uns et les autres dans l'inactivité.

Quels que soient les motifs du dérèglement, nous pouvons distinguer ou prévoir trois phases dans le déroulement :

a) PHASE PUREMENT TECHNIQUE. — Les chômeurs mis à pied sont surtout des « marginaux » sans grande influence sur l'opinion publique ; l'indemnité de chômage fonctionne dans la plupart des Etats. Certains chômeurs travaillent ici ou là, de sorte que le dommage social n'est pas considérable.

b) L'OPINION S'ÉMEUT. — Le chômage est, à ce moment, suffisamment étendu pour la préoccuper. Journaux et postes de radio multiplient les observations sur la dépression, créant, du même coup, une hésitation des acheteurs. Ne pouvant plus rester indifférent, le gouvernement « se saisit » de la question et, sans agir réellement, prodigue les déclarations optimistes, passant en revue l'arsenal des mesures propres à ranimer l'activité. C'est l'époque des controverses techniques, de la réflexion et de l'appel à la confiance.

c) Au cours de la troisième phase, le DANGER POLITIQUE est devenu si pressant que le gouvernement prend des mesures énergiques, le facteur rapidité l'emportant sur les autres.

Le risque politique est double en effet, interne et externe :

— A l'intérieur, le gouvernement qui laisse monter le chômage est sûr de perdre les élections et le pouvoir ;

— A l'extérieur, un effondrement des matières premières, comparable à celui de 1929, créerait, dans les pays sous-développés, une situation explosive, avec exploitation de la situation par le communisme.

Depuis deux mois environ, l'économie américaine est parvenue à la seconde phase. La troisième n'est pas loin.

Si les prix avaient docilement reculé avec la production, le remède par « l'argent artificiel », par le chèque sans provision de l'anecdote ci-dessus, ne rencontrerait guère d'opposition sérieuse. « Faites du papier et ne nous rebattez plus les oreilles avec cette histoire » serait le refrain le plus entendu et le plus suivi. Mais il y a cette malencontreuse hausse des prix.

Que le lecteur m'excuse ici de devoir employer le jargon professionnel. Qu'ils soient libéraux ou keynésiens, les Américains sont « globalistes » ; ils n'ont pour unité que le dollar, toujours le dollar. Et cependant, il y a dollar et dollar ! Un dollar peut prendre bien des directions et le résultat n'est pas le même.

Les Etats-Unis ont-ils le monopole d'un tel simplisme ? Certes non. Le Parlement français n'a pas encore franchi la ligne des comptes budgétaires. Un milliard est, pour lui, un milliard.

La notion d' « emboîtage » entre les diverses productions et les diverses demandes a du mal à pénétrer les cercles les plus éclairés. C'est si commode de parler argent ! Puisqu'il vaut mieux commencer par le moins sérieux, voyons d'abord les déclarations officielles :

« Nous savons que nos efforts réussiront, parce que nous avons foi en notre nation, en notre économie libre, en nous-mêmes », a dit Eisenhower. Peut-être fallait-il le dire, mais peut-être valait-il mieux se taire.

Et le 19 mars, à la fin d'un banquet : « Tous les indicateurs économiques et savants discours dans le monde ne peuvent pas remplir l'espace vide, dans une enveloppe de paie. » Poujade au pouvoir et foin de la réflexion !

Ainsi, le général ne veut pas de troisième bureau. Mais en a-t-il un premier ?

Une grande question d'amour-propre

Inflation ou chômage ? Tel est le dilemme que l'on pose, le cas de conscience qui torture les dirigeants. Ils ont cependant un guide, que dis-je un guide, un ordre formel : la loi de 1946 impose au gouvernement de rechercher systématiquement le plein emploi. Il n'y est pas question, dans cette loi, de la stabilité des prix.

Pour concilier néanmoins les deux objectifs, pour agir intelligemment sur cette économie complexe et un peu disloquée, il faudrait prendre ce que les économistes appellent des « mesures sélectives », depuis que le terme « dirigisme » a pris une teinte péjorative.

Mais il se dresse, en travers, une grande question d'amour-propre. Après avoir maudit Roosevelt, le New Deal et les démocrates, il serait vraiment trop humiliant de chausser leurs sabots.

Notons bien que, contrairement à une légende tenace et sans doute éternelle, Roosevelt, ou du moins le New Deal, n'avait rien guéri. Le point le plus bas de la production industrielle avait été atteint en juin 1932. En avril 1933, Roosevelt a dévalué le dollar, et comme en tous pays à cette époque, une vive reprise s'ensuivit, qu'il arrêta ensuite par des interventions à tort et à travers, jusqu'à la profonde rechute de 1938.

Comme Léon Blum, Roosevelt n'a réussi que la partie libérale de son programme économique.

C'est après guerre seulement que les démocrates sont parvenus à maintenir une remarquable prospérité. Lors de la dépression de 1949, la reprise

POUR L'AMÉRIQUE

par ALFRED SAUVY

ne s'est pas produite après la guerre de Corée et le réarmement, mais plusieurs mois avant.

Mais ce souvenir est déplaisant et les promesses électorales ont été dans l'autre sens. Etre libéral, c'est peut-être bien, peut-être mal, mais, en tout cas, c'est moins fatigant.

C'est aux Etats-Unis qu'est née la technique d'avenir, imaginée par Léontieff: la matrice intersecteurs permet de voir ce que chaque branche de l'économie achète à l'autre. L'entrelacement des affaires est mis en tableau simple, dit « tableau carré ». Voilà un instrument qui serait fort utile pour dénouer la situation complexe créée par des secteurs tirant chacun de leur côté.

Le malheur est que, depuis l'arrivée des républicains, la technique a été délaissée, si bien que la dernière matrice remonte à 1948 ! Inutilisable ! Ce qui a permis à M. Saulnier, conseiller personnel du président, de me dire : « La technique Léontieff, c'est du vieux, c'est du passé. » Et, poussant plus loin sa pensée, il ajouta qu'il n'existe aucun moyen de prévoir de combien les prix monteront, si on lâche telle ou telle vanne financière. « Ceux qui formulent une telle prévision sont des charlatans », a-t-il bien spécifié.

On peut, par tendance, être pour la médecine ou pour la chirurgie ou pour la méthode Coué. De toute façon, une radiographie paraît fort utile. Affirmer qu'il ne faut pas regarder, pour ne pas être tenté d'intervenir, paraît un peu puéril.

La jeune école économique française, avec des hommes comme Gruson, Nora, Bénard, Fourastié, Jeanneney, Dumontier, etc. et la hollandaise avec Tinberghen et ses disciples, nous paraissent mieux armées que l'américaine, attardée à des sujets dépassés et redoutant ce mécanisme, cet intouchable. C'est peut-être là le point le plus inquiétant. Perdre un peu d'acier n'est rien, pourvu que subsiste la matière grise. Et, avec toute l'humilité d'un pays dont la politique économique est d'une tragique faiblesse, nous serions tentés de dire, comme un fameux homme d'Etat il y a vingt ans :

« Passe encore de ruiner ce pays, mais attenter à son intelligence, c'est trop ! »

Le président attend les prochaines statistiques...

Un des moyens classiques employés en Europe pour freiner la hausse des prix est d'instituer un contrôle, disons plutôt une pression. Sans être certes génial, ni toujours équitable, le procédé n'est pas sans efficacité. Si bien qu'aucun gouvernement n'ose lâcher totalement les prix de monopole, ni même certains prix de marché. Cette masse, fixée tant bien que mal, assure une certaine inertie à l'ensemble et permet de réduire sa sensibilité : c'est tout ce que l'on demande au système.

Mais personne ne veut aux Etats-Unis d'un tel contrôle, même provisoire. L'appareil édifié pendant la guerre à cette fin a été détruit. Les syndicats eux-mêmes n'osent pas le proposer, « pour le moment », redoutant qu'il ne porte aussi sur les salaires ou qu'il ne les freine indirectement.

Ainsi, le contrôle des prix qui a sauvé les Etats-Unis après la guerre n'est plus dans l'horizon de personne... pour le moment, si bien que M. Saulnier dit, non sans raison :

« Le moyen monétaire n'est pas le meilleur moyen de contrôler les prix, mais c'est le seul que nous ayons. »

Mais les prix sont-ils vraiment libres ? Liberté, que de sophismes on commet en ton nom ! Le prix de l'acier est-il déterminé à la criée ? Nous savons bien, du reste, qu'entre le monopole pur et la foire aux cochons, les situations intermédiaires ne manquent pas. Un peu de dignité est entrée dans le monde marchand. Quelle révolution !

Bien des Français s'imaginent que l'économie américaine ne tient depuis la guerre que grâce à l'aide accordée à l'étranger, qui lui permet d'écouler des marchandises. Encore un préjugé en béton ; le montant des aides accordées — toujours pour des raisons politiques du reste — ne représente qu'une infime partie du revenu national. Le gouvernement a de la peine, chaque année, à faire passer ces crédits devant le Congrès qui ne comprend pas pourquoi on prive le contribuable d'un agréable pouvoir d'achat, pour le donner à ces besogneux qui ne manquent pas sur la planète et vous trahiront à la première occasion.

Certes, la difficulté économique peut rendre ces marchandages plus faciles, mais, pour le moment, personne ne considère là-bas l'aide à l'étranger comme une arme antidépressive.

Une fois les financiers violés, il reste encore un choix à exercer : réduire les recettes fiscales ou bien augmenter les dépenses publiques ?

La deuxième solution présente le grand avantage de pouvoir être orientée vers les zones déprimées. D'autre part, comme le gouvernement compte couvrir la perte de recettes fiscales par un emprunt, il trouvera des prêteurs tout indiqués : les dégrevés. L'opération n'aura alors consisté qu'à transférer de l'argent du Trésor vers les bourses les mieux garnies, sans avantage pour l'activité économique.

Et, cependant, c'est la réduction d'impôts qui recueille la faveur de la majorité. Les syndicats eux-mêmes l'appuient, malgré son caractère antisocial. C'est si agréable une telle « restitution ». Quant aux non-contribuables, ils n'ont guère d'influence.

Des grands travaux ont été décidés, mais tout cela est fort lent ; le président préfère attendre les résultats de mars, pour une action véritable.

Qui, cependant, serait assez attardé pour croire à quelque saturation des besoins ? De San Francisco à New York, et surtout au sud de cette ligne, il y a d'énormes besoins à satisfai.e, publics et privés, sans même parler, bien entendu, de la défense nationale. Lutter contre l'érosion, aménager d'immenses cours d'eau, détruire des kilomètres de taudis, construire des routes, améliorer les postes, faire face à la marée montante des besoins d'enseignement, etc., autant de tâches devant les hommes, sans parler de la misère

(Charpentier.)

ALFRED SAUVY
Ce qu'il faut souhaiter

individuelle, des vieux et des malades non assurés, des ouvriers agricoles de certaines régions, des familles nombreuses (il n'y a pas d'allocations familiales), etc.

Mais toute intervention sent le soufre. Dépenser 45 milliards à la défense nationale, c'est lutter contre le communisme, c'est donc faire œuvre pie, mais dépenser 3 milliards pour le « labor and welfare », c'est du socialisme ; danger, danger.

L'intervention dans les affaires n'est admise que si elle est privée. Qu'est-ce à dire ? Il ne s'agit pas nécessairement de l'action d'une General Motors ou d'un Dupont de Nemours, mais de toutes sortes de pratiques qui dérèglent le traditionnel marché, ne parlons même pas de pratiques, mais d'attitudes, d'état d'esprit.

Les Américains qui nous ont reçus ont été d'une courtoisie parfaite et d'un idéal fair play. Il y a plaisir à parler à des hommes aussi francs, même lorsqu'un large espace vide empêche de lier vraiment le fer des idées, plaisir à rencontrer des hommes qui, dans un grand embarras, font preuve d'un si remarquable sang-froid, plaisir à goûter cette forme supérieure de l'humour qu'est l'auto-ironie. Certains m'ont dit, peu contents de leurs hommes politiques : « En France, vous avez un grand avantage sur nous, car lorsque vous n'avez pas de gouvernement, au moins vous le savez. »

Parfois, après avoir été soumis à la torture par nos questions, ils ont retourné l'arme, en nous demandant ce que nous ferions à leur place. Je n'ai pas voulu répondre là-bas, désirant prendre un minimum de réflexion. Et voici ce qu'elle donne :

En premier lieu, la menace sur les prix est moins grave qu'elle ne paraît. Une économie qui a produit il y a quinze ans, à peu près autant qu'aujourd'hui avec 11 millions de mobilisés et une moindre productivité ne doit pas s'évanouir devant le mal inflationniste. Il faut cependant exercer contre lui une action sérieuse, par contrôle des prix d'une part et par mesures sélectives d'autre part. En un mot, l'ordre naturel n'est plus suffisant ; à l'intervention privée doit correspondre une intervention publique.

Autant de mots, autant d'hérésies, j'en conviens volontiers. Mais il faut savoir ce que l'on veut. Peut-être l'opinion et le gouvernement ont-ils besoin d'une punition plus sévère pour se convertir. Les événements nous le diront.

Au moment où l'automatisme apparaît ou se développe dans les œuvres concrètes, il disparaît dans le cadre social. Ce n'est pas là une simple coïncidence. Car l'inertie des pièces appelle une souplesse du mécanisme d'ensemble.

Il y a, en apparence, des drames plus saisissants. Une économie qui travaille à 90 % de sa capacité (humaine) et qui a une capacité double ou triple des autres peut vivre quand même. Mais il y a l'extérieur.

Les pays sous-développés ne s'embarrassent pas de considérations savantes sur les vertus du néomarginalisme. Ce qui compte pour eux, c'est le résultat. La baisse du coton étrangle l'Egypte ou le Pakistan, la baisse du cuivre asphyxie le Chili. Avant la guerre, les doctrines marxistes ou révolutionnaires trouvaient, en Extrême-Orient ou en Amérique latine, un accueil assez favorable ; la renaissance du capitalisme a permis de mieux faire comprendre les vertus de la propriété privée, mais le supplice du cours qui s'effrite ayant repris, tous ces dangers réapparaissent.

Entre l'austère défenseur de la monnaie d'une part et l'ambassadeur de l'Inde ou de l'Irak, d'autre part, actionnant le président en sens inverses, la lutte sera inégale.

Le capitalisme, les Américains sont-ils capables de tout, même de faire du socialisme ?

C'est une question de degré et de seuil politique. En pensant que ce seuil serait peut-être atteint au cinq millionième chômeur, j'ai péché par optimisme.

Quand on accepte de mourir selon les règles...

Les marxistes ont, dans l'écroulement du capitalisme, une foi aussi vive (et sans doute plus encore) qu'Eisenhower dans le marché. Ils pensent que les dirigeants américains ne sont pas assez avisés, ou plutôt sont trop aveuglés par leurs intérêts privés pour adopter une tactique de riposte.

Je reconnais volontiers avoir surestimé la vivacité d'esprit de ceux-ci et rends hommage sur ce point à la clairvoyance de Jean Duret. Mais il faut voir plus loin.

La question d'un effondrement du capitalisme n'a guère de sens. Que veut-on dire par là ? Que les Américains vont mourir de faim sous un monceau de dollars ? Que M. Eisenhower va prier M. Kroutchev d'envoyer à Washington des techniciens de la planification ?

Il y a, dans l'espoir d'écroulement, une attitude affective, un « Schaden freude », que dissipe toute réflexion. Qu'à la faveur de dérèglements du capitalisme, tel ou tel pays puisse passer dans l'autre camp est fort possible, mais ne règle rien. Et par-là-dessus, plane le risque immense d'une forte tension internationale et de la grande catastrophe, la seule à l'horizon : la guerre atomique.

C'est pourquoi la position marxiste pure apparaît dangereusement attardée. Ce terrible conseiller du mal qu'est l'amour-propre et qui joue déjà de bien vilains tours aux républicains des Etats-Unis, risque de faire pis encore. Les hommes les plus dangereux pour une société sont ceux qui acceptent de mourir selon les règles.

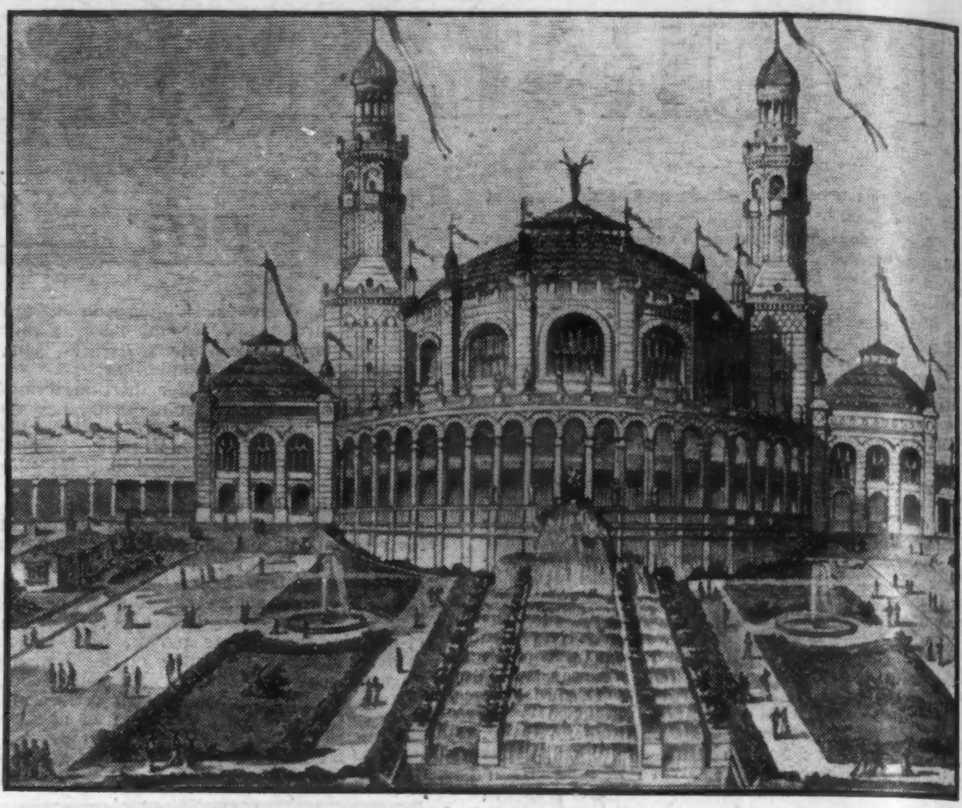
L'humanité a mis trois siècles à dissiper la millénaire opposition du Bien et du Mal. Grâce au communisme et à M. Dulles, cette opposition est en train de renaître.

C'est pourquoi il faut souhaiter, à Moscou comme à Djakarta, au Cai e, comme à Buenos-Aires ou à Paris, que l'économie américaine se redresse et que la société capitaliste évolue vigoureusement, en suivant le cours du temps. Que ce vœu soit, pour d'autres, une hérésie, peu importe : c'est la voie du salut.

Au reste, bien imprudent serait celui qui vendrait la peau de l'ours des Rocheuses. La nation américaine contient des ressources insoupçonnées qui se manifestent le moment venu. Curieux paradoxe : le pays qui tire du capitalisme le revenu le plus élevé du monde est celui qui le fait fonctionner le plus mal. Mais s'agit-il bien d'un paradoxe ou d'une loi des compensations qui permet aux humbles quelques revanches ?

(Copyright « L'Express ».)

Le Palais de l'Industrie (1867)
Cosmopolite



Le Trocadéro (1878)
Japono-arabe.

EXPOSITIONS

Dans quinze jours : Bruxelles

LE 17 avril : Bruxelles. Quinze jours avant le début de la 11e exposition internationale organisée en Belgique, il semble, comme d'habitude en pareille circonstance, que rien ne sera prêt le jour de l'ouverture. Comme il est d'usage aussi, les crédits n'ont pas été suffisants : l'Atomium (ensemble de grosses boules qui symbolisent le monde de demain) a déjà coûté le triple de ce qui avait été prévu.

Le gouvernement socialiste, qui a assumé la responsabilité de l'affaire, joue son existence sur la réussite de l'exposition : les catholiques lui reprochent déjà d'avoir gaspillé les deniers publics. Le thème de la prochaine campagne électorale se précise : la rentabilité de l'exposition universelle 1958.

Pour l'instant, les 200 hectares du plateau du Heysel sont un champ clos où s'affrontent les meilleurs architectes du monde. Toutes les audaces leur ont été permises. Ils en ont profité. Et sur le thème de l'exposition, « *Bilan du monde pour un monde plus humain* », ils s'efforcent de définir ce que sera l'architecture de l'an 2000.

Chaque exposition est ainsi à la fois un témoignage et une tentative de création architecturale, chacune laisse sa marque là où elle a existé.

Comme le fait remarquer René Poirier dans son livre « Des foires, des peuples, des expositions » (1) « *Chaque exposition... a son style propre survivant à son provisoire et à son époque ; on parle encore des styles Victorien, Crystal Palace,* « *1900* », « *Arts déco* », « *Expo 37...* » *de préférence aux styles Fallières, Doumergue ou Lebrun. L'exposition de 1878 connut un climat d'après-guerre dans un style japonais-arabe (minarets du Trocadéro), celle de 1889 fut métallique (Tour Eiffel) et coloniale ; celle de 1900, cosmopolite, tirebouchonnée, pacifique, à staff que veux-tu... L'exposition de Bruxelles, vouée au métal, au verre et aux matériaux de synthèse, conservera certainement le souvenir du syle néo-atomique...* »

Et dans quelques années à peine, sans doute, ces édifices qui font aujourd'hui la gloire des techniciens et qui, demain, surprendront les visiteurs seront aussi dérisoires et attendrissants que les palais dont les images tarabiscotées illustrent cette page.

(1) Plon, éditeur.

Une réédition attendue depuis 25 ans

John REED

DIX JOURS QUI ÉBRANLÈRENT LE MONDE

TEXTE INTEGRAL

Un fort volume illustré, 384 pages........................ 850 francs

« Je recommande du fond du cœur cette œuvre aux ouvriers de tous les pays. »

LÉNINE.

« Un des plus extraordinaires et des plus bouleversants reportages qui aient jamais été écrits... Nous sommes ici loin de l'imagerie d'Epinal et près de l'épopée. »

(France-Observateur.).

EDITIONS SOCIALES
24, rue Racine - PARIS (6e)

SPORTS

L'œuf de M. Rugby

JEAN PRAT, depuis des mois, l'affirmait : « *Pour que l'équipe de France de rugby puisse s'imposer, il faut faire appel à toute la ligne d'attaque de Lourdes.* »

Longtemps les sélectionneurs n'ont pas écouté l'avis de celui que les Anglais appellent eux-mêmes M. Rugby. Il a fallu une longue série de défaites pour que René Crabos, le président de la Fédération française de rugby, en accord avec Antoine Beguère, président du club champion de France, se décide à oublier les sollicitations des autres clubs.

Il a pris le risque de blesser quelques susceptibilités, en sélectionnant, en bloc, pour l'équipe nationale, les attaquants lourdais, mais il vient d'administrer la preuve que cela en valait la peine.

Après avoir défait l'Australie, les rugbymen français, pour la première fois depuis cinquante ans, sont parvenus à battre les Gallois à Cardiff.

Le bilan de l'expérience lourdaise est clair : il vaut mieux sélectionner des joueurs qui se connaissent, plutôt que des personnalités brillantes qui n'ont pas l'occasion de jouer ensemble avant les matches internationaux.

Le calendrier des rencontres sportives est tellement chargé qu'il est vain d'espérer que l'on puisse réunir assez fréquemment les joueurs de l'équipe nationale.

Et cela ne vaut pas seulement pour le rugby. C'est aussi vrai pour le football.

Quelques semaines avant la Coupe du monde il serait bon d'y songer. Et l'on peut même se demander s'il est raisonnable de faire appel à Bonifaci et à Kopa pour jouer avec la France, avec des joueurs dont ils ne comprendront peut-être pas les intentions et qui ne comprendront sans doute pas les leurs.

C'est peut-être banal, simple comme l'œuf de Christophe Colomb. Mais n'oublions pas qu'il a fallu des mois à M. Rugby pour faire admettre l'évidence, pour faire comprendre que son « œuf » tenait debout.

ATOME

La bombe au travail.

LE 19 septembre dernier, à 10 heures du matin dans une puissante et sourde explosion, un plateau du Nevada, sur la côte américaine du Pacifique, gagna 20 cm d'altitude. La Commission de l'Energie atomique (A.E.C.) venait de faire exploser, à 250 mètres environ du sommet, une « bombette A, dix fois moins puissante que celle d'Hiroshima.

But supposé : établir, pour le dossier d'un éventuel accord sur les expériences nucléaires, à quelle distance une explosion atomique ou thermonucléaire souterraine peut être détectée.

« 400 *kilomètres* », affirmèrent les ingénieurs de l'A.E.C.; « 1.500 », a déclaré le 28 février dernier M. Harold Stassen, ancien représentant des Etats-Unis au Comité du désarmement de l'O.N.U. ; « 4.000 », accusèrent les sismographes de l'Alaska.

Les « Izvestia » clamèrent :

> « *On cache au peuple américain des expériences dangereuses.* »

Les démocrates s'indignèrent à Washington :

> « *On maquille des résultats scientifiques à des fins politiques.* »

Le 13 mars, le Dr Willard F. Libby, président de l'A.E.C., déposa devant le Congrès ; il regretta « l'erreur de calcul » incriminée et annonça froidement une formidable révolution technique et industrielle.

Une bulle de trente mètres

L'énergie atomique, annonça en substance le Dr Libby, va, paradoxalement, prolonger les sources traditionnelles d'énergie pour plusieurs dizaines d'années, plusieurs siècles peut-être.

« *Peu après l'explosion du Nevada,* raconte le Dr. Libby, *les*

LA TÊTE ET LES JAMBES

Près de cent questions ont été posées à Jean-André Faucher dans l'émission « la Tête et les Jambes ». Sur une seule, il n'a pu répondre et, hélas, « les jambes » n'ont pu le rattraper.

Cette étonnante performance provient de ce que Jean-André Faucher connaît bien son sujet. Il est l'auteur d'un remarquable ouvrage qui vient de sortir (1) et dont le titre est tout un programme : « LE QUATRIEME POUVOIR, La Presse de 1830 à 1930 ».

Il s'agit d'un fort livre, édition semi-luxe, très richement illustré, qui retrace d'une plume alerte, documentée et spirituelle, les événements passionnants qui ont marqué la presse française durant la période où elle fut la plus vivante, la plus persécutée aussi, où les journalistes furent le plus étroitement mêlés à la vie politique française !

Que vous soyez ou non dans la presse, ce livre qui se lit comme un roman, a sa place dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques.

(1) Aux Editions Jacquemart, 19, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris (1er), 750 francs et, franco lettre, 960 francs, C.C.P. Paris 4227-01.

LA PORTE MONUMENTALE DE L'EXPOSITION 1900.
A staff que veux-tu

ingénieurs se précipitèrent sur les lieux, armés de compteurs Geiger ; aucune trace de radio-activité à la surface du sol. Une sonde fut enfoncée dans un tunnel vertical : toujours pas de radio-activité jusqu'à 200 mètres de profondeur environ. A partir de là, et sur une quinzaine de mètres, la sonde ne rencontra aucune résistance : le vide. Puis elle heurta une roche légèrement radio-active et, plus bas-au-dessous du point d'explosion, une roche fondue comme du verre et très radio-active. De la bombe elle-même, il ne restait rien : elle avait vaporisé la roche dans un rayon de 30 mètres, créant une bulle de gaz chaud. Cette bulle une fois refroidie, il n'était resté qu'une cavité — que la roche friable avait comblée.

Une masse de roc estimée à 400.000 tonnes avait été pulvérisée par l'explosion. Deux mois après celle-ci, cette masse de roc accusait encore une température supérieure de 20°C à la température ambiante.

De ces résultats, le Dr Libby conclut que :

1. Il est possible de créer à peu de frais des centrales atomiques... à vapeur, en faisant passer de l'eau sur les rocs brûlants.

2. Il est possible de creuser des ports dans des côtes rocheuses lisses, comme au Pérou, et des canaux dans un temps record.

3. Il est possible d'exploiter des gisements de pétrole jusqu'ici hors d'atteinte en raison de la grande profondeur à laquelle ils se trouvent.

4. Il est également possible d'exploiter les gisements profonds de charbon, en pratiquant la combustion souterraine sur place afin d'obtenir du gaz naturel.

5. On pourra enfin fabriquer, avec les éléments radio-actifs enfermés dans la montagne minée, des isotopes pour l'agriculture et l'industrie aussi bien que pour la médecine.

L'indépendance pétrolière

Les deux conséquences les plus importantes de cette expérience sont, évidemment, l'extension de l'exploitation du charbon et du pétrole. Du pétrole ou, plus précisément, des combustibles liquides.

Le Dr Libby n'a pas fait mention des schistes bitumineux. C'est que l'huile de schiste n'occupe actuellement qu'une part insignifiante dans la consommation des combustibles liquides. On a pourtant calculé que les 540 milliards de barils enfermés dans la région de Green River, aux U.S.A., suffiraient, compte tenu de la progression de la consommation, à remplacer le pétrole *dans le monde entier* pour plus d'un siècle.

Or les gisements de schiste sont, dans le monde, bien mieux partagés que ceux de pétrole : il y a, en France, des gisements épais de 15 mètres dans la région de Séverac-le-Château.

Or, les Etats-Unis n'ont plus de pétrole que pour une dizaine d'années. Leurs schistes bitumineux pourront donc, si les prédictions du Dr Libby sont fondées, les rendre, enfin, indépendants des sources traditionnelles: Moyen-Orient et Venezuela. Les gisements nationaux rendront, d'après les estimations actuelles, également indépendants bon nombre de pays : ce serait, à assez brève échéance, la fin de la suprématie pétrolière du Moyen-Orient.

Ce serait aussi le déclin des grandes flottes pétrolières, l'abaissement du prix du carburant et l'universalisation des sources d'énergie rendant inutile le transport du pétrole sur de grandes distances.

On comprend que Shell et Standard Oil s'intéressent de fort près aux expériences de l'A.E.C.

L'adoption de la prospection atomique toucherait également les charbonnages. Le « cracking » et l'installation, sur place, de centrales entraîneraient le licenciement de milliers d'ouvriers. Ce sera la fin du « métier noir », l'un des plus pénibles du monde. En revanche, les industries chimiques dérivées seraient promises à une extension tout à fait extraordinaire.

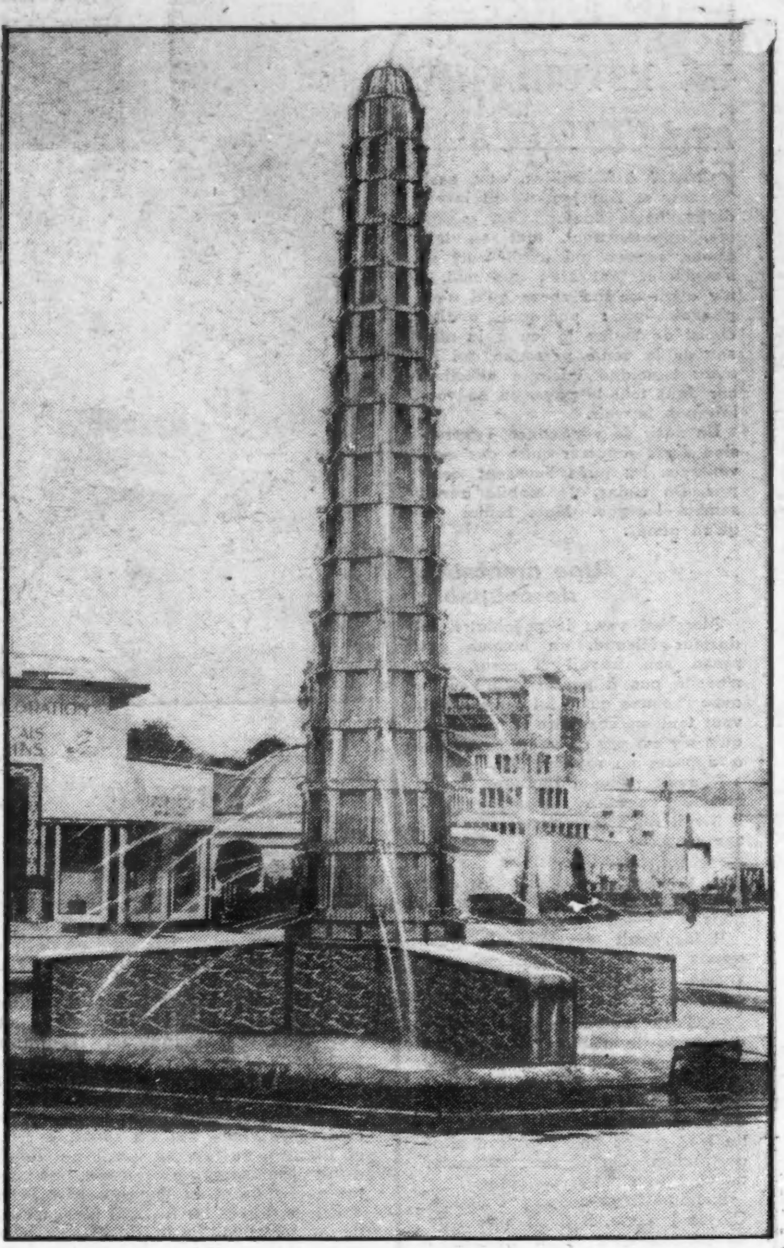
Une fâcheuse confusion

Le Dr Libby a volontairement retardé la communication des résultats de son expérience. La prudence l'y engageait. L'opinion publique ne lui a pas trop pardonné d'avoir succédé à Oppenheimer, qui s'était opposé à la construction de bombes H. D'autre part, son soutien au sein de l'A.E.C., le banquier-amiral Lewis Strauss, est la bête noire des démocrates. Le Dr Libby voulait bien s'assurer que les risques de contamination radio-active sont contrôlables.

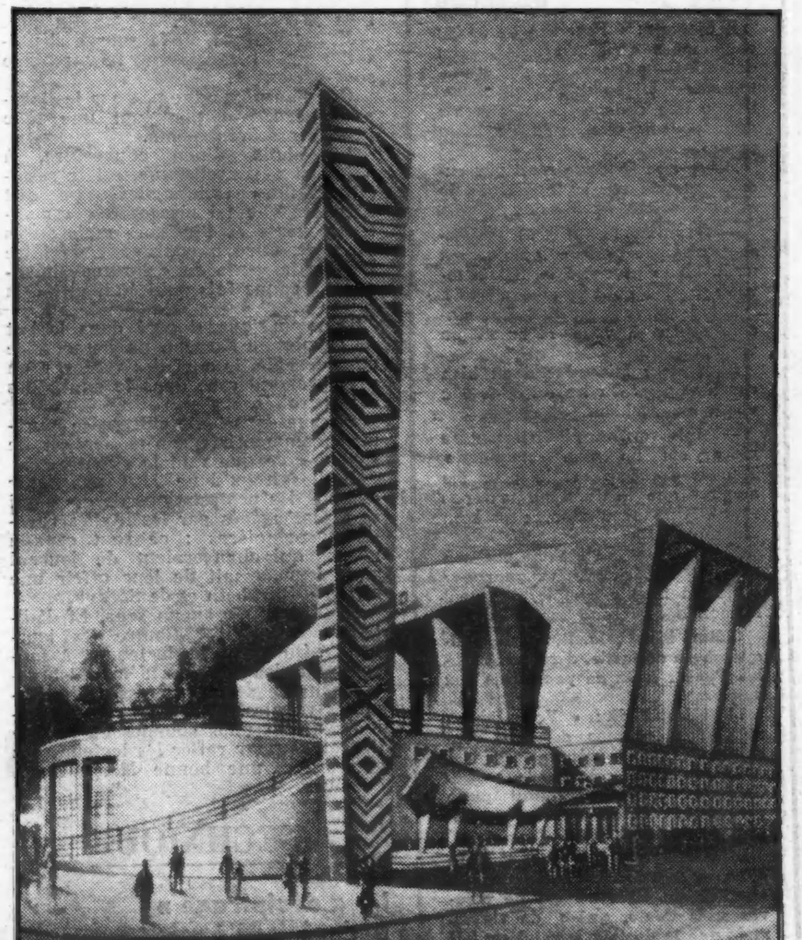
Le sont-ils autant qu'il l'assure? Les révélations du Dr Libby coïncident si visiblement avec les projets de conférence sur les explosions nucléaires, que certains le soupçonnent de vouloir fournir de nouveaux arguments contre l'arrêt de celles-ci. Déjà les spécialistes américains divisent en deux parties la question des expériences atomiques :

« *Il y a*, disent-ils, *les essais de surface, qui accroissent dangereusement les retombées radio-actives ; et il y a les expériences souterraines, apparemment beaucoup moins périlleuses.* »

THOMAS LENOIR.



LA FONTAINE DE LALIQUE (1925).
Arts déco.



LE PAVILLON DU CONGO (BRUXELLES 1958).
Néo-atomique.

— EN JUSTICE —

UN PSYCHIATRE

par J.-M. THEOLLEYRE

C'ETAIT à Versailles, aux assises, et l'on jugeait un incendiaire, Louis Bouland. Un médiocre, apparemment, tout en longueur, osseux, qui avait tenté de s'expliquer tant bien que mal. Il n'y avait qu'une chose qu'il n'expliquait pas : pourquoi avait-il choisi de mettre le feu à la maison de la seule personne qui lui avait témoigné quelque affection, car dans tout le pays, on ne voulait pas le voir.

Un désir de vengeance, l'expression d'une rancœur entre des malveillants, les jurés l'eussent compris. Du moins, le mobile aurait semblé logique. Mais brûler ce qu'on aime...

Une mentalité de coupable

Alors est venu le psychiatre, le docteur Micoud, un homme qui prend son travail à cœur, qui n'hésite pas à passer des heures avec l'homme qu'on lui soumet, qui veut tout en connaître et qui, tant qu'il n'y est pas parvenu, se refuse à déposer un rapport définitif.

Il avait examiné Bouland à sa manière, c'est-à-dire patiemment. Il livrait ses constatations en phrases simples.

— Oui, **disait-il**, c'est un alcoolique, mais sous son alcoolisme, il devait exister de fortes perturbations.

Il les avait décelées. Il avait appris que la mère était une névrosée, elle-même alcoolique, criant au gosse : Tu finiras en prison ».

— C'est toujours grave, **disait aux jurés le docteur Micoud.** La plupart des gens qui sont en prison se le sont ainsi entendu prédire. On crée ainsi une mentalité de coupable. De là, les actes. Ils ne sont autres qu'un désir d'autodestruction. On se sent coupable, on veut se montrer coupable.

Bouland n'y a pas échappé. Classé indigne, il avait besoin de se prouver qu'il l'était. Et comme tous ceux de son espèce : c'est toujours contre ceux qu'ils aiment bien, qui leur ont rendu service, qu'ils se retournent.

Quelque chose de facile

Il ajoutait : « Peut-être après les confidences qu'il m'a faites, est-il délivré. En tout cas, si on peut restaurer en lui sa dignité d'homme, il y a une chance. Je crois même déjà pouvoir dire qu'il ne boira plus ».

Hélas ! ce langage n'est pas encore entendu par la justice. On le fit bien voir à M. Micoud.

— Très intéressant, très intéressant, **disait le président,** mais c'est de la haute psychologie. Il faut revenir à des notions plus simples. D'abord qui vous dit qu'il était sincère quand il vous racontait sa vie ?

Le docteur Micoud connaît bien ces répliques. On les lui oppose à chaque déposition.

— Mais voyons, **dit-il,** il faut se placer sur un plan scientifique. Tout le contexte est là pour me montrer que Bouland ne m'a pas menti. Une simulation, c'est bien différent.

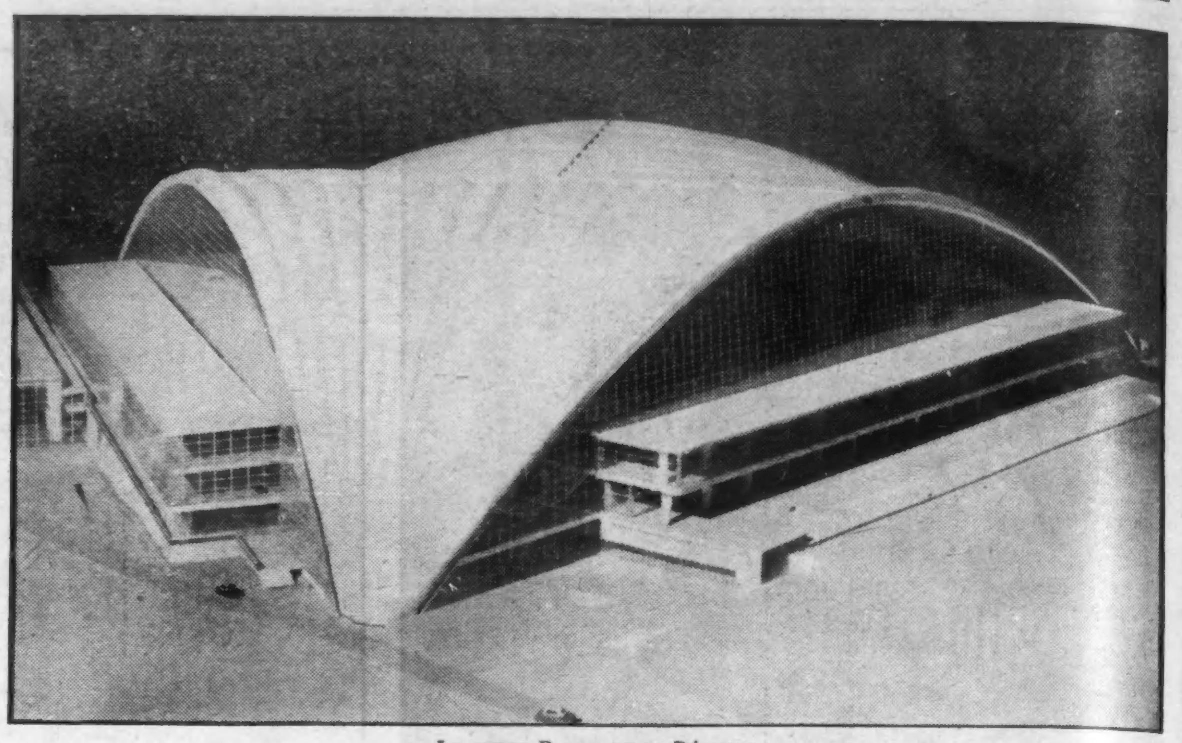
Le président ne lâchait pas son terrain : « Désir de vengeance ? Voilà un mobile, simple, que tout le monde comprend facilement ».

C'était bien cela. Il fallait quelque chose de facile, d'acquis, d'établi. Penser ? On ne pense pas aux assises.

M. Micoud dit : « Vous voulez des gens logiques dans la conception du code pénal ».

C'était bien cela. Il le savait. Une fois encore il aurait parlé pour rien, face au mur des magistrats et des jurés.

Le soir, il a appris que Bouland était condamné à 15 ans de travaux forcés. Bouland qui ne recevra sans doute guère de visites, mais que le docteur Micoud est fort capable d'aller voir encore. Ce ne serait pas le premier cas.



LE FUTUR PALAIS DE LA DÉFENSE
Répétition pour un ministre.

PRESSE

Fleur de lys « à la une »

«**N***OUS n'avons pas lutté en vain* », dirait M. de Charette, s'il revenait parmi nous.

Et devant les kiosques à journaux, il pourrait, modifiant à peine la chanson de la chouannerie, fredonner joyeusement :

« *La presse parisienne a ramené la fleur de lys...* »

Ce ne sont que princesses, reines et impératrices. En un mois, « Noir et Blanc » a eu sa semaine Beaudouin, sa semaine Soraya, sa semaine Grace et sa semaine Elizabeth. « Elle », après un festival Margaretha de Suède, Beaudouin des Belges, raconte « tout sur » Elizabeth d'aujourd'hui. « Jours de France » détaille chacun des 3.975 grammes d'Albert de Monaco, après avoir épelé les charmes et les angoisses de Soraya d'Iran et ceux de Margaretha. Même dévotion apparente à « Match » pour les mêmes têtes couronnées, découronnées et à couronner.

Et au moment où la source s'épuisait, sauvés ! Margaret et Townsend se sont retrouvés.

Que l'on n'imagine pas que les journaux accordent par goût une telle place à ces événements.

Le choix d'une couverture, à « Match » par exemple, est le résultat d'études rationnelles : on sait d'avance que tel visage fera « monter la vente ». Plusieurs mois après sa mort, Cerdan continuait de faire monter la vente de « France-Dimanche » chaque fois qu'il était cité à la « une ».

Dans un journal géré dans le but de gagner de l'argent, un personnage considérable, le chef des ventes, a un avis prépondérant dans le choix des sujets traités.

Comme dans toute entreprise purement commerciale, son métier est de savoir « ce que veut le client ».

Et il sait qu'il ne faut pas tenir compte des protestations de ceux qui se disent agacés par les idylles royales ou princières : ce sont ceux-là mêmes qui changeraient de journal si le leur cessait de leur offrir une ration d'Elizabeth et de Soraya.

S'indigner n'a aucun sens. Et d'ailleurs contre qui ? Contre les journaux ? Ou contre les lecteurs ? A supposer que les journaux décident brusquement de se désintéresser des familles royales, il s'en trouverait toujours un — nous sommes en régime libéral — pour rafler les lecteurs des autres avec une bonne Margaret en couleurs.

LES COUVERTURES DU MOIS
La ration de princesses

TECHNIQUE

Le « décintrage » a duré huit jours

LE ministre était content. Sous ses yeux venait de se dérouler un tour de force technique extraordinaire : on venait de « décintrer » le Palais des Expositions de la Défense — d'enlever l'échafaudage qui soutient la gigantesque voûte triangulaire de 218 mètres de côté. Et M. Ribeyre, ministre de l'Industrie et du Commerce, put lire le lendemain dans les comptes rendus de « son » événement qu'une erreur de calcul, ou d'exécution, aurait provoqué une catastrophe et l'effondrement de la voûte.

La réalité était différente.

— *On a montré au ministre,* explique un ouvrier du chantier, *une « opération bidon ». On lui a dit qu'on décintrait. Mais on s'est contenté de déplacer sur des roulettes quelques mètres d'échafaudages.*

C'est que le décintrage s'était déroulé dix jours plus tôt, sans discours et sans photographes.

L'opération avait duré une semaine, mais deux ans d'études et de calculs l'avaient préparée.

C'est le 28 février, 7 heures du matin. Le chantier boueux et gris, hérissé de monstres tubulaires, ressemble à un tableau de Buffet. Dans un baraquement, une dizaine d'hommes sont réunis, bottés, ajustant leurs casques.

Pour eux commence le jour « J ». Dans quelques heures, ils sauront si les calculs tant de fois vérifiés ne les ont pas trompés, si les études minutieuses étaient justes, si « leur » voûte, la plus vaste du monde, tiendra sans béquilles, sans l'énorme cage métallique sur laquelle elle est encore posée.

— *Allons-y.* Esquillan, le directeur technique, a donné l'ordre.

Les ingénieurs quittent le P.C., gagnent leurs postes. Chacun d'eux a dans sa poche un petit paquet de fiches. Elles contiennent, divisées en huit phases, la description de toutes les opérations à effectuer heure par heure, pendant sept jours.

La voûte n'est pas encore terminée. C'est pour l'instant une étoile à trois branches, trois énormes nervures de béton qui se rejoignent à 46 mètres du sol. A l'autre extrémité, elles reposent sur... du vide : en effet, elles sont séparées du sol par un énorme bloc de béton, la « culée » et, entre cette culée et la frange de la nervure, un mètre — un mètre de vide. Les trois branches de l'étoile pèsent de tout leur poids, 9.000 tonnes, sur l'échafaudage, 800 km. de tubes, et non sur le sol.

Un toit sur des crics

Au pied des trois culées, les ingénieurs se sont installés. Il est 7 h. 30. Leurs postes de radio émetteurs-récepteurs grésillent :

— *Allô ? Ici P.C. Je vous entends, pointe A. Pointe B, vous êtes prêts ? Allô, pointe B ?*

Entre eux, les ingénieurs ont baptisé les trois branches de l'étoile selon leur orientation : Pointe A, c'est la direction de Saint-Germain, B, de Bezons, C, de la Défense.

Il y a là le directeur des travaux, Milbert, et son adoint Cambon. Il y a aussi deux jeunes ingénieurs, dont ne parlent pas les communiqués officiels. Pourtant, si tout s'effondre, ce sera leur faute. Si la voûte « tient debout » ce sera grâce à eux. Ils s'appellent Faessel et Perzo.

— *Allô, ici P.C. Vous pouvez mettre les vérins.*

Les vérins, ce sont des presses hydrauliques. On va les placer entre la culée et les branches de la voûte, de façon que toute la pression qui s'exerçait sur l'échafaudage retombe sur eux.

— Ici pointe A. Nous plaçons les vérins.

Il en y a dix par branche de la voûte. Chacun d'eux a une force de 300 tonnes. Car ce ne sont pas simplement des tampons, mais un peu des crics. Ils ne soutiennent pas la voûte. Ils vont la hausser.

La solution classique, en pareil cas, consiste à abaisser les échafaudages. Millimètre par millimètre. La voûte descend progressivement, s'abaisse sur ses culées. Mais le béton « travaille », risque de « cloquer ». Surtout lorsque les dimensions de l'ouvrage sont aussi colossales que celles-ci.

Alors les techniciens ont choisi une autre solution : la voûte est « soulevée », décollée de son coffrage par les vérins, qui sont, en fait, de puissants leviers. La voûte monte, on ne touche pas aux échafaudages qui sont simplement poussés à de nouveaux emplacements. Plus tard, on coule, à côté des vérins, des cubes de béton, qui les remplacent et on peut alors les enlever. La voûte repose enfin sur ses culées.

Plus tard.

Il faut d'abord soulever cet énorme arceau triple.

La symphonie des témoins Cayne

Posée sur la voûte blanche, semblable à un refuge de montagne, il y a une petite cabane en planches. Dedans, un homme écoute. Une extraordinaire symphonie se joue pour lui seul : la symphonie des « témoins Cayne ». Elle est faite du chant de 40 cordes d'acier, noyées dans le béton, les témoins qu'un électro-aimant fait vibrer à mesure que la voûte s'élève.

— Allô ? température s.v.p. ?

On mesure la température ambiante, celle de l'intérieur de la voûte, qui n'est pas pleine, mais formée de deux coques de béton distantes de 2,80 m.

— Allô ? les culées ? Attention, on va tendre les tirants...

Les trois culées ont chacune 100 m2 et 10 m. de haut. Mais, pour épauler une telle voûte, ce n'est pas suffisant. On a donc imaginé de relier les culées sous terre par d'énormes câbles d'acier qui forment un triangle de résistance. Au moment où les vérins commencent à peser sur les culées, on tend ces 256 câbles. En sept jours, ils allongeront de 70 cm.

— Allô, ici les tirants. Nous démarrons.

Une dizaine d'ouvriers pompent aux vérins. Près d'eux, un ingénieur surveille les comparateurs au dixième de millimètre, qui indiquent le comportement de la culée. L'une d'elles s'est déplacée de 2 mm.

— Allô, pointe A ? Comment ça va ?

Cela a duré une semaine. Il fallait aller très doucement, très progressivement.

Les câbles des tirants tenaient. Les vérins fonctionnaient bien. Et maintenant, entre la voûte à nervures de coquille et les lances d'acier des échafaudages, il y avait 59 mm. d'espace.

Cet intervalle imperceptible, c'était le signe que la voûte tenait, que l'opération avait réussi. On pouvait faire venir un ministre pour enlever les échafaudages...

Le Palais de la Défense ouvrira à l'automne prochain. Son prix de revient total sera de quatre milliards, pas plus cher au mètre carré qu'une H.L.M.

La Compagnie Israélienne de navigation Zim Shoham offre une réception à Paris

A l'occasion de la mise en service d'une nouvelle série de cargos israéliens, les m/s « Ampal » et m/s « Negbah » de 14.000 tonnes chacun, la Direction pour la France de la Compagnie Israélienne de Navigation ZIM-SHOHAM a offert la semaine dernière une réception sous la présidence de M. Y. LOTAN, Consul général d'Israël en France.

M. Georges LOINGER, directeur pour la France de la Compagnie, a fait un bref exposé des réalisations et du développement de la Marine marchande Israélienne depuis sa création. M. LOINGER a rappelé que la flotte israélienne était née en 1945 pendant l'odyssée de l'immigration clandestine. Il a souligné notamment que les mêmes hommes qui ont dirigé cette audacieuse entreprise sont actuellement à la tête de la Compagnie de la ZIM, et que c'est sous leur impulsion qu'Israël prend déjà une place importante dans la flotte marchande mondiale. M. LOINGER a enfin révélé que d'ici 1962, la flotte de la ZIM qui avait commencé ses activités officielles en 1948 avec 2.000 tonnes et qui en a actuellement 125.000, disposera de 400.000 tonnes, 25 bateaux sont actuellement en construction, dont un pétrolier de 50.000 tonnes.

Communiqué.

TEST

ÊTES-VOUS UN CONDUCTEUR DANGEREUX ?

LES compagnies d'assurances nous assurent qu'il y aura 120 morts sur les routes pendant le week-end de Pâques. Ce pessimisme est fondé sur l'expérience des années passées.

Chaque fois qu'un accident se produit, les conducteurs des deux automobiles qui viennent de se heurter se croient dans leur droit... s'ils vivent encore ! Pourtant, rares sont ceux qui veulent admettre, au moment où ils partent en vacances, que leur ignorance des règles de la circulation peut être mortellement dangereuse.

Etes-vous si sûr vous-même de bien connaître les règles de la route ?

« L'Express » vous propose cette semaine, en collaboration avec les techniciens de la Prévention routière, un test qui vous permettra de vérifier vos connaissances. Vous trouverez ici le plan d'une route qui traverse une agglomération avant d'aboutir en rase campagne et où sont indiquées un certain nombre d'infractions qu'il s'agit de retrouver.

★

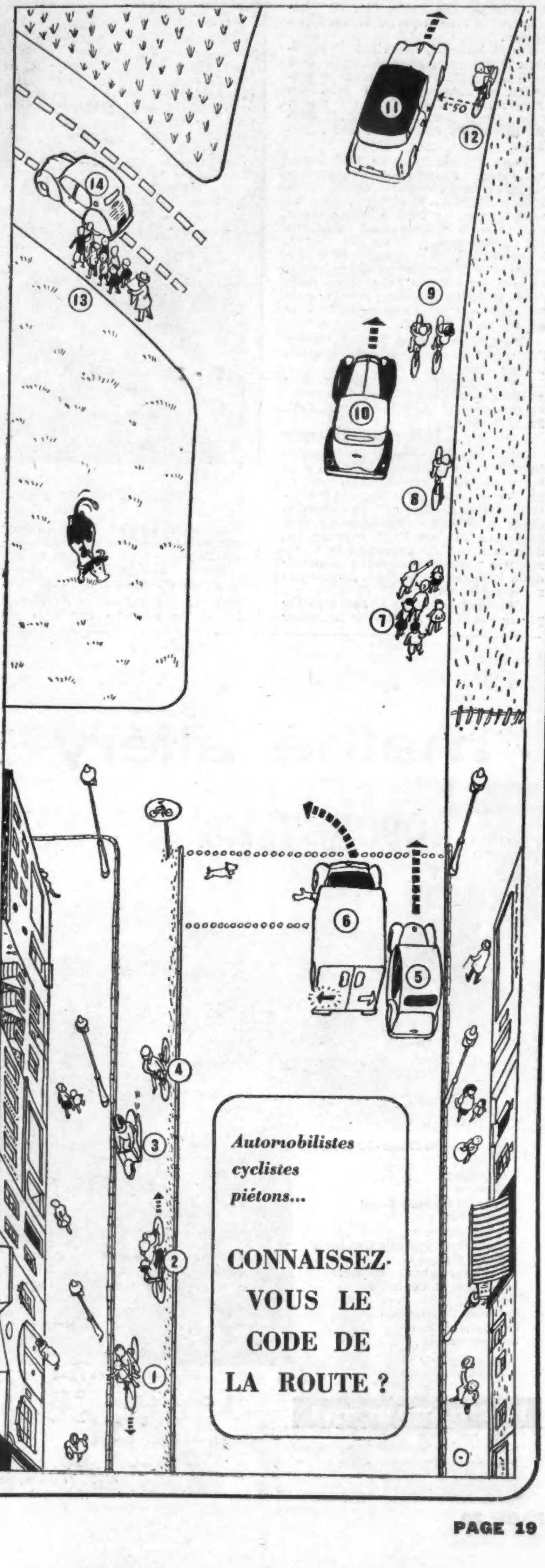
Sur la piste « cyclable » qui est dans son droit, et qui dans son tort ? Le cycliste (1) qui transporte un enfant sur son cadre, celui qui transporte un enfant dans un panier placé à l'arrière de sa bicyclette (2), le scootériste (3), le cycliste (4) qui pousse son vélo à la main ?

Sur la route, la voiture (5) qui se prépare à doubler à droite la voiture (6) qui va tourner à gauche, est-elle en infraction ?

Et le groupe de piétons (7) est-il dans son droit ? Et le cycliste (8) dont le catadioptre est à 35 cm. du sol ? Et les deux cyclistes (9) que va dépasser la voiture (10) ? Et la voiture (11) qui double le cycliste (12) à 1 m. 50 de distance ? Et le groupe de piétons (13) ? Et la voiture (14) ?

Regardez bien le dessin. Précisez vos réponses avant de voir ci-dessous qui est dans son droit, et qui dans son tort.

Si vous avez une réponse inexacte — une seule réponse inexacte — vous pouvez être l'auteur ou la victime de l'un des 35.000 accidents provoqués chaque année par ignorance ou mépris du code de la route.



RÉPONSES

Sont en infraction :

- Le cycliste (1) qui porte un enfant sur son cadre.
- Le scootériste (3) qui roule sur une piste cyclable.
- Le cycliste (4) qui est à gauche de la piste (il était en droit de se trouver sur cette piste puisqu'il poussait un vélo.
- Les cyclistes (9) qui auraient dû se placer l'un derrière l'autre au moment où ils allaient être doublés.
- Le groupe de piétons (13) qui circule à gauche et non à droite.
- Le cycliste (8) dont le catadioptre est trop près du sol, et non à la hauteur réglementaire (entre 40 et 60 cm.).
- Le chauffeur de la voiture (14) qui mord sur le deuxième pointillé.

Il n'y a aucune autre infraction sur le dessin.

CLASSIQUES

Musique de Pâques

POUR le « Samedy de Pasques », Marc-Antoine Charpentier écrivit une messe comportant des couplets improvisés à l'orgue. Le fameux Louis Marchand s'acquittait admirablement, paraît-il, de cet honneur devenu redoutable de nos jours, l'art de l'improvisation faisant partie de nos biens perdus.

André Marchal, qui vient de participer à cet enregistrement, apporte à cette tâche pleine d'embûches sa sincérité, sa sensibilité, son goût. Ses interventions s'accordent au mieux avec l'esprit dans lequel le R. P. Martin dirige les chœurs de Saint-Eustache.

D'une grande richesse mélodique, très vivante au point de vue harmonique, la partition passe des ténèbres à la lumière avec noblesse. Elle ne comporte ni « Credo » ni « Agnus Dei ». Mais, à la demande des Editions de la Procure générale du Clergé, Guy-Lambert, qui a signé la transcription et la réalisation de l'ouvrage, a ajouté un « Agnus Dei » choisi dans l'œuvre de Charpentier, afin que la Messe puisse être exécutée aussi le dimanche de Pâques.

Effectué en l'église Saint-Eustache, l'enregistrement a de grandes qualités techniques.

Sur l'autre face du disque, une « Missa pro defunctis », d'Eustache du Caurroy. (1 d. 30 cm., 33 t., LDE 3056, Erato.)

Joie sans mélange

La joie de Charpentier est bien différente, dans son essence, de celle de Bach et du « rayonnement en ré majeur — celui du « Magnificat » — qui illumine l' « Oratorio de Pâques ». Même la tonalité de si mineur, tragique généralement chez Bach, exprime ici, dans la deuxième partie de la Sinfonia, une noble et profonde mélancolie dont l'allure mélodique est typiquement italienne.

L'enregistrement est remarquable par la clarté des plans et la fraîcheur des timbres. Le hautbois d'amour plane avec une poésie infinie au-dessus des cordes ; de temps en temps, les chœurs ont cependant une sonorité un peu « écrasée » dans la force.

Sous la direction sobre de Marcel Couraud, le soprano lumineux de Friederike Sailer, le sombre éclat de Margarete Bence (contralto), les belles voix de Werner S. Braun (ténor) et d'August Messthaler (basse) s'allient harmonieusement à l'Ensemble symphonique de Stuttgart ; également éloignée d'élans inutilement romantiques et d'une sécheresse « administrative », l'interprétation est vive et juste; et les tempos me semblent excellents.

Le disque est complété par une « Cantate pour l'Epiphanie » (BWV. 200), aux couleurs plus douces, aux dimensions modestes, fort bien chantée par Margarete Bence. Je conseillerai toutefois de ne pas l'écouter immédiatement après la joie sans mélange de l' « Oratorio de Pâques », mais de lui réserver un moment de silence intérieur qui lui donnera toute sa valeur. (1 d. 30 cm., 33 t. C 6 Philips-Réalités.)

D. H.

CLIFFORD BROWN
Deux ans pour traverser l'Atlantique

JAZZ

La Nouvelle Vague

DEPUIS peu, des noms jusqu'alors inconnus apparaissent régulièrement au générique des disques de jazz. Musiciens jeunes, tous nés vers 1925, ces nouveaux venus font parler d'eux, aux Etats-Unis, depuis plusieurs années, mais l'amateur français ne les découvre vraiment qu'aujourd'hui : un disque met deux ans à traverser l'Atlantique.

Voici donc, à notre portée d'auditeurs, la Nouvelle Vague du Jazz, entre autres : Donald Byrd, Art Farmer, Ray Copeland (trompette) ; Jackie McLean, Phil Woods, Gene Quill (sax-alto) ; John Coltrane, Hank Mobley (sax-ténor); Tommy Flanagan, Red Garland, Ray Bryant, Barry Harris (piano) ; Paul Chambers, Doug Watkins (contrebasse) ; Willie Jones, Philly Joe Jones, Art Taylor (batterie).

Ils ne nous apportent rien de très nouveau, il faut bien l'avouer. On avait cru pouvoir déceler dans le *cool* l'amorce d'une seconde révolution musicale. Mais la fraîcheur s'est affadie jusqu'à devenir l'enseigne d'une sorte de Dixieland progressiste. Curieusement, les jeunes « jazzmen » actuels l'ignorent, pour remonter, par-delà la West Coast ou Gerry Mulligan, aux pures sources du *bop*.

Ils se font *suiveurs*, dix ans plus tard. Non des maîtres, qui poursuivent depuis le temps un rêve trop personnel et trop profond pour être encore accessible (c'est le cas de Miles Davis et de Thelonius Monk), mais de l'esprit même du Minton's Play House. Ils annexent et redorent des musiciens malchanceux de l'après-guerre, Kenny Dorham, Art Blakey, Julius Watkins. Ils suivent l'exemple de trois des leurs, au talent déjà bien établi : Clifford Brown, trop tôt disparu, Sonny Rollins, chez qui le message parkérien s'approfondit en un style personnel, et Horace Silver, simplificateur multiforme et délicieux de Bud Powell.

Toutes ces influences qui s'entrecroisent et s'amalgament sans atteindre l'unité d'un style disposent trop bien l'auditeur au jeu des comparaisons. Il perçoit ici la sonorité d'un tel, le phrasé de tel autre, les accentuations d'un troisième : écoute passionnante, bon exercice de perspicacité, mais qui gâche le plaisir musical.

Sans doute, derrière la joie un peu naïve de ces « second line » du bop, encore trop près de leurs modèles, encore trop extérieurs dans leurs imitations, perçoit-on des embryons de nouveautés : un dynamisme rythmique aux résonances africaines, un retour aux sources du blues (le style « funky »), une chaleur et une franchise auxquelles l'énorme influence du « Rhythm and Blues » n'est pas étrangère. Mais pour que ces éléments ne soient pas finalement le signe d'une réaction, il faudrait que les disciples dépassent leurs inspirateurs. C'est un espoir rendu possible par leur extrême jeunesse.

Le « Père du Blues » est mort.

W. C. HANDY vient de mourir à l'âge de 84 ans. Avec lui disparaît l'une des dernières figures légendaires de la pré-histoire du jazz. Cornettiste et chef d'orchestre (dès 1896), il est surtout connu pour avoir été le premier à publier les thèmes de *blues* qui devaient, pendant plus de vingt ans, alimenter le répertoire du jazz.

Parmi ses œuvres les plus célèbres : « Memphis Blues » (1912), le premier blues jamais publié, qui était à l'origine une chanson écrite pour la campagne électorale d'un certain Crump (d'où son premier titre *Mr Crump*) à la mairie de Memphis ; « Saint-Louis Blues » (1914), l'un des thèmes les plus joués et les plus connus du grand public, qui vient d'inspirer un film sur la vie de son auteur, dont le rôle est tenu par Nat « King » Cole ; « Yellow Dog Blues », « Joe Turner Blues » (1915) ; « Beale Street Blues » (1916), immortalisé plus tard par Jack Teagarden ; « Careless Love (1921) et « Aunt Hager's Blues » (1922).

On trouve encore chez les disquaires un recueil qui groupe les principaux succès de W.C. Handy, enregistrés en 1955 par Louis Armstrong et ses All Stars (Philips, B 07038 L, 33, 30).

FRANÇOIS MALLET.

mathé altéry

PATHÉ MARCONI

Exclusivité disques Pathé

Barclay DISQUES

PAR EDDIE BARCLAY ET SON GRAND ORCHESTRE

du film

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ

COLONEL BOGEY (marche)
THE RIVER KWAI MARCH (Vieux frère) marche
sur le même microsillon
LA PARISIENNE (boléro) du film "Une parisienne"
CHANT DE NORIKO (slow) du film "Typhon sur Nagasaki"

72206
45 t. EP

L'EMBARRAS DU CHOIX

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

L'Epouvantail, de Dominique Rollin : de passionnants parents terribles. (*En raison de l'abondance de l'actualité cinématographique, Robert Kanters a courtoisement cédé sa place à Nicole Vedrès. Mais il parlera la semaine prochaine de ce spectacle.*)

Le Misanthrope : M. Jacques Dumesnil joue Alceste en costume comme il le jouait en habit il y a quelques mois, c'est-à-dire bien, vite, avec plus de colère que de réflexion, de violence que de nuances. Méthode qui rafraîchit d'ailleurs une partie du texte. On peut y conduire les enfants qui auront obtenu eux aussi une « mention honorable » à la fin de ce second semestre (*à la Comédie-Française Richelieu*).

Oscar, de Claude Magnier : un très bon vaudeville, une intrigue à la manière de Labiche (il y a une valise qui est un vrai chapeau de paille d'Italie) mais resserrée, compliquée, huilée à la manière de Feydeau. L'auteur de « Monsieur Masure » observe les règles du jeu et sait en même temps multiplier les surprises et les rebondissements. Il nous demande, comme les auteurs de films policiers, de ne pas raconter l'histoire : il a réussi en effet un « suspense » du rire, traditionnel et bon enfant. C'est joué, comme il faut, vite et avec brio par M. Pierre Mondy et M. Jean-Paul Belmondo (*à l'Athénée*).

Turcaret, de Lesage : des hommes d'affaires véreux, cupides et malhonnêtes qui réussissent, bonjour M. Turcaret ; un monde sans scrupules de femmes entretenues, de gigolos, d'intermédiaires marrons de l'un et l'autre sexe, bonjour M. Turcaret ; un ballet cynique de filous et de joyeuses crapules qui laisse loin derrière lui cette bluette « Le Bal des Voleurs », bonjour M. Turcaret, voici tout ce qui grouille aux frontières des grandes affaires et de la basse politique. La pièce a tous les défauts, les manuels le disent depuis toujours : elle est pleine de vie et de gaité. Il faut aller la voir aux matinées classiques de l'Atelier : d'abord parce que cela vous changera tellement de la lecture des journaux en vous faisant rire de ce qui dans leurs colonnes vous fait enrager. Ensuite parce qu'elle est jouée d'une manière étourdissante par quelques-uns des plus vifs et des meilleurs jeunes comédiens de Paris que vous ne pourriez voir le soir que un à un dans des pièces qui sont souvent loin d'avoir autant de verve et d'actualité : Mmes Claude Gensac et Nelly Vignon, MM Claude Nicot, Jacques Toja, Tony Jacquot, etc. Il n'est pas jusqu'à M. Jean Davy qui ne trouve en Turcaret un de ses meilleurs rôles (*à l'Atelier*, en matinée).

Mala, par Jean Laugier : ce ne sont pas ceux qui vont disant : « Poésie, poésie... » qui sont les meilleurs poètes. Chaque réplique de la pièce vaguement claudélienne de M. Laugier est poétique dans la forme et dans l'intention, chaque geste, chaque jeu de scène de M. Pierre Jolivet et de ses camarades est poétique. On en sort le cœur non point nourri mais barbouillé de poésie (*au théâtre du Tertre*).

CINEMA

Sayonara, de Joshua Logan (*voir la critique de* Denis Vincent).

L'adieu aux armes (*voir la critique de* Nicole Vedrès.

Amours de vacances : Aussi typiquement Romain que M. Hulot était Français moyen, M. de Sica part en vacances.

Raie au milieu, gilet étriqué et, derrière ses lunettes, œil de velours.

Une vieille demoiselle y succombera dans cette petite pension de famille où les idylles se nouent, allégrement mises en scène par Antonio Racioppi.

Le chauffeur de l'autocar distrait la jolie Sud-Américaine que son « Monsieur sérieux » ennuie. Le fils du maître d'hôtel tombe amoureux de la riche héritière. Les servantes se font berner par le danseur mondain. Petits tumultes qui cachent la langoureuse monotonie de certaines vacances. On peut agréablement revivre à Pâques ces passe-temps des nuits d'été. (*Triomphe, Impérial.*)

(Bernand.)

Jean Davy et Nelly Vignon
Tellement différents des journaux.

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

THEATRE

Vu du Pont : Phèdre à Brooklyn (*Th. Antoine*).

Ubu : Un canular géant. (*T.N.P.*)

Miguel Manara: Don Juan converti par la poésie. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Caligula : l'absurde poussé jusqu'au suicide (*Nouveau Théâtre de Paris*).

Créanciers : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

Le Journal d'Anne Frank : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

Ouragan sur le Caine : les militaires ont des cas de conscience (*Théâtre en rond*).

Ce soir on improvise : Pirandello en quête de Pirandello. (*Vieux-Colombier.*)

La vie et la mort du roi Jean : Un western historique de Shakespeare. (*Théâtre de Ménilmontant.*)

Bobosse : Pour François Périer. (*Michodière.*)

Patate : Du meilleur Achard. (*Saint-Georges.*)

CINEMA

Montparnasse 19 : Jacques Becker raconte la vie de Modigliani

Kanal : Odyssée dans les égouts de Varsovie (*Cinéma d'Essai, Caumartin, Ursulines*).

Pont de la Rivière Kwai : 7 Oscars (*Monte-Carlo*).

Ascenseur pour l'Echafaud : A l'école de Bresson-Hitchcock (*Bonaparte*).

French-Cancan : Le Montparnasse poétique de Renoir (*Saint-Michel, Arc-en-Ciel*).

Racines : Cruel et brésilien (*Studio Bertrand*).

Rivière sans retour : Pour Marilyn (*Quartier-Latin*).

Un vrai cinglé de cinéma : De gag en gag (*Le Celtic*). (*Colisée, Marivaux*).

Témoin a charge : Conventionnel mais passionnant (*Marbeuf*).

Et Dieu créa la femme : Un beau B.B. (*Hollywood*).

Les vacances de M. Hulot : Un français bien tranquille (*Suffren*).

Il Bidone : « Les Pieds Nickelés » de Federico Fellini (*Cardinet*).

Vacances Romaines : Une petite princesse nommée Audrey Hepburn (*Cinéma des Champs-Elysées*).

PAQUES
au
TNP
Ubu
Peer Gynt
Henri IV
Phèdre
Le Malade Imaginaire

TH. ANTOINE
VU du PONT
ARTHUR MILLER
MARCEL AYMÉ
PETER BROOK
RAF VALLONE
LOCATION OUVERTE

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 96-48
PAGODE
57 bis, rue de Babylone - INV. 12-15
Première reprise du
FILM FANTASTIQUE de James Whale
L'HOMME INVISIBLE (v.o.)
avec Claude RAINS
D'après le célèbre roman de
H.-G. WELLS

LE BERLITZ · LE PARIS
OPÉRA CH. ELYSÉES
le film qui vous prend à la GORGE!
LE DÉSERT DE PIGALLE
DANS UN FILM DE
LEO JOANNON
CINEDIS

LORD BYRON
WALT DISNEY
présente
LE 1er FILM ROMANCÉ DE LA SÉRIE "C'EST LA VIE"
LES AVENTURES DE Perri
COULEUR PAR TECHNICOLOR
Au même programme
PETITES HISTOIRES A GRAND SUCCES
de WALT DISNEY COULEUR PAR TECHNICOLOR

THEATRE NATIONAL DE L'OPERA
Samedi 5, dimanche 6, lundi 7 avril à 20 h. 40
REPRISE
LES INDES GALANTES
de J.-Ph. RAMEAU
Mise en scène de M. Maurice Lehmann

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
J. MERCURE - J. DARCANTE - F. DARBON

CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
STUDIO DES URSULINES
10, rue Ursulines - ODE. 39-19
KANAL
ILS AIMAIENT LA VIE (v. o.)
Le chef-d'œuvre d'André WAJDA
...qui touche au-delà des larmes (L'EXPRESS)

FOLIES-BERGERE
Super-spectacle de
MICHEL GYARMATHY
Production Paul DERVAL
FOLIES LÉGÈRES
Rentrée à Paris de
YVONNE MENARD

AU CINÉMA

LES GUERRES SE SUIVENT...

par DENIS VINCENT

SAYONARA

Un film de Joshua Logan (Vendôme, Broadway, Studio Publicis.)

« IL n'y a pas de meilleur acteur au monde que Marlon Brando. »

Cette formule, employée par Elia Kazan, il faut voir Sora... Saro... enfin quelque chose comme ça (mais quel mauvais titre !) pour mesurer la part de vérité qu'elle contient.

Non. Il n'y a sans doute pas de meilleur acteur au monde que Marlon Brando.

Il a épaissi. Il n'est pas beau. Son nez a été cassé pendant « Un Tramway nommé Désir ». Il éclate dans son uniforme de commandant d'aviation. Et puis, noyé dans ce masque alourdi, le regard, lorsqu'il le donne, est déchirant. Le regard a cinq ans. Parfois, il en a cent.

Il ne « joue pas bien » puisqu'il ne joue pas. Il est un homme que l'on a le sentiment d'observer pendant deux heures à son insu.

Que son texte, formulé à voix éteinte d'une façon presque inintelligible, ait pu être écrit par un autre, puis appris par lui : que tel ou tel geste lui ait été indiqué et qu'il l'ait répété : que tel regard ait été précédé d'un « Silence, on tourne » et suivi d'un « Coupez, on recommence »... semble inimaginable.

« La seule raison de ma présence à Hollywood, dit Marlon Brando, c'est que je n'ai pas encore eu le courage moral de refuser leur argent. »

Alors il essaye de mettre une parcelle de lui-même dans chacun de ses films. Tantôt la pire, tantôt la meilleure.

Ici, il a choisi d'être ce bon Américain, officier de carrière stationné à Tokyo pendant la guerre de Corée, ce bon Américain fils de général fiancé à une bonne Américaine, fille de général, avec laquelle il fera une fournée de bons petits Américains, fils de général.

Mais voilà, ça ne marche pas. Tout semblait clair dans sa tête et dans son destin. Même cette façon de poursuivre la conquête d'une illustre comédienne japonaise cloîtrée, selon les traditions de son pays, dans la chasteté. Quoi de plus naturel pour un militaire oisif que de chercher une victoire sur le terrain qui se propose...

Et c'est le choc de deux univers : celui de l'Occident, frivole, raciste, imbu de sa supériorité, obéissant à une morale mécanique. Et celui de l'Orient grave, prisonnier d'une morale rigide passionnément consentie. C'est aussi la découverte par un Américain, d'une hiérarchie de valeurs insoupçonnée et d'un monde où les femmes sont douces.

Avec ce courage propre au cinéma américain d'aborder les problèmes les moins flatteurs, « Sayonara » exsude le racisme à chaque plan, et traite la question au fond.

La première partie du film pose en effet la répulsion des Blancs pour les Jaunes comme un postulat.

La décision des autorités américaines — rapportée depuis — interdisant aux soldats et officiers mobilisés de ramener aux Etats-Unis des épouses japonaises, les efforts déployés pour empêcher de tels mariages, rien de plus naturel, semble-t-il, et conforme au bon sens. On se sent tout près d'y adhérer, de discuter des mesures souhaitables et de celles qui sont « racistes », comme s'il y avait des degrés dans le racisme.

Et puis voilà qu'à travers son propre amour pour une Japonaise, cet Américain, le plus banal, le plus conformiste des Américains, dépouille ces notions reçues et parvient à les rendre absurdes, comme sont absurdes tous les monstres vaincus.

Le voilà délivré. Mais de ce monstre, son meilleur ami a été victime jusqu'à en mourir. Et d'autres mourront encore...

Joshua Logan qui a donné la preuve de son non-conformisme et de sa maîtrise en demi-teintes dans « Picnic », a traité « Sayonara » avec sobriété dans le ton, avec somptuosité dans la forme.

S'il abuse du grand spectacle, du « show », des notations pittoresques qui ralentissent l'action, ce voyage au Japon est néanmoins de ceux où l'on suit d'autant plus volontiers sa caméra que le pays n'a point encore été épuisé dans sa substance cinématographique.

Au-delà de l'exotisme de l'image, c'est à un exotisme plus précieux et plus rare qu'il parvient. La première scène où l'Américain et la Japonaise s'affrontent, par exemple, rend un son totalement inhabituel à l'écran. Ce que cette jeune femme au beau visage lisse et clos va dire, nous sommes bien certains de le savoi Comment ne le saurions-nous pas ? Comment y aurait-il encore une façon inexplorée de parler d'amour à l'écran ? Combien de milliers de baisers donnés ou refusés, combien de milliers de mots et d'images avons-nous enregistrés qui permettent encore des comparaisons mais qui semblent interdire désormais la surprise ?

La surprise est là. « Sayonara » a le mérite singulier de n'être point un film déjà vu et déjà entendu.

...ET NE SE RESSEMBLENT PAS

par NICOLE VEDRÈS

L'ADIEU AUX ARMES

Un film de Charles Vidor (Rex, Normandie, Moulin Rouge)

UN jeune Américain, mieux doué en définitive pour les joies de la famille que pour la fortune des armes, guerroie quelque part en Italie vers mil neuf cent dix-sept. Blessé, il rencontre une infirmière anglaise, s'en éprend, va bientôt la rendre mère. Mais il la quitte pour retourner au front. Désastre de Caporetto, retraite, officiers fusillés. Il déserte, retrouve à Stresa l'infirmière qui lui dit qu'après tout il n'est pas un traître, puisque l'armée qu'il a quittée n'était pas celle de son pays... Ce scénario vous rappelle quelque chose ? Hélas... Mieux eût valu, bien mieux, trahir complètement le roman et le romancier, tout changer, noms, lieux, dates, voire faits historiques. Mieux eût valu... et justement la chronique hollywoodienne nous apprend que plusieurs metteurs en scène engagés par M. Selznick, producteur d' « Adieu aux Armes », désertèrent plutôt que de voir Hemingway accommodé à cette sauce-là...

Au début, on croit un peu, on espère, on est prêt à aimer puisqu'ils vont s'aimer... Mais le charme n'opère pas et c'est sans émotion qu'on assiste à ce déjà vu. La couleur n'arrange rien. Est-il permis de donner à une personne aussi mondialement jolie que Jennifer Jones (œil circassien, toison irlandaise, denture scandinave, nez de soubrette et port de reine) la joue vineuse, le cheveu de ce roux noirâtre que provoque d'ordinaire l'abus de ces produits de teinture qu'on reçoit franco et avec discrétion ? Rock Hudson est beau, d'accord, mais finalement assez insignifiant, comme dirait Sagan. Rien en lui ne transparaît ni ne transparaîtra de cette jeunesse perdue, de ce bonheur perdu, ni de cette génération perdue qui (dans le roman) va montrer bientôt le bout de son oreille. Apparaît Vittorio de Sica, médecin militaire. L'uniforme gris bleu, le cheveu blanc bleu, l'œil, rassurez-vous, toujours bien brun... Comme on ne peut, dès la fin du premier tiers, escamoter une grande vedette internationale en la laissant simplement se dissoudre quelque part dans le technicolor, voilà qu'on le fusille. C'est-à-dire qu'on profite du célèbre épisode de la cour martiale pour l'y faire passer.

Auparavant, il y a une de ces scènes qu'on dit gratuites mais qui, sûrement, sont très payantes, où un aumônier fait chanter des cantiques aux moribonds d'un hôpital militaire.

Le scope se prête très bien aux scènes de déroute : figurants consciencieux et un peu surmenés traînant en grande largeur et avec l'arythmie convenable ces chariots cassés dont on a déjà vu les pères dans d'autres Waterloo.

Quelques belles scènes de studio : celle où, en plan très rapproché, le couple rame sous une forte pluie, afin de gagner l'autre rive du lac, et la frontière. Suit un épisode proprement (nous sommes désormais en Suisse) interminable : chalet, tartines, promenades en luge et préparatifs de layette. Après quoi, plus longue encore et d'un goût bien affreux, une scène d'accouchement avec douleur.

Le pire est qu'ils se mettent tous, de temps à autre, à dire du Hemingway. Car le dialogue a de ces fidélités, bien déplacées. Vers la fin, les scénaristes découvrent le monologue intérieur. Le héros dit tout haut des morceaux du roman devant un café noir (Hemingway insiste pourtant, de la façon la plus behaviouriste, sur une choucroute. Mais peut-être que M. Selznick n'aime pas la choucroute, ou M. Vidor, ou Rock Hudson lui-même ?.) Et, quand tout est perdu, ils inventent même le monologue posthume. Miss Barkley est morte, exsangue, visage décoloré (nous laissant enfin nous souvenir que dans le livre elle est blonde, très grande, avec des yeux gris). On l'entend qui parle, reprenant les mots du début de l'idylle. Cela permet une surimpression destinée à ne pas nous laisser partir sur une mauvaise...

La musique est tout au long consternante de banalité et de faux à-propos.

Pour le prix d'un fauteuil de corbeille et en moins de temps qu'il n'en faut pour avaler grand film, documentaire, entracte, confiseries et actualités, on peut lire, au lit, chez soi, un des plus grands et plus fameux romans des temps modernes.

LA SEMAINE

Alec et Oscar

AVEC sept Oscars, « Le Pont de la rivière Kwaï » a fauché tous les lauriers à la distribution des prix annuelle de Hollywood, et la « plus grande récompense du cinéma américain » échoit à deux citoyens britanniques, Alec Guinness et David Lean, sacrés meilleur acteur et meilleur metteur en scène de l'année.

Assez peu ému par la nouvelle, Alec Guinness a déclaré :

> *« En fait, j'ai tout fait pour ne pas jouer dans « Le Pont de la rivière Kwaï » et j'ai essayé de rompre mon contrat trois fois. Assez bizarrement, je n'arrivais pas à croire à mon personnage. Le rôle était sans humour et me donnait parfois une envie nerveuse de ricaner... »*

En hausse

- Les dix films dont les recettes sont arrivées en tête, en première exclusivité à Paris, depuis le 15 août 1957, sont (d'après « Le Film Français ») :

« Le Pont de la rivière Kwaï » (469.377 entrées) ; « Le Triporteur » (309.403); « Pot-Bouille » (288.427); « A pied, à cheval et en voiture » (266.987) ; « Porte des Lilas » (253.207) ; « Maigret tend un piège » (246.107) ; « Une Parisienne » (242.824) ; « Un Roi à New York » (242.681) ; « Les Nuits de Cabiria » (198.702) ; « Retour de manivelle » (185.522). « Les Espions » arrive en onzième position ; « Ascenseur pour l'échafaud » en vingt-quatrième position ; « Bonjour Tristesse » en trente-huitième position.

- La fréquentation des salles est en hausse de 4 %.
- Les semaines de Noël et du Jour de l'An offrent les meilleurs rendements d'exploitation.
- Le « Colisée » est le cinéma parisien le plus fréquenté.

THÉATRE

Comme à Bayreuth

LA princesse Eugénie de Grèce et seize ambassadeurs ont inauguré au théâtre Sarah-Bernhardt la deuxième saison du Théâtre des Nations. Après la Grèce, seize autres pays délégueront ainsi leurs meilleures troupes théâtrales qui joueront à Paris dans leur propre langue.

Créé en 1954 par A.-M. Julien, sous le nom de Festival de Paris, le Théâtre des Nations reçoit 40 millions de l'Etat, 30 millions de la Ville de Paris et 10 millions du département de la Seine. Avec ce budget, le directeur artistique Claude Planson doit contacter les troupes étrangères, se rendre sur place pour juger de la qualité des spectacles, organiser leur voyage, superviser la marche du théâtre et assurer la publicité.

Les troupes paient elles-mêmes leurs frais de voyage et de séjour, mais touchent intégralement leurs recettes (lorsque la troupe est pauvre, mais de grande qualité, le Théâtre des Nations la prend à sa charge. Ce fut le cas du « Workshop » de Londres).

Sans aucune discrimination politique, tous les pays peuvent participer au Festival.

Cette année, plusieurs spectacles sont particulièrement attendus : le théâtre Kabuki du Japon. C'est un théâtre populaire très vivant, joué uniquement par des hommes, et absolument opposé au symbolisme du Nô classique.

La troupe coréenne, en revanche, ne sera composée que de femmes.

LUCIE FAURE

Journal d'un voyage en Chine

Fraîches et vives comme des pochades ces notes de voyage de Mme Edgar Faure nous livrent le nouveau visage de la Chine.

1 vol. 750 frs

néo JULLIARD

Ernest MILCENT

L'A.O.F. ENTRE EN SCÈNE

Préface de L. S. SENGHOR

450 F

EDITIONS « TEMOIGNAGE CHRETIEN »

49, RUE DU FAUBOURG POISSONNIERE — PARIS (9e)

C.C.P. Paris 5023-99

Le théâtre d'Art de Moscou déléguera deux cents personnes pour jouer du Tchékov. Cela semble munificent mais l'Allemagne de l'Est est encore plus grandiose avec sa troupe de quatre cent vingt personnes.

Au programme encore, les ballets de Ceylan qui rivaliseront avec le London's Festival Ballet, l'Old Vic avec Sir John Gielgud, et le fameux Opéra de Pékin.

Les plus importants metteurs en scène internationaux ont présenté leurs spectacles sur la scène du Théâtre des Nations : Piscator, Brecht, Visconti, Schalla, Peter Brook, Rouleau, Barrault, etc., les meilleurs acteurs y ont joué : Laurence Olivier, Vivien Leigh, E. de Filippo, V. Gassmann, Frederik March, etc., et c'est sans doute la raison pour laquelle les agences de voyage constatent que les touristes commencent à venir à Paris pour le Théâtre des Nations, comme ils se rendent à Salzbourg ou à Bayreuth.

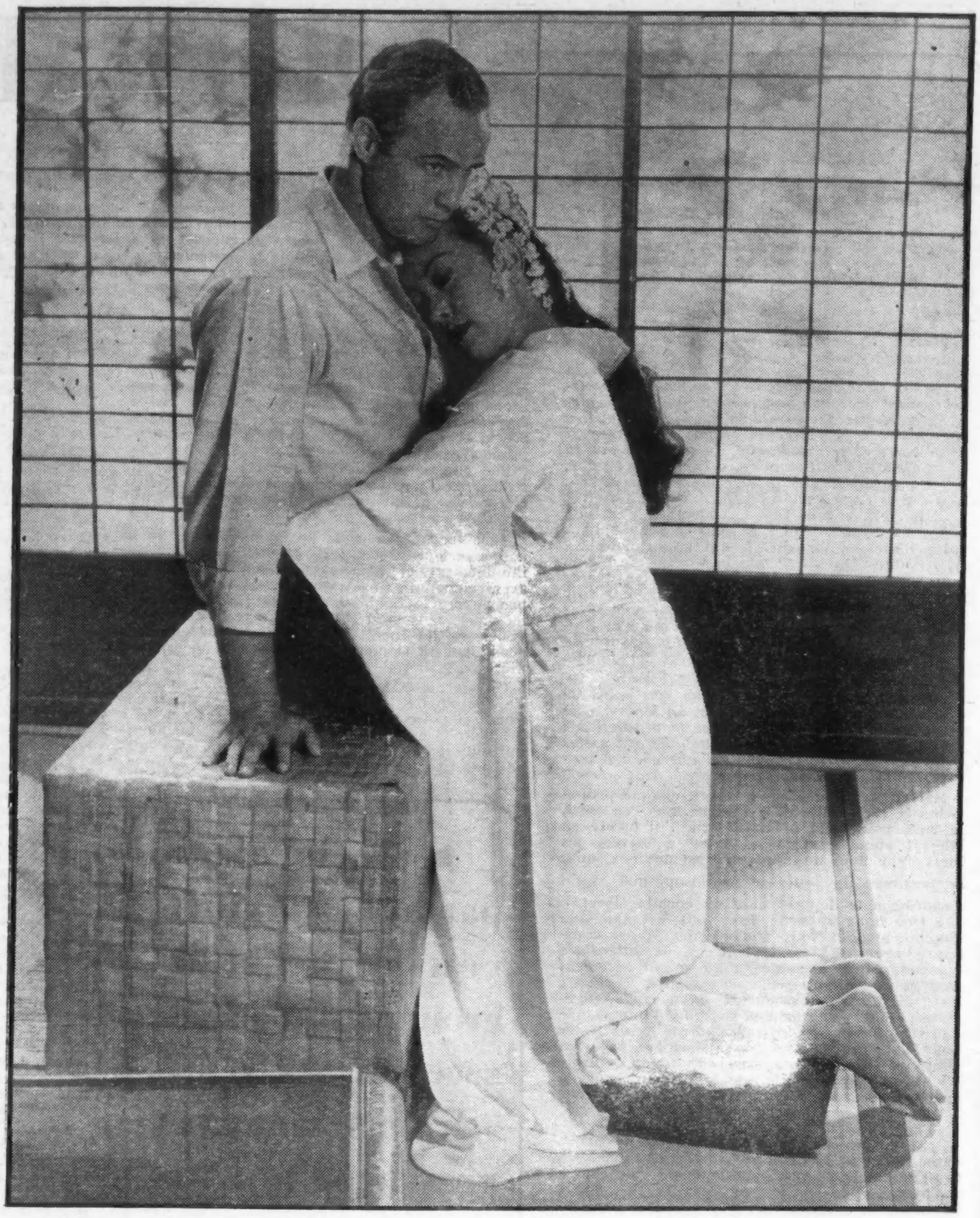
MUSIQUE

Deux œuvres contemporaines

A LA RADIO DE COLOGNE : première audition publique d'une œuvre de Karlheinz Stockhausen (29 ans) : « Groupes pour trois orchestres ». Les effets sonores, la stéréophonie hantent de plus en plus les jeunes compositeurs. Pour cette œuvre, trois ensembles d'environ trente instrumentistes chacun étaient placés contre trois des quatre murs d'une salle rectangulaire ; le public, au milieu, dans un véritable bain sonore, voyait de face les trois chefs : Stockhausen lui-même, l'Italien Bruno Maderna et Pierre Boulez. L'œuvre est belle en soi, d'une incontestable force expressive ; mais on peut se demander dans quelle mesure les jeux de sonorité, d'écho, d'interférence contribuent à cette beauté, à cette force.

● A L'OPÉRA-COMIQUE triomphe une œuvre contemporaine. C'est le Concerto pour piano et orchestre de Jolivet. Georges Skibine a été tenté par sa transposition chorégraphique, et comme on le comprend ! Le rythme explosif, la sauvagerie sonore, la force envoûtante de l'œuvre, qui évoque une humanité primitive, des contrées lointaines, où la vie du corps et celle de l'âme forment encore une exaltante et naturelle unité, l'ensemble de ces données appelait la danse, expression de l'âme par le corps en mouvement. Le danger, c'était de rester en dessous et en deçà de la musique, car comment soutenir, vingt minutes durant, une frénésie pareille ? Presque toujours, Skibine a tenu la gageure. Dans deux décors, réduits à l'essentiel, de Delfau, Marjorie Tallchief, Michel Rayne, Skibine lui-même et un corps de ballet excellent exaltent les instincts élémentaires de l'humanité et ses passions essentielles.

ANTOINE GOLEA.



MARLON BRANDO ET MIIKO TAKA DANS « SAYONARA ».
« Combien de milliers de baisers... »

VARIÉTÉS

Lumineux à force de bêtise

PLUS que Georges Ulmer, dont la présence sympathique ne suffit pas à meubler une demi-soirée, plus que Serge Davri, ce fou qui se couvre de farine, se casse des assiettes sur la tête et s'enfouit dans un tonneau plein de pétards, plus que le luxueux orchestre de Claude Bolling, c'est un petit numéro de première partie qui, à l'Alhambra, surprend et séduit. Un petit numéro de style parfaitement anglais, avec pourtant des résonances « Famille Fenouillard ». « The Nitwits » (les cinglés) sont dix. Huit petits vieux barbichus, moustachus, médaillés et goutteux, un chef d'orchestre qui pourrait être colonel de l'armée des Indes tant il y a de l'Alec Guinness dans son monocle, et un noir abruti dont la crinière frisée, taillée en boule, sert de calotte à un melon dont il ne met que le bord. C'est très pratique.

« Hellzapoppin », « Le Sapeur Camember » et « Le Savant Cosinus » ne renieraient aucun de ces gags lumineux à force de bêtise. Les « Nitwits » se présentent comme pour une distribution des prix. Parfois, le petit dernier met de la glue dans la trompette du voisin. A chaque sottise, on le calme avec un sucre et la musique repart.

L'Alec Guinness, chef d'orchestre, est né dans un des cirques où déjà ses parents présentaient des numéros burlesques. Il se nomme Stewart.

Il a créé ce numéro pendant la guerre avec quelques soldats. Trois soldats sont restés. Les autres sont maintenant de vieux comédiens. Un ex-champion de tango, un trombone de Blackpool qui trouvait la vie monotone après vingt-cinq ans de trombone dans le même night-club, et un musicien du *Queen-Mary* qui avait le mal de mer, complètent la distribution.

Depuis douze ans, ils se promènent à travers l'Europe. En Amérique, le syndicat des musiciens est si puissant que pour passer leur numéro à la T.V., le plus important producteur de T.V., Ed. Sullivan, a été obligé de les filmer à Londres, et eux-mêmes n'ont jamais pu mettre le pied sur une scène américaine en dépit des contrats qu'on leur proposait.

Ils n'ont pas l'air très affectés par cet ostracisme. Une seule chose les chagrine. Ils n'ont encore jamais joué devant la reine.

Choisis en 1956, pour le Royal Command, un officier de Sa Majesté est venu, une heure avant la représentation, murmurer quelques mots :

« Il n'y aura pas de Royal Command ce soir. Nos troupes ont débarqué à Suez. »

MICHELE MANCEAUX.

Cabarets Dancings

AGNÈS CAPRI 5, rue Molière, RIC 44-55 Nouveau Programme
et NICOLE LOUVIER

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
Les 3 de Santa Cruz HELIO MOTTA

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné
3 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

GABY BRUYÈRE
CHEZ PLUMEAU - Place du Tertre - MON. 70-67
DINERS - SPECTACLE DANSANTS

Restaurants

CALAVADOS 40, Av. P. 1er Serbie JOUR ET NUIT...

GABY TAGADA CLUB 9, rue Delambre DAN. 81.52

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frederic

Tous objets d'Art nègre
(Anciens et Modernes)
GALERIE TONGOH
B. P. 894
DOUALA (Cameroun)
(Renseignements contre 2 coupons-réponse internationaux pour frais)

CALENDRIER
DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
PALAZUELO
PEINTURES RECENTES

Jeanne BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse.
AGUAYO

PORTRAIT DE

Un auteur encore inconnu, André Gorz, vient d'écrire un récit intitulé « Le Traitre », que les éditions du Seuil mettront en vente la semaine prochaine.

« L'intelligence de Gorz frappe dès le premier coup d'œil : c' est une des plus agiles et des plus aiguës que je connaisse... « Le Traitre » n'est pas une œuvre d'art, c'est un événement », dit Jean-Paul Sartre, qui a consacré à ce livre un avant-propos éblouissant de plus de 40 pages.

Qui est ce Gorz ? Qu'a-t-il écrit qui mobilise la plume et la pensée du plus grand philosophe français contemporain ?

Gorz est un « indifférent ». C'est aussi un « intellectuel » et, pour le présenter, Sartre a tracé de ces deux produits humains des portraits dont nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs, avec l'autorisation de l'auteur, d'importants extraits.

« ILS ont guéri son strabisme avec des lunettes, son zozotement avec une boucle de métal, son bégaiement par des exercices mécaniques, et il a parlé à la perfection ; mais d'une voix si basse et si rapide que : « Qu'est-ce que tu dis ? », disait sa mère, « Parle plus haut », « Qu'est-ce que tu marmonnes encore ? », et ils l'ont surnommé Marmonneur... »

Cette voix sourde, égale, courtoise, c'est elle que vous allez entendre et vous la reconnaîtrez entre toutes désormais. A qui appartient-elle ? A personne. On dirait que le langage s'est mis à parler seul. De loin en loin, il arrive que le mot « je » soit prononcé, et l'on croit entrevoir le Parleur de cette Parole, le sujet qui choisit les termes. Pur mirage ; le sujet du verbe n'est lui-même qu'un mot abstrait ; la phrase a suivi sa route familière, elle a pris la tournure personnelle par commodité. En fait, quelqu'un est là,

« un type maigre, l'œil et la joue creux, le menton et le front fuyants, un long cou de tortue émergeant, tendu en avant, d'un dos un peu voûté : allure de volatile aux gestes parcimonieux, comme s'il cherchait à soutenir en soi son être ».

Mais il se tait : c'est un objet, chaque proposition le recompose et le désigne. Sans ce muet, la voix serait tout à fait déserte : il habite en elle, il étend son corps verbal à travers les mots ; elle nous apprend qu'il est anxieux, qu'il a terminé un ouvrage philosophique, qu'il s'apprête à le déposer chez un certain Morel.

« Que nous importe, direz-vous, cet anonyme chuchotement ? Nous voulons des livres construits, avec de vrais auteurs : en littérature comme au trapèze volant, notre unique agrément c'est de pouvoir apprécier le travail de l'artiste ; les frissons qui parcourent un langage abandonné, nous n'y attachons pas plus d'importance qu'à l'agitation des roseaux par le vent. » Eh bien ! quittez ce livre : à sa dernière page, en effet, un certain Gorz, surgi du limon, affirme ses droits rétrospectifs sur le discours qui l'a engendré :

« Je n'ai pas voulu faire œuvre d'art », dit-il.

Vous le croirez volontiers : à peine avez-vous entendu la voix abandonnée, vous y avez discerné, tout ensemble, l'incertaine mollesse des choses naturelles et je ne sais quelle recherche, aride, inconsciente d'elle-même, toujours près de s'ensabler dans les mots.

Le grand écrivain, ce fou furieux...

Or, l'art est une image calme du mouvement ; quand vous commencez la lecture d'un roman, d'une confession même, tout est consommé depuis longtemps ; l'avant et l'après ne sont plus que des signes opératoires, la naissance et l'agonie d'un amour existent à la fois, chacune s'étend à travers l'autre, dans l'éternelle indistinction de l'instant ; lire, c'est faire une transfusion de temps ; le héros vit de notre vie, son ignorance de l'avenir, des périls qui l'entourent, c'est la nôtre : avec notre patience de lecteur, il se fabrique une durée parasitaire dont nous brisons et renouons le fil au gré de nos humeurs. Quant au style, ce grand paraphe d'orgueilleux, c'est la mort. Sa vitesse illusoire nous emporte vers le passé de l'auteur.

Celui-ci peut bien se plaindre, se torturer sous nos yeux : il n'éprouve rien, il se raconte. Quand il prend la plume, il y a beau temps que les jeux sont faits, que son ami l'a trahi, que sa maîtresse l'a quitté, qu'il a pris la décision de les haïr ou de haïr le genre humain : il écrit pour communiquer sa haine, le style est un marteau qui écrase nos résistances, une épée qui déchire nos raisonnements ; tout y est ellipse, syncope, saut de puce, fausse connivence : la rhétorique s'y fait terreur ; la rage et l'insolence, l'humiliation ruminée, la superbe règlent l'attaque et la coupe des phrases. Le grand écrivain, ce fou furieux, se lance à l'assaut du langage, le soumet, l'enchaîne, le maltraite, faute de mieux ; seul dans son cabinet, c'est un autocrate : s'il sabre son papier d'un trait de foudre qui éblouira vingt générations, c'est qu'il cherche dans cet oukase verbal le symbole de la respectabilité et des humbles pouvoirs que ses contemporains s'obstinent à lui refuser.

Vengeance de mort : il y a beau temps que le mépris l'a tué ; derrière ces fulgurations se cache un enfant défunt qui se préfère à tout : l'enfant Racine, l'enfant Pascal, l'enfant Saint-Simon, voilà nos classiques. Nous aimons nous promener entre les tombes de la littérature, ce calme cimetière, en déchiffrer les épitaphes et ressusciter pour un instant ces significations éternelles : ce qui rassure, c'est que ces phrases ont vécu ; le sens en est fixé pour toujours, elles ne profiteront pas de la brève survie que nous daignons leur prêter pour se mettre en marche inopinément et pour nous entraîner vers un avenir inconnu. Quant aux romanciers qui n'ont pas encore le bonheur d'être en bière, ils font les morts : ils vont chercher les mots dans leur vivier, ils les tuent, les ouvrent, les vident, les accommodent et nous les serviront au bleu, meunière ou grillés.

On placera « Le Traître » en deçà et au-delà de l'entreprise littéraire : il n'est pas mort, ce Gorz ; il pousse même l'impertinence, au début, jusqu'à n'être pas né. Donc, point de rhétorique : qui nous persuaderait ? Et de quoi ? Il ne s'agit pas non plus de capter notre durée pour nourrir un héros fictif ni de diriger nos rêves par des mots. Il y a cette voix, c'est tout : cette voix qui cherche et qui ne sait pas ce qu'elle cherche, qui veut et qui ne sait pas ce qu'elle veut, qui parle dans le vide, dans le noir, peut-être pour donner un sens par des paroles aux paroles qui viennent de lui échapper ou peut-être pour se masquer sa peur. Elle a peur : nous ne pouvons plus en douter. Elle disait : « Il a peur, il est anxieux, parce qu'il a terminé son livre » ; elle prétendait, elle, à l'impassibilité : elle n'était qu'un milieu sonore où venaient s'assembler des significations objectives, elle nommait les passions d'un type maigre, à l'œil creux et ne les ressentait pas. Nous ne sommes pas dupes : d'abord enfermées dans ce corps étranger, dans l'individu dont on parle, les passions ont fusé hors de leur enveloppe, on ne peut déjà plus les localiser : l'angoisse imprègne la voix tout entière, c'est elle qui fait l'urgence inerte de ce marmonnement ; ces mots tâtonnants, scrupuleux, modestes, ils ont la fièvre : c'est la voix du Souci que nous entendons. Cette fois, nous avons compris : celui dont on parle, c'est celui qui parle : mais les deux n'arrivent pas à ne faire qu'un. Il existe au moins un homme sur terre qui boit, mange, dort, travaille, bref qui nous ressemble comme un frère et qu'un maléfice obscur condamne à demeurer un autre à ses propres yeux.

.. ..

S'il parle de lui-même à la troisième personne, ce n'est pas par excès, mais par défaut : les actes mesurés qu'on fait en son nom, il les tiendrait pour siens si seulement il en retrouvait les motifs ; il a opéré cent perquisitions toujours vaines ; on en conclura qu'il ne tient à rien. Il voyage sans désir de voyager ; il rencontre des gens, il va chez eux, il les reçoit chez lui sans aimer leur compagnie ; d'autres fois, il se terre, il se claquemure sans aucune envie d'être seul. Est-il blasé ? Mais non : pour se déprendre des biens de la terre, il faut y avoir tenu. Et ne lui reprochons surtout pas « d'être revenu de tout sans y avoir été ». Car il n'a rien d'un revenant : il n'est pas parti, voilà son vrai malheur. Pourquoi ? Parce qu'il ne le souhaitait pas assez. Son cœur n'offre d'ailleurs pas trace de cette insatisfaction superbe qui a servi d'alibi chez nous à trois générations littéraires.

• Je le classe parmi les indifférents : ce sous-groupe est d'origine récente. Ses représentants n'ont pas plus de 30 ans. Nul ne sait encore ce qu'ils deviendront.

Le coup de la valise

L'infini, l'éternel Ailleurs, le Rêve, Dieu soit loué, il s'en fout. J'en connais qui se donnent le droit de mépriser le monde en le comparant à quelque prototype parfait. Mais le traître ne méprise rien ni personne. Est-ce donc cette « valise vide » dont parlait Drieu ? Non : le coup de la valise, c'était bon pour l'entre-guerres : on l'ouvrait, on priait le spectateur de constater par lui-même qu'elle ne contenait rien d'autre qu'un pyjama et une brosse à dents. Nous savons aujourd'hui qu'elle avait un double fond, qu'on s'en servait pour le transport d'armes et le trafic de stupéfiants : la jeunesse dorée y cachait habilement tout ce qui pouvait servir à détruire l'espèce et à précipiter l'avènement de l'Inhumain. Mais le Traître se gardera bien de faire sauter le monde : l'Inhumain, c'est déjà son lot, puisqu'il ne partage pas les fins des hommes. En un mot, je le classe parmi les Indifférents : ce sous-groupe est d'origine récente, ses représentants n'ont pas plus de 30 ans ; nul ne sait encore ce qu'ils deviendront.

Mais il faut observer dès à présent qu'on s'ôte les moyens de les comprendre en s'obstinant à leur prêter une nonchalance d'aristocrates. Ce qui les distingue, c'est leur empressement. Gorz exerce un métier, cultive son corps et son esprit, il a pris femme. Vous le rencontreriez au Palais ou à la Bourse, portant son élégante serviette de cuir, vous le prendriez pour un des vôtres.

Ponctuel au travail, tatillon, même, personne n'est plus affable ; à peine manifeste-t-il dans les rapports quotidiens une ombre de réserve que ses collègues expliquent en souriant par la timidité ; mais qu'on vienne à lui demander un service, il court, il vole pour le rendre plus vite. Les plus superficiels le jugeront insignifiant : de fait, il parle peu ; il ressemble à tout le monde ; cet effacement et cette ressemblance si parfaitement imités assureront sa popularité. Mais quand on l'examine de plus près, cet imposteur est démasqué par son zèle. La plupart des gens, convaincus d'être des hommes de père en fils, et depuis Adam, traitent leur nature humaine avec quelque négligence : ils y ont des titres si anciens et si peu contestés qu'ils suivent tranquillement leurs inclinations personnelles, sûrs de pisser, si c'est leur envie, ou de tuer fort humainement.

Mais l'Indifférent ne se connaît pas d'inclination ; qu'il prenne un verre ou qu'il se batte, il lui faut s'y décider, boire sans soif, se venger sans colère d'un affront qu'on n'a pas ressenti, pour faire comme les autres. Son premier mouvement, c'est de n'en avoir pas : voilà ce qu'il faut cacher, nier sans cesse ; ce curieux produit de nos sociétés, par terreur de tomber au niveau des anges ou à celui des bêtes dressées, s'efforce d'imiter en tout les Adamites; il se perd: Paulhan s'est nommé « guerrier appliqué » dans un excellent petit livre où il racontait sa guerre. L'Indifférent, lui, se rend suspect par cette simple raison que c'est un homme appliqué.

Trop appliqué pour être honnête : s'il veut se faire passer pour mon semblable, c'est donc qu'il ne l'est pas. La communauté humaine contiendrait de faux hommes ? Qui ne se distingueraient pas des vrais ? Comment savoir, en ce cas, si les vrais existent ? Qui vérifiera leurs titres ? J'ai entendu, parfois, que l'homme était l'avenir de l'homme, d'autres fois qu'il était son passé : son présent jamais. Nous sommes tous faux ; pour la seconde fois, le Traître a vendu la mèche : par

L'INDIFFÉRENT

par J.-P. SARTRE

la passion qu'il met à se faire humain, il nous rappelle que notre espèce n'existe pas.

. . . .

Gorz a 32 ans : depuis trente-deux ans, quoi qu'il fasse, il lui apparaît aussitôt qu'il eût pu faire le contraire et que le résultat eût été le même, c'est-à-dire nul — ou pire encore : insignifiant. Depuis trente-deux ans, son existence lui échappe, il n'en a d'autre preuve qu'un insurmontable ennui : je m'ennuie, donc j'existe. Mais il s'est débattu ; il a cherché, il a cru trouver la parade ; il s'est dit :

« Parce que je ne suis de nulle part, d'aucun groupe, d'aucune entreprise, l'exilé de tous les groupes et de toutes les entreprises, il n'y a que cette alternative : être en marge de la société et de l'histoire, le surnuméraire de l'espèce humaine... réduit à l'ennui de vivre, à la conscience aiguë de la contingence de tout ce qui m'entoure ; ou m'élever en conscience à l'absolu, c'est-à-dire tout fonder philosophiquement comme un moment de l'aventure spirituelle et, ceci fait, retrouver à partir de cet intérêt spéculatif le goût du concret... je ne peux rejoindre... le réel qu'à partir de l'Idée. »

En d'autres termes, puisqu'il est ainsi fait qu'il ne se connaît pas de désir particulier, il va mettre à profit son indifférence : faute de pouvoir — ou de vouloir : rien n'est encore décidé — être un certain Gorz, il se fera l'Homme Universel ; il déterminera ses conduites par des concepts et se donnera cette règle : agis toujours de telle sorte que les circonstances et le moment servent de prétexte à tes actes pour réaliser en toi et hors de toi la généralité de l'espèce humaine.

En un mot, un sale intellectuel

C'est pour cela qu'il a entrepris, à vingt ans, d'écrire un ouvrage de philosophie : quand on est immunisé de naissance contre les violences de la peur, de la concupiscence ou de la colère, il faut ne rien faire ou tout fonder en raison, même le geste d'ouvrir un parapluie s'il pleut.

Tout s'explique, à présent ; personne ne s'étonnera plus qu'il ait trahi : c'est un de ces types qui ont la tête pleine de mots, qui analysent tout, qui veulent toujours savoir le pourquoi et le comment, un esprit critique et destructeur ; un sale intellectuel, en un mot. Je ne songe pas à le nier, c'est même pour cela qu'il me plaît : j'en suis un, moi aussi.

Une feuille littéraire demandait au prince de la fausse monnaie, ce qu'il détestait le plus ; il n'a pas hésité : « Les intellectuels. »

J'ai de l'amitié pour ce faux-monnayeur : c'est un vrai poète et un homme bon ; mais je me demande quelle mouche l'a piqué ce jour-là (...)

L'homme à la fausse monnaie a fait, pour défendre les ténèbres du cœur, plus de raisonnements que Kant pour établir les droits de la Raison : il y était obligé ; discours, concepts, argumentations : c'est notre lot. Pourquoi ? Parce que l'intelligence n'est ni un don ni une tare : c'est un drame ; ou, si l'on préfère, une solution provisoire qui se change le plus souvent en condamnation à vie. Quelqu'un disait à notre traître : « Tu pues l'intelligence comme on pue des aisselles. » Et c'est vrai : l'intelligence pue. Mais pas plus que la bêtise : il y a des odeurs pour tous les goûts. Celle-ci sent le fauve, celle-là sent l'homme.

C'est d'abord que certains individus, déchirés, exilés, condamnés, tentent de surmonter leurs conflits et leur solitude en poursuivant la folle image de l'unanimité ; c'est elle que nous reflètent leurs yeux, que nous proposent timidement leurs sourires. A propos de tout et de rien : l'appel est là, inscrit à demeure sur les visages ; la voix réclame, quoi qu'elle dise, un consentement universel ; mais les gens, lestés par leurs particularités, par des intérêts bien denses, par des passions, détestent qu'on veuille dissoudre leurs différences et leurs haines dans l'harmonie toute formelle de l'assentiment.

Et puis, l'intelligence est minutieuse : elle veut tout reprendre par le début, même ce que chacun croit savoir faire : elle décompose et recompose la marche, la respiration, elle apprend à se laver, à se moucher, selon les principes. C'est elle qui donne aux intellectuels cette allure de grands mutilés en période de rééducation ; mais il faut les comprendre : chacun d'eux la réinvente pour compenser la grande braderie qui a liquidé en lui toutes les impulsions et tous les entêtements ; ils ont besoin d'elle pour remplacer les signaux qu'on n'a pas inscrits dans leur chair, les habitudes qu'on ne leur a pas données, les chemins qu'on ne leur a pas frayés, bref pour vivre.

. . . .

Nous connaissons tous cette angoisse distraite et sucrée, nous, c'est-à-dire les intellectuels. Nous nous pensions universels parce que nous jouions avec des concepts et puis, tout d'un coup, nous voyons notre ombre à nos pieds ; nous sommes là, nous faisons ceci et rien d'autre : à Brooklyn, une fois, j'ai cru perdre la tête. Par ma faute : je me promenais ; on ne se promène pas aux Etats-Unis. Donc je traversais des chaussées, je longeais des immeubles, je regardais les passants. Et, d'une rue à l'autre, immeubles, passants et chaussées, tout était pareil ou, du moins, tout me semblait tel. Je prenais à droite, à gauche, je tournais, je fonçais devant moi, pour retrouver les mêmes maisons de brique, les mêmes marches blanches devant les mêmes portes, les mêmes enfants jouant aux mêmes jeux.

Au début, cela me plaisait, j'avais découvert la cité des équivalences absolues ; universel et quelconque, je n'avais pas plus de raison de marcher sur ce trottoir que sur le même, cent blocks plus loin ; mille fois recommencée, la vague de pierre me portait, me faisait participer à son inerte recommencement. Ce qui me lassa peu à peu, ce fut d'avancer sans cesse pour n'aller nulle part ; je pressais le pas, je courais presque et je restais sur place. Tout d'un coup, j'eus conscience d'un innombrable refus : tous ces produits de série, tous ces tronçons de rues alignés côte à côte, ils se ressemblaient par-dessus le marché en ceci qu'ils étaient également vides de moi — sauf un, justement, qui ne se distinguait en rien des autres, où je n'avais pas plus de raison d'être que dans les segments voisins et qui, pour un motif inconnu ou bien sans aucun motif, tolérait ma présence. Du coup, mes mouvements, ma vie, ma pesanteur elle-même me parurent illégitimes : je n'étais pas une personne réelle puisque je n'avais aucun motif particulier de me trouver en ce point du quarante-deuxième parallèle plutôt qu'en tout autre ; mais pourtant, j'étais un être singulier, irréductible, puisque ma position en latitude et en longitude me définissait rigoureusement. Ni tous, ni quelqu'un, ni tout l'espace, un rêve coupable et contagieux qui hantait, par places, l'asphalte surchauffé, un défaut de l'être, un loup.

Mobile obstiné, ma présence dans l'univers mécanique de la répétition devenait un accident brut, aussi bête que ma naissance. L'ubiquité m'eût sauvé ; il fallait être légion, arpenter cent mille trottoirs à la fois : cela seul m'eût permis d'être n'importe quel promeneur dans n'importe quelle rue de Brooklyn. Faute de pouvoir me quitter ou me multiplier, je me jetai dans le métro. Je revins à Manhattan, je retrouvai, dans mon hôtel, mes ordinaires raisons d'être, peu convaincantes, mais humaines.

Pas de métro pour le jeune Gorz, pas d'hôtel ni de raison d'être : même dans sa chambre, il est dehors ; donc illégitime partout, et mystifié jusqu'à l'os : il croit échapper à son insignifiante personne en affichant le dégoût qu'elle lui inspire ; or, c'est d'abord ce dégoût qui le singularise ; la particularité des intellectuels n'est autre que leur vain désir d'universalité.

. . . .

Un garçon sans importance...

Qui est Gorz ? après tout ? Un « garçon sans importance sociale », un raté de l'Universel qui a lâché les spéculations abstraites pour se fasciner sur son insignifiante personne. Où est le gain ? Où est le progrès ? A cette question, Gorz ne répondra pas, j'imagine ; mais nous pouvons répondre à sa place. Car nous avons suivi pas à pas ce Cuvier fantastique qui trouve un os, recompose l'animal à partir de ce vestige minuscule et s'aperçoit, pour finir, que la bête reconstituée n'est autre que lui-même.. La méthode ne valait que pour lui, il l'a dit et répété cent fois ; il n'a pu l'éprouver que pour son propre cas.

Mais nous l'avons suivi, nous avons compris en même temps que lui le sens de ses actes, nous avons assisté à ses expériences et vu les muscles renaître autour de l'osselet, l'organisme se reconstituer de proche en proche, l'auteur et le livre se faire l'un par l'autre. Or, ce que nous comprenons nous appartient, le procédé Gorz est à nous ; lorsqu'il tente d'interpréter sa vie par la dialectique marxiste, par la psychanalyse, sans jamais y parvenir tout à fait, son échec nous concerne, nous saurons tenter l'épreuve et nous connaissons d'avance le résultat. Et lorsqu'il demande à son propre objet, c'est-à-dire à soi, de lui forger sa méthode, nous saisissons immédiatement la signification de cette tentative singulière : car nous sommes ses semblables en ceci que chacun de nous, comme lui, est un unique n'importe qui.

Quel est donc cet objet qui se fait sujet sous le nom de méthode ? Gorz ou vous et moi ? Vous n'êtes pas des Indifférents, vous aurez d'autres questions à vous poser sur vous-même ; Gorz, en s'inventant, ne vous a pas déchargés du devoir de vous inventer. Mais il vous a prouvé que l'invention totalisante était possible et nécessaire. En fermant le livre, chaque lecteur retrouve son propre maquis, les arbres vénéneux de sa jungle: à lui de frayer ses chemins, seul, de se défricher, de mettre en fuite les Vampires, de faire éclater les vieux corsets de fer, les vieilles actions éreintées où la résignation, la peur, le doute de soi l'ont enfermé.

Aurions-nous retrouvé l'universel en misant sur le particulier ? Non : ce serait trop beau. Nous ne sommes plus tout à fait des bêtes, sans être tout à fait des hommes ; nous n'avons pas encore tourné à notre profit cette affreuse catastrophe qui s'est abattue sur quelques représentants du règne animal, la pensée ; en un mot, nous resterons longtemps encore des mammifères sinistrés, c'est l'ère de la rage, des fétiches et des terreurs soudaines, l'universalité n'est qu'un rêve de mort au sein de la séparation et de la peur.

Mais depuis quelques décades, notre monde change : jusqu'au fond de la haine, la réciprocité se découvre ; ceux-là mêmes qui se plaisent à renchérir sur leurs différences, il faut qu'ils veuillent se masquer une identité fondamentale. Cette agitation si neuve, cette tentative modeste, mais acharnée pour communiquer à travers l'incommunicable, ce n'est pas le désir fade et toujours un peu niais d'un universel inerte et déjà réalisé : c'est ce que j'appellerai plutôt le mouvement de l'universalisation.

Deux manières de parler de soi

Rien n'est encore possible ; aucun accord n'est en vue entre les bêtes expérimentales ; nos universaux nous séparent ; ils fournissent l'occasion permanente de massacres particuliers. Mais que l'un de nous, travaillé par l'inquiétude, se détourne de l'Idée, qu'il refuse la pensée abstraite, qu'il revienne sur sa singularité pour la dépasser, qu'il tente de reconnaître sa solitude pour y échapper, pour jeter vaille que vaille dans un langage étrange, empirique, semblable à celui que réinvente l'aphasique, les premiers ponts entre les îlots de nos archipels, qu'il remplace nos amours intransigeantes — qui sont de la haine masquée — par des préférences appliquées, qu'il cherche dans des circonstances toujours singulières et datées, à s'unir avec d'autres qu'il n'approuve guère et qui ne l'approuvent pas, pour rendre un peu moins injuste le règne de l'Injustice, il obligera les autres à réinventer ce même effort tenace, à s'unir par la reconnaissance de leurs diversités : c'est ce qu'a tenté Gorz ; ce traître a brisé les tables de l'Universel, mais c'est pour retrouver le mouvement de la vie, cette universalisation lente qui se réalise par l'affirmation et le dépassement du particulier. La conséquence immédiate . à l'instant même où il peut enfin dire : je fais ceci, j'en suis responsable, il s'aperçoit qu'il s'adresse à nous.

Car il n'y a, aujourd'hui, que deux manières de parler de soi, la troisième personne du singulier ou la première personne du pluriel. Il faut savoir dire « nous » pour dire « je » : cela n'est pas contestable. Mais la réciproque est vraie aussi: si quelque tyrannie, pour établir le « nous » d'abord, privait les individus de la réflexion subjective, toute l'intériorité s'évanouirait d'un coup et, avec elle, les relations réciproques : ils auraient gagné pour toujours et nous ne cesserions jamais de trotter dans le labyrinthe expérimental, rongeurs fous en proie aux Vampires.

Le livre de Gorz nous concerne tous : s'il balbutie d'abord, s'il ne sait où il va, s'il se transforme sans cesse et si nous sentons sa fièvre glacée dans nos mains, s'il nous contamine sans nous voir et si, pour finir, il s'adresse directement, intimement à chaque lecteur, c'est qu'il est d'un bout à l'autre traversé par le mouvement qui nous anime, par le mouvement de notre époque. Radical et modeste, vague et rigoureux, banal et inimitable, c'est le premier livre d'après la défaite ; les Vampires ont fait un carnage mémorable, ils ont écrasé l'espoir ; il faut reprendre souffle, faire le mort, quelque temps, et puis se lever, abandonner le charnier, recommencer tout, inventer un espoir neuf, tenter de vivre. Les grandes tueries du siècle ont fait de Gorz un cadavre ; il ressuscite en écrivant une Invitation à la vie.

(Le titre et les intertitres sont de la rédaction de « L'Express ».)

(Copyright Editions du Seuil.)

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Le chef du contre-espionnage nazi parle

par Walter SCHELLENBERG

On sait maintenant qu'Hitler avait décidé de faire enlever le Duc de Windsor lors d'un séjour que celui-ci projetait en Espagne. C'est seulement aujourd'hui que l'on découvre les dessous de la fuite de Rudolph Hess en Angleterre. Et c'est grâce à Walter Schellenberg, chef suprême du contre-espionnage nazi, que tant de mystères se dissipent peu à peu. Ce policier né voulait mettre toute l'Europe sur fiches. Si l'on ne le regrette pas comme policier, on peut regretter que comme écrivain cet extraordinaire organisateur des services secrets n'ait pu nous livrer avant sa mort qu'une partie de ses mémoires, car ce livre paru récemment en librairie est véritablement étonnant.

Mémoire cruelle

par Louis DE MONICAULT

Mémoire cruelle, mémoire dont le souvenir est béni, car le souvenir d'une morte qui hante le narrateur, le portrait qu'il dresse d'elle, l'image qu'il ne peut oublier, nous permettent de revivre avec lui les instants les plus intenses de sa vie, les plus dramatiques de son existence, ceux qui lui ont permis de découvrir les véritables traits de l'amour. S'inspirant de Proust, l'auteur montre bien que seule la résurrection du passé permet de revivre dans toute leur intensité les sentiments profondément gravés dans le cœur.

Le neveu de l'Empereur

par Jacques BRENNER

Beethoven avait un neveu qui a joué un très grand rôle dans sa vie car il l'aimait autant qu'il le tyrannisait. Karl von Beethoven, officier dans l'armée autrichienne n'aurait-il pas laissé des mémoires? Jacques Brenner nous prévient très franchement que le récit qu'il publie aujourd'hui est apocryphe. Il contribuera pourtant à fixer et sans doute à rétablir l'histoire vraie des rapports du génial musicien avec sa famille, sa sœur principalement et le fils de celle-ci, ce Karl dont la légende, bien à tort certainement, avait presque fait un mauvais garçon. C'est ainsi qu'un écrivain d'imagination joue heureusement le rôle d'un témoin qui, dans un procès aux conclusions jusqu'alors incertaines, veut rétablir la vérité des faits.

JULLIARD

ESSAIS

L'ALITTÉRATURE

par FRANÇOIS ERVAL

L'ALITTERATURE, selon la définition de Claude Mauriac, est « la littérature délivrée des facilités qui ont donné à ce mot un sens péjoratif ». Elle constitue en même temps « un pôle jamais atteint », l'objectif insaisissable de tous les écrivains dignes de ce nom à toutes les époques de l'histoire. Il est donc normal que Claude Mauriac considère « l'histoire de la littérature et celle de l'alittérature... parallèles ».

Son livre s'intitule pourtant « L'Alittérature contemporaine » (1) et il semble que Claude Mauriac discerne dans l'histoire littéraire de ces derniers cinquante ans un effort particulier, pour élaborer un genre nouveau débarrassé de toutes les scories qui compromettaient le nom sacré de l'art.

En s'intéressant à la littérature contemporaine, Claude Mauriac est conduit à analyser avec une attention particulière la situation actuelle du roman, genre qui a toujours été considéré comme « impur ». Est-il nécessaire de rappeler la critique de Valéry sur l'impossibilité d'écrire « la marquise sortit à cinq heures », sans trahir l'essence même de l'art ?

Le refus

Le volume d'essais de Claude Mauriac débute par une étude sur Kafka, un des précurseurs de cette alittérature. L'auteur dit lui-même qu'il aurait aussi bien pu commencer avec Joyce et qu'au lieu de parler d'Artaud, Miller, Beckett, Camus, ses théories se seraient aussi bien illustrées en invoquant l'œuvre de Faulkner, Blanchot, Sartre et Borges. Mieux même peut-être, car l'œuvre de Camus et surtout celle de Henry Miller semblent plus éloignées des recherches qu'examine Claude Mauriac. Il est vrai qu'ici encore il faudrait faire des distinctions : si « L'Etranger » ou « La Nausée » entrent bien dans le domaine choisi par Claude Mauriac, « La Peste » ou « L'Age de raison », des mêmes auteurs, se rapprochent plus de la tradition classique du roman.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que tous les « alittérateurs » soient d'accord sur l'objectif à atteindre. Claude Mauriac insiste à juste titre sur tout ce qui les sépare. Les œuvres de Nathalie Sarraute et d'Alain Robbe-Grillet, qu'on cite pourtant toujours ensemble, n'ont pratiquement rien en commun, si ce n'est un refus. C'est ce refus qui donne sa cohérence à cette nouvelle école — ou si l'on préfère aux nouvelles écoles — et il serait vain de vouloir la disqualifier comme purement négative : André Malraux n'a-t-il pas montré que chaque grand artiste, profondément novateur, réagit toujours contre les conceptions esthétiques de ses prédécesseurs ?

Que reste-t-il de commun au-delà de cette négation ? Claude Mauriac propose quelques points de rencontre et en les serrant de près, on constate qu'il s'agit toujours du même phénomène : l'individualisme.

C'est l'homme seul qui est au centre de cet art romanesque nouveau et l'individu la seule préoccupation de ces romanciers (Robbe-Grillet est l'exception apparente qui confirme la règle). La société a disparu et si elle reste parfois encore à l'arrière-plan, elle ne constitue plus qu'un symbole (Kafka). La société où évoluaient les héros de Balzac, Zola ou Dickens, s'est volatilisée et ce qui surnage c'est l'homme isolé. L'art romanesque contemporain est l'art d'une société désintégrée où les écrivains cherchent avec désespoir un point fixe et ne le trouvent — ou espèrent le trouver — que dans l'individu.

Georges Lukacs a défini jadis le roman du XIX[e] siècle comme l'épopée d'une société sans Dieu. Mais si la transcendance avait disparu, la société, elle, existait encore. Sa disparition interdit de nos jours la création d'épopées, fussent-elles laïques.

CLAUDE MAURIAC

De l'épopée a roman

Une société désintégrée

Il est d'ailleurs intéressant de noter que les premières tentatives de briser la forme romanesque du XIX[e] siècle, celles de Proust et de Henry James, tiennent encore compte d'une société fermée ou artificielle. C'est seulement après la première guerre mondiale que nous rencontrons une littérature où l'on pousse l'individu jusqu'aux extrêmes limites de ses possibilités : les écrivains espèrent ainsi rencontrer l'homme à l'état chimiquement pur. Quelques romanciers, tels François Mauriac, Bernanos, Malraux, tentent dans certains de leurs romans la synthèse : l'homme dans une situation extrême dans le cadre de notre société.

Claude Mauriac n'examine que les ultimes aboutissements de cette évolution. Il ne se contente pas d'analyser les œuvres d'imagination, mais examine aussi les écrits théoriques qui ont contribué à l'avènement de cet art nouveau. Il dissèque avec précision les essais de Cioran, Barthes, Caillois et Mascolo, où il trouve les premiers linéaments, souvent contradictoires, d'un art de demain.

Bien qu'il soit volontairement incomplet, le livre de Claude Mauriac constitue une excellente introduction ; parfois partisane (l'essai sur Mascolo !), mais toujours sincère et passionnée, à la littérature la plus récente, domaine nouveau, peu connu, où les techniciens avancent à tâtons et où il restera à l'amateur d'innombrables découvertes à faire pour apprendre que la jeune avant-garde ne compte pas seulement quelques rares échantillons aberrants, mais forme un groupe qui avance sur les chemins difficiles, profitant du travail de défrichage accompli par ses aînés.

(1) Claude Mauriac : *L'Alittérature contemporaine* (Albin Michel, 260 p., 640 fr.).

DÉBUTS

L'image et le mirage

par Daniel Watton. Ed. Julliard, 220 pages, 660 francs.

● ***Combats dans le désert.***

POUR parler plus librement de l'armée et de la guerre, nos auteurs semblent avoir pris le parti de situer leurs romans dans l'armée anglaise. Après « Le Pont de la rivière Kwaï » et « Amère Victoire », voici « L'image et le mirage ». Et l'atmosphère est si exactement restituée que l'on parierait que Pierre Boulle, René Hardy, Daniel Watton ont été les camarades de William Baxter ou d'Evelyn Waugh.

Armée anglaise, donc Egypte ; la dernière guerre : les Anglais se battent contre les Allemands de l'Afrika Korps. Un monde qu' « Amère Victoire » nous a rendu familier. Il y aura aussi un commando en plein désert qui se terminera sur une marche inhumaine à travers sable, à travers soif. Mais l'absurdité de la guerre n'est pas l'essentiel du propos chez Watton, non plus, on s'en doute, que le pittoresque documentaire.

Intéressent davantage l'auteur (et sont en effet bien plus intéressants) les rapports délicats, voire subtils, qui attachent le héros, Terence S. Monk, à sa sœur restée en Angleterre et dont il épingle la photo là où les autres épinglent celle de leur girl ou celle de leur maîtresse égyptienne ou celle d'une pin-up de série pour rêves collectivisés. Comme l'intéresse davantage l'ambiguïté des liens qui unissent Monk à Joy, la W. A C., et à Mac Creary, son compagnon d'armes, dont personne ne sait (à commencer par Monk lui-même) s'il l'aime ou s'il le hait.

Style net, et pourtant capable d'évoquer sans lumière trop blessante ce qu'il y a de jamais dit dans le commerce des hommes entre eux — même au cœur d'une épreuve dont on s'attendrait à ce qu'elle dénude leur vérité intime.

C'est un premier roman : voilà un bon départ.

Max-Pol Fouchet

ALGÉRIE, NOTRE CONSCIENCE

Même série que "LES MENSONGES ET LA FRANCE"

SUPER 45 t GP 2
Chez tous les bons Disquaires

A défaut : Envoi recommandé contre 850 f. Mandat ou chèque
DISQUES "GRAND PRIX" 12, Boulevard Poissonnière, Paris-9[e]
Grand Prix HAUTE FIDÉLITÉ

Michel RACHLINE

OSIOS

« C'est très beau et très émouvant »

Georges IZARD

Le capitalisme : Régime sans crise ?

LISEZ DANS

RECHERCHES INTERNATIONALES

N° 6

Aspects du capitalisme contemporain

10 ETUDES DE MARXISTES FRANÇAIS, ANGLAIS AMERICAIN, ITALIEN, SOVIETIQUE, ALLEMAND

Un cahier de 224 pages.... 500 francs

ANNIE GUILBERT

Deux doigts de terre

roman

PRIX CAZES 1958

1 vol. 570 frs

néo

JULLIARD

ÉTATS-UNIS

Béatrice Cenci

par Frederic Prokosch, traduit de l'américain par Henriette de Sarbois. Ed. Gallimard. 347 pages, 950 francs.

● *Après Stendhal, Shelley et Custine, une nouvelle Béatrice Cenci.*

DE toutes les chroniques de l'Italie de la Renaissance, aucune ne trouble davantage les imaginations sensibles que celle de la famille romaine des Cenci. D'abord par la qualité des personnages et la vigueur de leurs caractères : François Cenci, sa fille Béatrice et le pape Clément VIII, alors chef spirituel et temporel de Rome. Le décor et les circonstances font enfin de ce drame une tragédie presque parfaite.

L'histoire des relations amoureuses du père et de la fille s'étend sur plusieurs années. Elle commence à Rome, dans le palais Cenci, se continue au château de Petrella, bâti sur un rocher des Abruzzes. L'épilogue a lieu à Rome, près du château Saint-Ange, le jour du supplice de Béatrice Cenci, âgée de seize ans, de sa belle-mère Lucrèce, de son frère Giacomo. Béatrice et Lucrèce sont décapitées. Giacomo est écartelé vif, puis pendu. Le cadavre de François Cenci, assassiné dans sa chambre sur l'ordre de Béatrice par Olimpio Calvetti, son amant, avait été précipité, le 15 septembre 1598, du haut de la forteresse pour faire croire à un accident. Tout le monde à Rome connaissait les circonstances de ce meurtre.

Trois représentations

Frederic Prokosch, qui vient d'écrire le roman de Béatrice Cenci, n'est pas le premier écrivain que séduisit un drame qui témoigne à la fois de la liberté des mœurs et de la violence des passions dans la Rome du XVIe siècle. En 1819, Shelley publiait sur le même sujet une tragédie en cinq actes. Le marquis de Custine fit représenter en 1833, à la Porte Saint-Martin, une pièces en vers de sa composition : «Béatrice Censi». En dépit du talent des acteurs, Marie Dorval et Frédérick Lemaître, la pièce n'eut que trois représentations, lesquelles avaient été payées par l'auteur. En 1837 paraissait la chronique de Stendhal, paraphrase d'un manuscrit de l'époque.

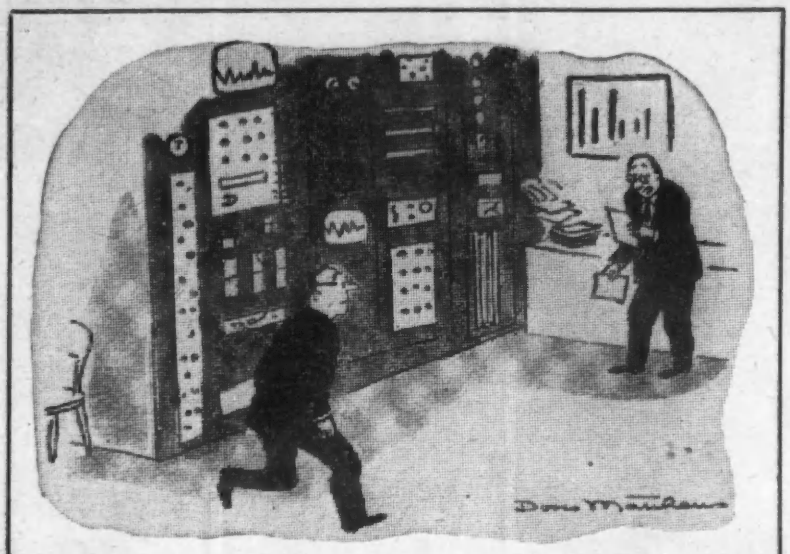
L'œuvre de Prokosch commence le jour où François Cenci conduit sa femme et sa fille de Rome au château de Petrella, ce qui fait que le roman présente la même lacune que le manuscrit italien car, si l'un et l'autre de ces ouvrages font la relation des faits, ils n'en donnent pas d'explications. Cela permet de comprendre que Stendhal ait voulu, dans sa préface, éclairer la personne de François Cenci.

Pour Stendhal, François Cenci, c'est Don Juan, personnage plus près de celui de Mozart que de celui de Molière, qui est seulement « galant homme et de bonne compagnie ». Pour que Don Juan soit possible, dit Stendhal, il faut qu'il y ait de l'hypocrisie dans le monde. C'est à la religion chrétienne qu'il attribue le rôle satanique de Don Juan. Stendhal accentue donc la noirceur du personnage de François Cenci, qu'il montre résolu à braver dans Rome même l'opinion des Romains. Stendhal accepte le thème de l'inceste que rien n'infirme ni ne confirme. Il est au moins curieux d'observer que la justice pontificale exigea le châtiment des coupables du meurtre de François Cenci sans tenir compte de la conduite effroyable de celui-ci. Clément VIII, qui avait pourtant la réputation d'être doux et miséricordieux, s'attacha seulement à punir les parricides. On serait tenté de croire que le chef temporel l'emporta chez lui sur le chef spirituel.

Frederic Prokosch suit la même voie que Stendhal, mais il avance en sens contraire. François Cenci tient dans ce roman un rôle effacé, tandis que le personnage de Béatrice prend un relief extraordinaire. Si François Cenci est Don Juan, Béatrice, sa fille, est de la même race. Victime de Don Juan, elle est aussi sa complice. C'est par un mal plus grand que la jeune fille veut punir le mal. Béatrice est sublime à l'excès. Devant les juges pontificaux, elle restera sombre. Sa froideur surprend le procureur papal, le fameux Moscato. Epuisée par la torture, Béatrice avoue sans verser de larmes. Le 11 septembre 1599, jour du châtiment, Béatrice n'a rien dit de la cause profonde de son acte.

Bien documenté et traduit avec soin, le livre de Prokosch situe le drame des Cenci dans son contexte de la Renaissance italienne.

ANDRE DALMAS.



Ça y est, la machine électronique écrit maintenant son autobiographie.
(Saturday Review of Literature.)

HOMMES

Souvenirs et confidences d'un écrivain

par Jules Romains. Ed. Fayard. 240 pages, 750 francs.

● *Le créateur de 1.500 personnages.*

ÇA n'est pas une des moindres tristesses de l'âge adulte que de confesser que nous ne pouvons plus faire confiance à l'adolescent que nous avons été. Certes, jamais, au cours de nos enfances, nous n'avons cru que Jules Romains s'égalait à Proust, Gide, Valéry ou Claudel en qui s'incarnait, à nos yeux éblouis, la *littérature*.

Son œuvre se situait entre l'écriture d'abondance et la littérature de qualité et nous nous souvenons d'avoir inscrit, trois mois durant et sans honte, les divers titres des « Hommes de Bonne Volonté » sur une fiche de bibliothèque municipale. Mais il en est de certains littérateurs comme des criminels. Pour les pincer, il suffit d'attendre. D'eux-mêmes, ainsi du Montherlant des « Carnets », ils se précipitent dans la nasse et avouent. Ainsi de l'impavide Jules Romains de « Souvenirs et Confidences d'un Ecrivain ».

Le livre débute par le bref récit d'une « Jeunesse Littéraire ». En moins de cinquante pages, Jules Romains s'arrange pour battre le record des coups de chapeau. Tout le monde y a droit et se voit gratifié d'un soulèvement de bicorne, de Jean Royère, « poète fort distingué », à Apollinaire, « au total, très séduisant », et de Georges Perrin, « doux et exquis poète », à Max Jacob, « très sympathique ». Avant d'être un homme de bonne volonté, Jules Romains nous rappelle qu'il fut un jeune homme de bonne compagnie dont le goût pour les belles-lettres n'altéra point un bon sens prématurément rassis.

Très tôt, il n'eut pas « la gaminerie de croire » que « du moment qu'un auteur était de l'Académie, il ne méritait plus de nous passionner » et, à califourchon sur un encensoir, il se balança avec prudence entre ces deux abîmes : le « préjugé historique » et le « préjugé orthodoxe ».

De but en blanc, Romains nous avoue ensuite que les voyages lui ont beaucoup appris et nous communique les plus brillantes de ses réflexions. A beau mentir qui vient de loin, par exemple, et plus profonde, cette idée que l'exotisme est palmier pour le Parisien et Tour Eiffel pour le citoyen de Pernambouc. De la même encre (et après nous avoir habilement mis en appétit), le philosophe de l'*Unanimisme* en vient à nous parler de son art. L'humanité, nous confie-t-il, a un goût prononcé pour les personnages fictifs et Hamlet, Harpagon ou le Père Goriot sont plus vrais que nature et éternellement vivants.

Quant à l'écrivain, ou bien il raconte « des choses qui lui sont arrivées ou dont il a été plus ou moins le témoin », ou bien il crée « des êtres complets, indépendants de lui » mais qui, tout compte fait, ne sont que ses porte-parole.

Parlant plus précisément de son œuvre, Romains risque des suggestions de plus en plus hardies et s'aventure jusqu'à édicter que les romans de grandes dimensions vont « du roman-feuilleton populaire, type Paul Féval ou Ponson du Terrail, jusqu'à des œuvres justement immortelles ». Parmi ces dernières il retient celles de Balzac et de Dickens et, avec plus de réticences, celle de Zola. Sa préférence, pourtant, semble aller à l'œuvre immense de Jules Romains (« responsable de quinze cents personnages environ ») où la conscience individuelle est exhaussée « au niveau de la psyché collective » avec un tel bonheur qu'elle bourdonne à nos oreilles comme « une rumeur d'océan ».

Rien ne ressemble plus à l'inconscience que le ton de certaines vanités. Rien n'est, hélas ! plus maladroit pour un auteur que cette fébrilité à proposer à la contonade un *vade-mecum* du parfait lecteur de son œuvre. Peut-être Jallez et Jerphanion, l'abbé Mionnet et Gureau vivaient-ils encore timidement dans nos mémoires d'une vie tremblotante comme la flamme épuisée d'un quinquet. Peut-être la construction tenait-elle encore debout à condition de ne pas y toucher. Or, voilà que l'architecte est venu nous vanter la qualité de ses poutrelles et de son ciment. Nous avons doucement poussé : c'était du carton, nous avons gratté de l'ongle : c'était du plâtre.

JEAN CAU.

BREF

UN DOCUMENT

CARNET D'UN VOYAGEUR EN ISRAEL
par Pierre Bloch. Ed. S.I.P.E.P. 77 pages. 600 francs.

L'AUTEUR a passé neuf jours en Israël. Il évoque la plaisanterie selon laquelle Israël est si petit qu'en y passant une journée entière, on n'a plus rien à faire l'après-midi. Et il la conteste.

Il a beaucoup vu et a le sentiment qu'il lui reste encore beaucoup à voir. Il raconte ses entretiens avec M. Ben Gourion et Mme Golda Meir, ses observations sur les villes et sur la campagne.

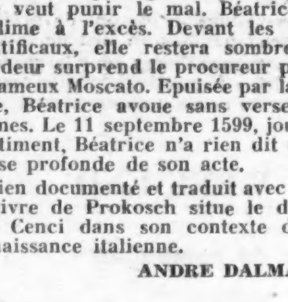
La phrase d'Anatole France selon laquelle le socialisme c'est « des fleurs pour les jeunes filles, du pain pour les hommes », résume ces brèves impressions de voyage dues à la plume d'un observateur lucide.

UN ESSAI

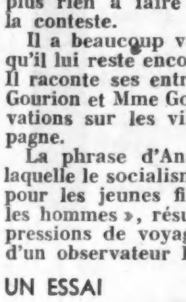
LA SURPOPULATION DANS LE MONDE
par Gaston Bouthoul. Ed. Payot. 267 p., 1.200 fr.

NOUS étions deux milliards en 1920. Nous serons quatre milliards en 1980 : comme la Femme Hydropique du peintre flamand, l'humanité se regarde enfler, les bras ballants. Les hommes, pense M. Bouthoul, acceptent plus volontiers de mourir que de réfléchir. S'ils réfléchissaient, en concluraient-ils avec lui que le développement de l'agressivité et des moyens de destruction est fonction de l'accroissement démographique ? Est-ce parce que les hommes ne meurent plus assez de faim et de maladie qu'ils mourront par le fer ou l'uranium ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, M. Bouthoul envisage le problème d'un point de vue mondial, négligeant volontairement les intérêts nationaux contraires et contradictoires, pour ne voir que ceux de l'Homme.

NOUVEAUTÉ
VICTOR ALEXANDROV
L'ours et la baleine
L'Histoire des relations extraordinaires russo-américaines
De Catherine II au Spoutnik !
STOCK



Collection
CE JOUR-LA...
...ce jour-là, une formidable armada japonaise attaque par surprise Pearl Harbour, la grande base américaine du Pacifique. Le lendemain les États-Unis entraient dans la guerre...
Ce livre nous fait revivre instant par instant, et dans les deux camps, ce jour mémorable.
C'est un document d'une valeur exceptionnelle.
ROBERT LAFFONT
3 cartes, 50 photos


Partez en vacances avec Mr Hulot !
lisez...
LES VACANCES DE Mr HULOT
un roman de J.-C. CARRIÈRE
inspiré du célèbre film de JACQUES TATI
illustré par Pierre Etaix
ROBERT LAFFONT

Quilichini
CHAUSSURES
AU RAYON HOMME
Formes anglaises et italiennes
Modèles sélectionnés depuis 6.200 francs
86, RUE LA BOETIE - PARIS-8e
(Saint-Philippe-du-Roule)

BARCLAY
20, AVENUE DE L'OPÉRA

"PRÊT A PLAIRE"

Voici MUSIGNY, vedette de la collection "Vestes sport": 18.000 F
Nombreux autres modèles : 11.900 F, 15.750 F
pantalons : 7.500 F, 8.500 F
Ouvert le lundi après-midi

Arden
FOR MEN

PRE-ELECTRIC SHAVE LOTION
Lotion astringente, légèrement parfumée. Prépare agréablement l'épiderme avant l'emploi du rasoir électrique.
Pub. R. Rischer
CTE 2287. - Arden for Men N° 2

ROLAND PETIT.
FIN. « BIEN BALANCÉ ».
Prince de Galles lourd ; trois boutons.

JACQUES BECKER.
GRAND. SVELTE.
Diagonale bronze clair. Deux boutons.

MAURICE CHEVALIER.
SPORTIF. BIEN CONSERVÉ.
Flanelle rayée pour le blazer, grise pour le pantalon.

JACQUES DUMESNIL.
GRAND. FORT.
Tissu sec chiné sombre. Veste croisée.

MODE

Carré, long, strict ou fantaisiste ?

TOUS ces messieurs, fort élégants, assistaient la semaine dernière à la présentation organisée par la Chambre syndicale des Grands Tailleurs parisiens. Ils n'étaient pas spectateurs, mais mannequins. Mannequins célèbres, appartenant au monde du spectacle, ils avaient toutes les tailles, toutes les corpulences, tous les âges.

Il s'agissait de démontrer que de bons principes de coupe permettent de réaliser des costumes adaptés au goût et au mode de vie, à la silhouette de chacun. Opération réussie.

Comme les femmes, les hommes ont un style qui tient moins à leur âge qu'à leur silhouette et à leur façon de vivre.

Marcel Achard ne pourrait pas s'habiller comme Jacques Becker, ni Jacques Dumesnil comme Maurice Chevalier.

Si vous commandez un costume ce printemps, et que vous le cherchiez tout fait, pourquoi ne pas aller « dans votre style » ? Etes-vous carré ? Ou long ? Strict ? Ou fantaisiste ?...

Tous les styles ont cependant quelques points communs sur lesquels les grands tailleurs sont unanimes et que le prêt à porter ne tardera pas à adopter :

- Les vestons de plus en plus courts depuis deux ans vont rallonger de deux centimètres.
- Les tissus éclaircissent, quelle que soit leur couleur de base : bleu, gris ou marron.
- Les pantalons sont légèrement plus larges du bas et les revers réapparaissent.
- Les vestons droits ont de préférence deux boutons au lieu de trois.
- Les emmanchures sont larges et les épaules « naturelles », moins tombantes, sans rembourrages excessifs.

WEEK-END

Tenue de campagne

LES hommes qui ont l'habitude (le temps et les moyens) de partir à la campagne toutes les fins de semaine, savent exactement ce qu'il leur faut emporter pour s'habiller, se chausser, se distraire. Ceux qui partent rarement et dont la garde-robe est incomplète, sont en général fort embarrassés au moment de boucler leur valise. Tellement embarrassés qu'ils en oublient souvent un objet de première nécessité.

Il y a le monsieur qui débarque sans chandail et sans imperméable en Normandie. Le distrait qui n'a pensé ni à ses pantoufles ni à son gant de toilette. Le difficile qui ne fume que des cigarettes étrangères introuvables dans la région. Sans compter tous les autres...

Pour que ses lecteurs passent cette année un week-end de Pâques aussi agréable que possible, Madame Express se permet quelques suggestions d'ordre pratique.

Habillement

1° Votre garde - robe ne comporte pas de tenue « sport ».

Vous n'avez ni veste de tweed ou de daim, ni pantalon de flanelle, de velours ou de tergal. Si vous possédez deux complets de ville, choisissez le moins sombre, par exemple le gris plutôt que le bleu marine. Et en tout cas :

- Remplacez le gilet par un chandail à MANCHES LONGUES (que vous pourrez porter sans veste pour être à l'aise).
- Portez une cravate de tricot, de laine (ou un petit foulard à l'intérieur du col de chemise), mais pas de cravate de soie.
- Sortez en imperméable ou en autocoat (plutôt qu'en pardessus).
- Emportez une paire de chaussures et de chaussettes de rechange (au cas où les premières seraient trempées au retour de la promenade). Si vous n'en avez qu'une, faites la dépense de pataugas.

● A NOTER : L'achat d'un bon chandail à manches longues est rentable puisqu'il peut être porté tout l'hiver.

Une paire de pataugas également (comment vous chaussez-vous l'été en vacances lorsqu'il pleut ?).

2° Vos tenues de campagne sont du style débraillé :

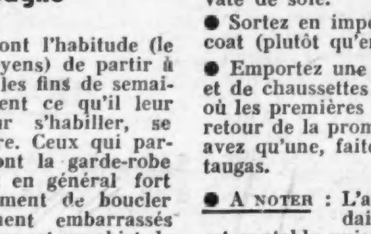
Si, pour vous sentir à l'aise, vous avez besoin de porter un vieux chandail ou des blues jeans délavés, n'oubliez pas alors d'emporter :

- Une veste et un pantalon corrects.
- Une chemise propre.
- Une paire de chaussures et de chaussettes de rechange.

Selon les conditions dans lesquelles vous passez votre week-end (et votre tour de taille) vous pourrez aussi bien dîner en pantalon de flanelle et en

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Complets "Ready Made"
PRÊT A PORTER
Vestes sport - Pantalons
Bonneterie - Chemiserie
Imperméables coton 18.500 fr.
Gabardines 26.500 fr.
DANS LA MEILLEURE QUALITÉ ANGLAISE

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



Marcel Achard.
Large.
Arraché bourru sombre. Veste droite deux boutons.

Charles Vanel.
Rablé.
Peigné sombre à rayure classique. Veston croisé.

chandail. Mais vous aurez en tout cas besoin et envie de vous changer.

Bagages

La plupart des hommes répugnent, par une sorte de snobisme mal placé, à se charger d'une valise supplémentaire ou d'un modèle de taille supérieure, au risque de manquer d'un objet vraiment utile.

Si le trajet se fait en voiture, une valise de plus ne compte pas s'il y a de la place.

Lorsque le départ se fait en train, la différence entre deux tailles de bagages n'est pas une catastrophe, même si on doit la porter soi-même pendant quelques mètres à l'arrivée.

N'oubliez pas :

- Votre provision de cigarettes (le bureau de tabac peut être à 10 km.).
- Vos nettoie-pipes (si vous êtes fumeur de pipe évidemment).
- Du savon.
- Un gant de toilette.
- Un tube d'aspirine (le citadin aux champs est souvent pris de migraine).
- Un ou deux boutons de chemise (vous trouverez toujours une âme charitable qui a du fil et une aiguille, mais jamais un bouton de la bonne dimension).
- Une brosse à habits.
- Un chausse-pied (objet spécifiquement masculin. Avez-vous déjà vu une femme se servir d'un chausse-pied ?).
- Une brosse et un chiffon à chaussures (les couvre-lits et doubles rideaux ne sont pas faits pour ça).
- Un bâtonnet pour vous nettoyer les ongles.
- Une provision de mouchoirs (la femme qui vous accompagne peut s'enrhumer, et elle aura sûrement oublié les siens !).
- Une petite prise voleuse pour brancher votre rasoir électrique (les installations peuvent être rudimentaires. N'oubliez pas, avant de le mettre en route, de vous assurer du voltage).
- Une robe de chambre et vos mules.

Distractions

La plupart des hommes mangent trop et s'ennuient à la campagne, surtout s'il pleut.

Pensez à mettre dans votre valise :

- Un ou deux bons livres (que vous n'avez pas le temps de lire en ville).
- Des journaux et des magazines.
- Un petit poste de radio (si vous en avez un de dimensions réduites).
- Deux jeux de cartes (vous trouverez peut-être des partenaires pour le bridge, la belote, la canasta ou la crapette).

● A noter : Le week-end à la campagne est surtout destiné au repos et à la détente. Si vous passez le week-end chez des amis, pas de fausse honte, dormez, personne ne vous en voudra si vous allez faire la sieste. (Surtout pas la maîtresse de maison.) En revanche, elle n'appréciera pas que vous libériez votre chambre passé dix heures si vous ne faites pas vous-même votre lit et votre petit déjeuner.

D'ailleurs, si vos hôtes ont des enfants, ils se chargeront de vous réveiller le matin, alors qu'avec un peu de chance, ils seront encore à l'âge où ils dorment après déjeuner. S'ils sont particulièrement encombrants et qu'ils vous agacent, ne le laissez pas trop paraître. Vous n'êtes pas chargé de leur éducation, et leurs parents vous en tiendraient rigueur. Mieux vaut ne rien dire et, à l'avenir, refuser une autre invitation.

Vu à Paris :

Quelques bons modèles pour hommes en vacances (et en fonds) :

- Etoile - Champs-Elysées.
- Des cravates de laine fine importées d'Angleterre : 1.100 fr. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)
- Un tour de cou en soie naturelle, juste milieu entre le foulard et la cravate, qui se porte à l'intérieur du col de chemise : 2.200 fr. (*Elysées Soieries*, 55, Champs-Elysées.)
- Une chemise blanche à col transformable qui peut être portée avec ou sans cravate, manches longues. En popeline étamine : 3.900 fr. (*Elysées Soieries*, 55, Champs-Elysées.)
- Un très bon pull-over à manches montées, encolure en V. Tissage très fin mais serré indéformable : 6.500 fr. (*Romoli*, 38, avenue Victor-Hugo.)

→

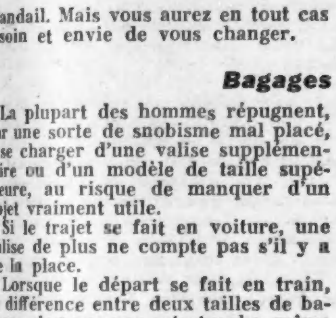
C'EST DANS LE 12e...
C'est dans le 12e arrondissement que vous trouverez le tailleur de classe que vous cherchez depuis longtemps
C. HUTMAN
crée pour vous la mode 1958
10, rue de Wattignies - DOR. 59-52
Parking assuré

CRÉATIONS NOUVELLES
MERCEY
TAILLEUR-COUTURIER
PEAU et CUIR
HABILLE L'HOMME ET LA FEMME
en PRÊT A PORTER ou SUR MESURES
50, AV. VICTOR-HUGO - KLÉ. 70-18

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION DE PRINTEMPS
CHAUSSURES
ET IMPERMEABLES
d'ITALIE
DRAPERIES et CASHMERES
d'ANGLETERRE
38-40, avenue Victor-Hugo

PRINTEMPS
TUNMER
PANTALON
POUR HOMMES
serge grise pure laine 5.000 F
CATALOGUE FRANCO
VOUS ÉQUIPE
5, PL. St AUGUSTIN. PARIS

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient


Elysées Soieries
55, CHAMPS ELYSÉES
le plus grand choix de Paris
en chemises de luxe
3 longueurs de manches
par encolure

COLLECTION
DE PRINTEMPS
tous les jours de 9 à 19 h. 30
ROBIN
TAILLEUR
PRÊT A PORTER
32, Avenue de l'Opéra - Paris - OPÉ 20-46

ZONE BLEUE
leleu
CHEMISIER HABILLEUR
PRINTEMPS 58
Costumes - Vestes - Ensembles
légers, inédits, tons clairs.
Vêtements de peau
Imperméables italiens
Impers DACRON poids plume
Tricots "Korrigan LESUR"
CATALOGUE SUR DEMANDE
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité)
et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

→

● Un imperméable italien très léger, et sa casquette qui protège de la pluie. Le tout dans une pochette à fermeture à glissière devient un petit coussin de 20 cm. × 30 cm. Et... une excellente robe de chambre, bien coupée, en popeline (toutes couleurs), col châle et double passe-poil en tons opposés : 7.800 fr. (*Romoli*, 38, avenue Victor-Hugo.)

●Un pantalon gris en tergal et laine : 9.900 fr. (*Barnett*, 19, avenue Victor-Hugo.)

● Un pantalon de flanelle anglais gris clair : 10.900 fr. (*Holmès*, 22, avenue Victor-Hugo.)

● Un blouson de velours à grosses côtes : 11.950 fr. (*Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.)

● Des vestes de tweed noir et blanc très anglaises de style : depuis 15.000 fr. (*Gary*, Champs-Elysées.)

● Une veste en très beau lainage prince de Galles : 15.600 fr. (*Gentley*, 20, avenue Franklin-Roosevelt.)

● Un blouson de cuir extrêmement souple : 39.000 fr. (*Mercey*, 50, avenue Victor-Hugo.)

● RIVE GAUCHE.

● Des cravates de sport en daim de tous coloris : 2.200 fr. (*Royal Daim*, 74, rue de Rennes.)

● Une chemise polo en jersey de laine rouge ou bleu, entièrement boutonnée, manches longues : 2.950 fr. (*Roger*, 10, rue de Sèvres.)

● Une chemise de tweed, chaude, élégante et pas salissante : 4.500 fr. (*Roger*, 10, rue de Sèvres.)

● Un pull-over pure laine, col roulé, manches longues : 7.500 fr. (*Arnys*, 18, rue de Sèvres.)

● Un blazer de forme classique, mais en daim souple : 33.000 fr. (*Royal Daim*, 74, rue de Rennes.)

● OPÉRA-MADELEINE.

● Une chemise polo en coton à manches courtes toutes couleurs : 1.990 fr. (*Madélios*, boulevard de la Madeleine.)

● Un twind set pour homme ; chemise polo : 3.950 fr. ; pull-over décolleté en V, manches longues : 3.500 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● Un auto-coat en gabardine de coton imperméabilisée : 5.900 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● Un blouson sport imperméable et lavable, en velours de coton à grosses côtes : 6.500 fr. (*Grande Maison de Blanc.*)

● Un pyjama en popeline de nylon qui n'a pas besoin d'être repassée : 8.900 fr. (*Madélios*, boulevard de la Madeleine.)

● Un chandail sans manches, décolleté en V, véritable cachemire : 9.500 fr. (*Old England*, 12, boulevard des Capucines.)

● Un veston en jersey de laine coupé comme une veste de complet : 27.000 fr. (*Barclay*, 20, avenue de l'Opéra.) Idéal... pour ceux qui en ont les moyens et qui vont souvent à la campagne.

LA REINE BLANCHE

35, avenue des Gobelins - PARIS

9 h. à 19 h. 30, sauf dimanche et lundi

APRES TRANSFORMATIONS

EXPOSITION - VENTE

DE LA BAGUE DE FIANÇAILLES AUX CADEAUX DE CHOIX

TRADITION DE QUALITE ET FORMES NOUVELLES

MANUFACTURE de CONFECTION

MOLIÈRE

95, rue Molière, 95

LYON

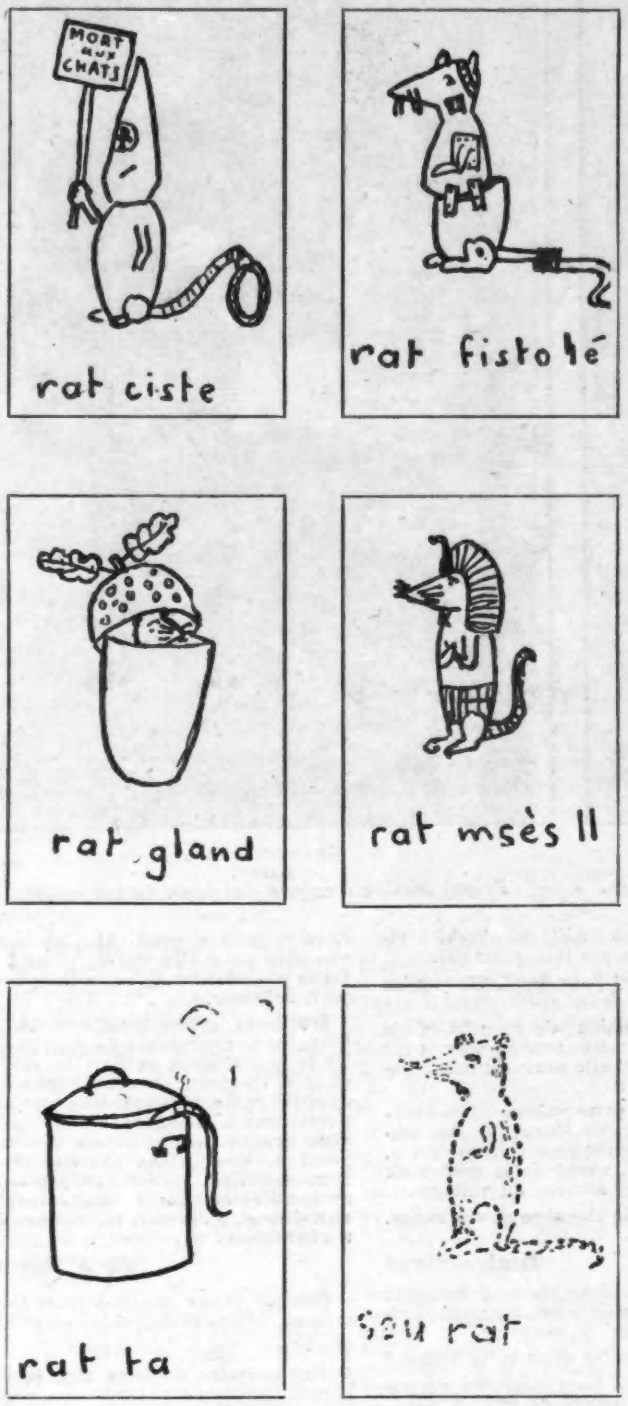
MCM

MANTEAUX TAILLEURS ROBES

Dames et Fillettes

Rayons spéciaux pour Dames fortes et adolescentes

CETTE SEMAINE



● ***Rencontré*** un petit garçon de 14 ans, Claude Rivière. Comme il avait besoin d'argent pour partir en Angleterre pendant les vacances, il a eu l'idée, en s'inspirant des Chats de Siné, de dessiner une série de rats et d'essayer de les vendre. Mme Express a trouvé les rats très drôles. Elle a pensé que ses lectrices, qui ne sauront comment occuper leurs enfants pendant les après-midi pluvieux de vacances de Pâques, pourront leur proposer cette idée de jeu.

● ***Acheté*** pour partir en week-end à Pâques, le trois-pièces en gabardine que propose Prisunic. La veste dans le style blazer peut se porter soit avec une jupe droite, soit avec un pantalon long, soit même avec un short pour celles qui ont la chance de partir très bas. L'ensemble existe en deux tons très lumineux : turquoise et abricot. A 3.500 francs la veste, 2.250 francs la jupe, 2.250 francs le pantalon et 1.250 francs le short, ce n'est vraiment pas cher.

● ***Essayé*** les chaussures les plus légères du monde, paraît-il, puisque chaque soulier « Ondine » ne pèse que 100 grammes.

Très souples, entièrement doublées, pourvues d'une talonnette en mousse de nylon qui joue le rôle d' « amortisseur », il faut reconnaître que, malgré leur forme « italienne », ces chaussures semblent confortables.

Un bon point : le talon aiguille de 5 cm de haut est incassable. Son extrémité est composée d'une plaquette de métal cerclé de matière plastique, qui l'empêche de s'abîmer trop vite.

Existent en couleurs amusantes pour l'été : azalée, lilas, langouste, absinthe, praline, etc. Leur prix : à partir de 6.500 francs la paire (Quilichini, 86, rue La Boétie).

● ***Lavé*** une chemise de nuit de nylon rose entièrement passée avec un nouveau produit de lavage qui recolore : le Colormousse Floss. Ce produit qui se vante de ne pas être une teinture, rend jeunesse et fraîcheur aux tissus passés. Il suffit de l'utiliser comme n'importe quel produit de lavage liquide. Puis de rincer. Le tissu ainsi traité ne dégorge pas. Il se contente de prendre une nouvelle jeunesse. Existe en blanc, rose, noir, ciel, vert et maïs. Prix : 191 francs. En vente dans tous les grands magasins et drogueries.

● ***Employé*** pour embellir une carrosserie de voiture après l'avoir lavée, un nouveau produit à base de cire et de silicones. Il s'applique très simplement en frottant d'un mouvement circulaire avec un chiffon. Il suffit ensuite de faire polir. Après ce traitement, la voiture était ravissante. Il paraît que le film brillant protège les chromes et la carrosserie contre les intempéries, mais Mme Express ne l'emploie pas depuis assez longtemps pour le garantir. Une boîte de 670 francs suffit pour quatre voitures de la taille d'une Aronde. (Jon Wax, Grands Magasins).

● ***Noté*** la parution de la nouvelle et dixième édition de « Vacances à l'étranger », destiné aux jeunes (étudiants ou autres). Il fournit des indications sur les 925 cours de vacances, voyages d'études, auberges de jeunesse, camps et centres de vacances, chantiers internationaux, etc., qui fonctionnent l'été prochain. (En vente à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, au prix de 300 francs.)

Offrez-lui les 3 bas

Grille

Les plus fins qu'on puisse rêver, *mais aussi les plus résistants*

3 bas GRILLE... quel précieux cadeau !
3 bas identiques, tissés, teints et contrôlés en même temps ; exactement faits pour être portés ensemble et... garantis par le Groupe MOTTE.

GARANTIE GROUPE MOTTE A ROUBAIX DEPUIS 1837

C'est également au GROUPE MOTTE que nous devons les fameuses laines que vous connaissez et appréciez tant : les laines du CHAT BOTTÉ.

Ph. T. Alexandre

A Paris, vous trouverez les bas Grille, notamment :

1er : AU CHATELET, 404, rue Saint-Honoré
6e : LES GEMEAUX, 68, rue Bonaparte
8e : MURIENNE, 52, Champs-Élysées
15e : MILLAINES, 186, rue de la Convention
16e : PARIS SÉLECTION, 31, rue de Lübeck
17e : LA DAME BLANCHE, 3, avenue de Villiers

MADAME EXPRESS A :

• ***Utilisé*** pour tout produit de beauté pendant une semaine la crème et la lotion bleues que vient de lancer Guerlain. Servant à la fois de démaquillant, de crème nourrissante et de base de poudre, la crème non grasse est agréable à employer. La lotion complète son action, elle est peut-être un peu légère pour les peaux grasses. L'idée de ces produits est ingénieuse puisqu'ils permettent de réduire au maximum « l'encombrement-beauté » dans les bagages de week-end.

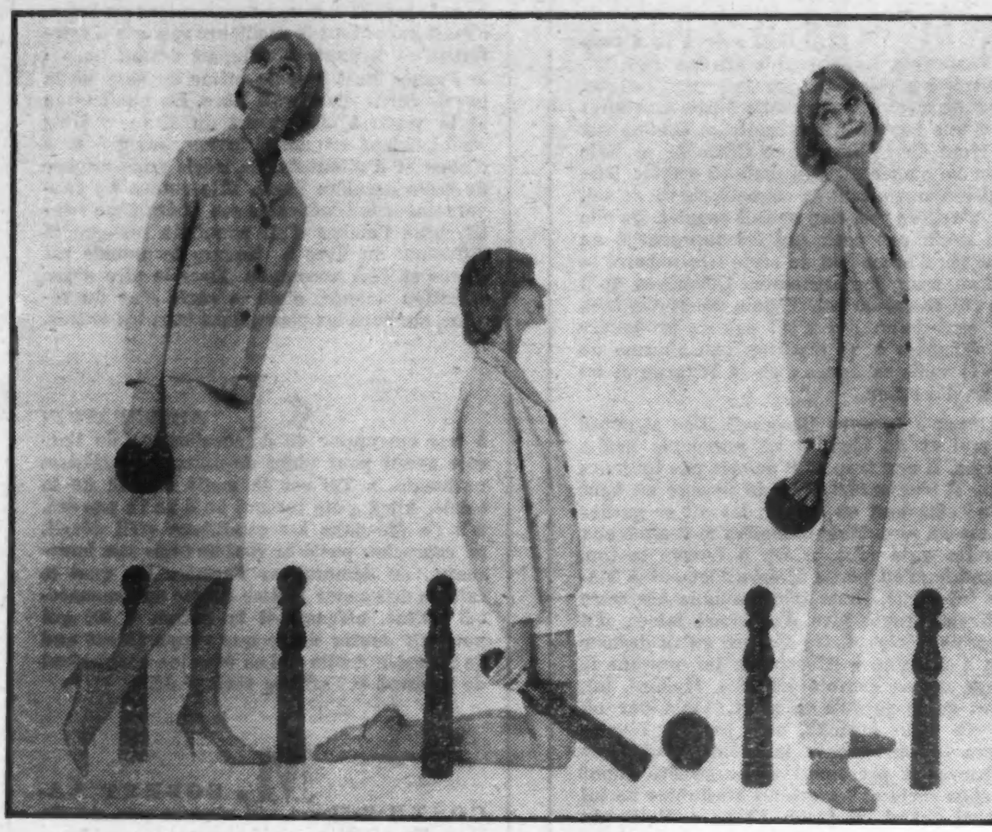
• ***Lu*** cet excellent ouvrage de Laurence Pernoud : « J'attends un enfant ». Ce n'est pas le premier livre qui paraisse sur ce thème, mais c'est sans aucun doute l'un des plus complets et des plus clairs.

Laurence Pernoud a su éviter l'aridité d'un traité médical, tout en exposant avec une concision parfaite le processus de la maternité et du développement du nouveau-né. Anesthésie, accouchement sans douleur, gymnastique pré et post-natale, hygiène, diététique, tout y est, jusqu'aux dix commandements psychologiques du futur père.

Le livre se termine par un mémento pratique rappelant les différentes formalités administratives et le montant des primes pré et post-natales.

Les jeunes femmes qui attendent un premier enfant tireront de ce livre une conclusion rassurante : il n'y a aucune raison pour que les femmes « enfantent dans la douleur »... (1.350 fr. Editions Pierre Horay.)

• ***Apprécié*** la ponctualité et l'honnêteté d'un service de couches. Il a suffi d'un coup de téléphone donné le matin à 9 heures pour être dépannée au début de l'après-midi. Quarante-cinq couches stérilisées et en parfait état, ration moyenne pour trois jours, ont été livrées, sous emballage. Une fois utilisées, on les place dans un sac fourni par le service et on les rend telles quelles au livreur. Testé pendant un mois, le service n'a jamais « manqué » une livraison. Quatre couches non marquées appartenant à la cliente ayant été remises par erreur au service, elles ont été rapportées. Pour un abonnement, l'American Diaper Service, 107, rue Talière, à Saint-Cloud (Mol. 46-20) demande 1.440 francs par semaine.



LE TROIS-PIÈCES EN GABARDINE
Vraiment pas cher

LES CHAUSSURES « ONDINE »
Vraiment légères

• ***Feuilleté*** l'Atlas 1958 des Routes Touristiques de France. On y trouve, en 125 pages : le tracé détaillé de 22 itinéraires touristiques couvrant toute la France, une liaison Lourdes-Bruxelles particulièrement d'actualité, un guide hôtelier avec plus de cinq cents adresses où l'on pratique des prix nets et garantis, des renseignements pour les automobilistes, etc. (En vente à la Fédération Nationale des Associations des Routes Touristiques de France, 5, avenue de l'Opéra, Paris (1er). 300 francs.)

• ***Etudié*** un déjeuner de Pâques qui demande un minimum de temps pour qui sait s'y prendre. Les victuailles peuvent en grande partie être achetées longtemps à l'avance. Le marché à faire la veille est réduit au strict minimum. Au menu : quenelles de brochet sauce homard. Poulets à la diable. Petits pois. Fromages. Mousse au chocolat (à préparer la veille).

— **QUENELLES DE BROCHET SAUCE HOMARD :** 3 boîtes de quenelles de brochets (1/2 boîtes). — 1 boîte potage bisque de homard. — 100 gr. de crème fraîche. — 100 gr. de gruyère râpé.

● Ebouillanter les quenelles et les disposer dans un plat allant au four ● Préparer la sauce en délayant le contenu de la boîte de bisque avec la moitié de son volume d'eau ● Faire chauffer sans bouillir ● Et incorporer hors du feu les 100 gr. de crème ● Verser la sauce sur les quenelles ● Saupoudrer de gruyère râpé ● Mettre 10 minutes à four moyen.

Temps de préparation: 1/4 d'heure.

— **LES POULETS A LA DIABLE :** 2 jeunes poulets. — 100 gr. d'Astra. — 1 pot de moutarde forte. — 4 échalotes. — 1 verre de vin blanc sec. — 1 verre de vinaigre. — 80 gr. de glace de viande. — Sel, poivre. — 1 grand bol de mie de pain séchée.

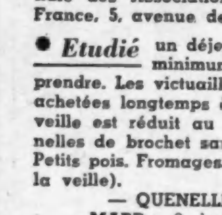
● Vider et flamber les poulets ● Les tartiner d'Astra, saler, poivrer et faire rôtir au four (15 à 20 minutes par livre). ● Sortir les poulets du four, les couper en quatre et les badigeonner de moutarde ● Passer chaque morceau ainsi tartiné à la mie de pain émiettée ● Remettre au four quelques minutes pour faire dorer ● Servir avec la sauce à part en même temps que les petits pois.

Pour la sauce : ● Hacher les échalotes, les faire blondir dans une noix de beurre ● Ajouter un verre de vin blanc, un verre de vinaigre et la glace de viande ● Laisser mijoter 5 minutes à découvert ● Ajouter le jus des poulets.

ROYALDAIM
CANNES - PARIS - DEAUVILLE
Nouvelles *créations* en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours
◆
74, rue de Rennes
LIT. 44-84

Soyez à la page...
Ayez à vos fenêtres du
VOILE TERGAL
« PLEIN JOUR »
Si joli - Si pratique
Toute documentation à :
Rideaux ETRAME - CAUDRY (Nord)
M. ____
Rue ____
à ____
désire recevoir gratuitement le catalogue des Rideaux ETRAME
RIDEAUX AU METRE OU CONFECTIONNES
LIVRES PRETS A POSER

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR


• UN MODÈLE DE LA
COLLECTION
" JOIE ET LUMIÈRES "
Léon 21, RUE DAUNOU

Elles sont vraiment savoureuses les quenelles Petitjean...

"Moi qui suis un "fin palais"
je ne me trompe jamais
sur la qualité des mets que ma femme prépare.
Pour les quenelles, je suis catégorique :
C'est Petitjean... ou rien !..."
Les quenelles Petitjean sont vraiment
les meilleures car ce sont les plus riches
en "chair" donc les moins farineuses,
les plus savoureuses et les plus légères...
Quenelles de volaille - de veau - ou de brochet.

Petitjean vous met l'eau à la bouche.
Petitjean
Gratuitement, la brochure de recettes n°63, préfacée par M. Ed. de Pomaine, vous sera adressée par Petitjean, Le Pré-St-Gervais (Seine).
dorland P11

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

27 MARS

HIER soir à la Comédie-Française, 1.633e représentation du « Misanthrope ». Si j'étais critique dramatique, qu'en écrirais-je ? Que Mlle Marie Sabouret est « une beauté triomphante », comme eût dit Mme de Sévigné, une Célimène si jolie qu'on ne s'aperçoit pas d'abord qu'elle joue un personnage, tant sa coquetterie va de soi. Elle n'appuie pas, rien ne fait couplet. Qu'elle n'en croie pas ceux qui lui reprochent de manquer d'accent ou de style : ce naturel la met au rang des meilleures Célimènes qu'il m'a été donné de voir depuis un demi-siècle. Son seul défaut, ce n'est pas de prononcer les sifflantes à sa manière (un charme de plus !) mais sa figure : on la regarde et on oublie d'écouter.

Alceste : Jacques Dumesnil. J'en ai pensé du mal et du bien. Il ne ressemble pas à Alceste. Il crie trop et il ne crie pas toujours juste. Il s'essouffle. C'est le voyage au bout de la voix, dont un acteur devrait se garder comme du pire. Mais il souffre et il aime aux endroits qu'il faut. Alors il trouve le ton, au point qu'on pense irrésistiblement à Molière lui-même. Nous avons sous le nez cette souffrance toute vive d'un mari jaloux d'il y a trois siècles. Cette torture qu'au dernier acte il épargne à Alceste en lui ouvrant le refuge d'« un endroit écarté », Molière, lui, l'aura subie jusqu'à la mort. Voilà par où Alceste nous attache, non par sa révolte contre les mensonges innocents (puisqu'ils ne trompent personne) d'une société dont les abus réels et les crimes véritables ne lui font ni chaud ni froid. Et sa critique du sonnet d'Oronte, qu'elle est lourdaude ! Le gros pavé du bon sens, balancé au-dessus de la poésie, la vraie...

28 MARS

SAISIE de « La Question » d'Henri Alleg. Un fois le principe admis qu'il faut poursuivre non les auteurs d'un crime, mais ceux qui le dénoncent, il eût été plus sage de ne pas attendre que des milliers d'exemplaires fussent vendus et lus dans le monde entier. Et qu'ils aient pu l'être, c'était après tout la meilleure réponse à faire lorsqu'un étranger s'indignait devant nous : la France était tout de même un pays où la parole écrite demeurait libre. La publication et la vente à ciel ouvert du livre d'Alleg témoignaient en notre faveur, malgré tant d'abus et d'attentats. Sa saisie nous frustre de cette dernière fierté. Elle enlève au gouvernement le bénéfice de son libéralisme relatif, sans l'ombre d'un avantage puisque la diffusion du livre à travers le monde est d'ores et déjà accomplie. Tirer le pire d'une situation donnée, c'est la règle d'or du régime, sur tous les plans, dans tous les ordres.

« PARTICIPATION à une entreprise de démoralisation de l'armée ayant pour objet de nuire à la défense nationale. » Tel est le motif officiel de la saisie. Alleg a été torturé ou il ne l'a pas été. S'il l'a été dans les conditions qu'il décrit, ne reprochez pas à la victime mais aux bourreaux, de démoraliser l'armée. En quoi le fait de demander justice contre eux menace-t-il l'Etat, offense-t-il la nation ? Et qui pourrait douter de ce que rapporte cet ami de Maurice Audin ? Les témoins surgiraient de partout, si l'affaire était plaidée.

M. ROBERT LACOSTE d'ailleurs, s'il n'avoue pas, ne nie rien. En vérité, il plaide coupable : « L'examen médical du plaignant, a-t-il déclaré hier à la Chambre, révèle divers érythèmes sur les doigts et le poignet gauche et trois petites cicatrices. » Mais les tortionnaires peuvent dormir tranquilles. Les praticiens n'ont, paraît-il, aucune idée sur la nature et sur les origines de ces traces suspectes. Les praticiens ! Il en est de plusieurs sortes. J'en ai entendu un, de mes oreilles, excuser ce sous-officier dont le cas nous était soumis, et qui avait tué un civil indochinois d'un coup de pied dans le ventre : « Les rates en Indochine sont fragiles et éclatent facilement. » Molière lui-même n'aurait rien pu tirer de ce mot-là pour nous faire rire.

Il reste que la torture qui ne laisse pas de trace, demeure une des conquêtes de la technique policière qui aujourd'hui assure le mieux le repos des experts et des juges.

VOICI pourtant l'aveu de M. Robert Lacoste à peine déguisé : « Je dis qu'on ne saurait confondre certaines erreurs avec notre peuple. Mais j'ajoute qu'il n'appartient pas à n'importe qui de nous faire la morale... » Certaines erreurs ! Qu'un euphémisme peut donc être ignoble ! Bien sûr, vos crimes sont, dans l'ordre politique, des erreurs, et ce n'est pas assez dire : des bêtises insignes. Mais ils restent des crimes et qui atteignent, à travers ceux qui les commettent, le corps d'élite dont ils portent l'uniforme, et à travers l'armée, nous-mêmes, notre peuple, monsieur Lacoste, dont vous êtes l'élu. Ce que vous appelez « certaines erreurs » sont donc bien le fait de ce peuple : vous agissez en son nom; vous en êtes l'incarnation en Algérie, au point que sans vous, aucun gouvernement ne pourrait subsister et que vous ne sauriez être déplacé sans que le système croule. Vous en demeurez la clef de voûte. J'ose écrire ici cette vérité qui ressemble à un blasphème : « En Algérie, Monsieur Lacoste, vous êtes la France. » La France, c'est vous. Hélas !

POUR moi, je me sens associé étroitement à tout ce que vous faites, ou laissez faire, à tout ce que vous couvrez. Je voudrais durant cette Semaine Sainte entrer, par la basse porte du crime politique, dans le mystère si souvent médité, de ce poids des péchés du monde qui écrase les épaules d'un seul homme. Et puisque le dernier des chrétiens doit chercher, ces jours-ci, à se conformer au Christ, c'est à cette conformité-là que je voudrais tendre, et je souhaiterais d'en éveiller le désir chez les croyants qui me lisent : nous ne nous laverons plus les mains, nous ne nous proclamerons plus innocents du sang d'aucun juste. « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... » Non toutefois comme des agneaux innocents. Telle est la distance infinie qui nous sépare du Juste dont les chrétiens vont cette semaine commémorer le supplice et la gloire.

Lui n'avait eu aucune part aux crimes qu'il assumait : nous, ce ne sont pas seulement nos péchés qui nous chargent, ce n'est pas seulement cette pauvre vie personnelle que nous avons tissée jour après jour, mais tout ce que notre peuple aura tenté contre sa vocation. La politique française n'est pas le fait de quelques-uns. De grands partis au service d'intérêts puissants, et au premier rang la démocratie chrétienne, presque toute la grande presse y ont collaboré. Quel Français, s'il est chrétien, oserait dire qu'il n'est responsable en rien de ce qui s'accomplit ! Même ce qui a eu lieu contre notre volonté, nous l'aurons laissé faire, nous y aurons eu part, du fait de notre faiblesse, et peut-être d'une obscure connivence avec ceux qui haïssent les hommes d'une autre race. Je ne fais ici que proposer timidement une direction aux croyants qui souhaiteraient de méditer hors des sentiers battus : « Je me demande toujours, disait Newman, si ce que j'éprouve moi-même fera impression sur autrui... »

F. M.

CRÉATION SOURCE PERRIER

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61
ADMINISTRATION
Abonnement, publicité, vente, Tél. : BAL. 19-48
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.